A M. l'Abbé PASCAL, Bibliothécaire de S. A. S. Monseigneur le Duc DE PENTHIÉVRE.

BIBLIOTHECA

Coll. spé
BR

Des Spectacles p. 204-227
Adrienne Lecouvreur p. 220-22
Clairon 222-22

I.

TABLEAU

DU

SIÉCLE.

PAR UN AUTEUR CONNU.

ΓΝΟΣΤΙ ΣΕΑΥ ΤΟΝ.

A GENEVE.

M. DCC. LX.

Universitas
BIBLIOTHECA

DC
33.4
.N64
1960

A MONSEIGNEUR, *MONSEIGNEUR* DE MAUPEOU,

Ancien Premier Président du Parlement de Paris.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous ; je ne vous ai point demandé la permission de vous offrir mon Ouvrage ; mais j'ai droit de le consacrer à la Vertu. Daignez, s'il vous plaît, le recevoir comme un tribut qui fait partie du respect & de la vénération dont tous les bons Français sont pénétrés pour le plus sage, le plus intègre & le plus laborieux de tous les Magistrats. Si mon Livre peut vous être agréable, ce sera, sans doute, par les hommages qu'il rend à la vertu, & sur-tout par les sentimens d'amour dont il est

rempli pour la Personne sacrée d'un Prince que vous avez servi avec un zèle aussi ardent que généreux.

Lorsque j'ai entrepris la peinture du siécle, j'ai crû qu'en démontrant les abus dont tous les états qui composent la société sont remplis, il pourrait en revenir quelqu'avantage au public. C'est donc le seul desir d'être utile à mes Concitoyens qui m'a inspiré. Un ouvrage produit par un si louable motif, peut-il être offert à un autre qu'à vous, MONSEIGNEUR, *dont tous les travaux n'ont eu pour principe & pour fin que la gloire du plus grand des Rois & le bonheur de ses Sujets?*

J'ai l'honneur d'être avec vénération,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.
DE ***

PREFACE.

S'Il est vrai que l'émulation soit la mere des talens, il n'est pas moins certain qu'elle est naturelle à tous les hommes, parce qu'elle est la fille de l'amour-propre. Nous naissons tous avec le desir de connoître ; mais les lumieres que nous acquérons par l'étude ou l'expérience, quelques utiles qu'elles nous soient personnellement, cesseroient d'être l'objet de nos recherches s'il fallait les cacher dans l'obscurité du silence. Je regarde tous les hommes comme une seule & unique famille dans laquelle les talens ont le droit d'aîneſſe. Tous ambitionnent ce droit, & pour

obtenir la préférence ; chacun d'eux expose au grand jour ce qui doit contribuer à lui mériter une distinction qui le flatte. Cette ambition forme le lien de la société ; c'est le chef-d'œuvre du Créateur. Sans elle, toute la nature languirait dans l'inaction ; par elle tout s'anime & se vivifie. Bien loin donc de considérer l'amour-propre comme un défaut, je soutiens qu'il a toutes les qualités qui caractérisent la vertu, & qu'enfin c'en est une pour quiconque ne le fait point dégénérer en vice.

On confond assez souvent l'amour-propre avec l'orgueil & la vanité ; de là naissent tous les jours mille brocards contre un sentiment aussi raisonnable qu'il est naturel. Funeste effet de l'ignorance des déclamateurs. Je dis que l'amour-propre est une vertu nécessaire au lien de la société : je le prouve.

Desirer l'estime de ses concitoyens, est sans doute un sou-

hait très-légitime. Je sais que je n'y puis prétendre qu'en leur devenant utile ; je travaille & j'employe toutes sortes de moyens permis & honnêtes pour enrichir ma patrie, faire fleurir les Arts, affermir sa puissance. Voilà l'effet de l'amour-propre, & cet amour-propre est l'organe de la toute-puissance du Créateur & du bonheur de la créature. Sans le voluptueux sentiment qui nous flate en faisant le bien, le ferions-nous ?

Je n'ignore point que l'amour-propre se change souvent en vanité ; mais parce que la bravoure se convertit quelquefois en férocité, le véritable courage en est-il moins héroïsme ? Travailler à mériter des distinctions en faisant le bien, c'est amour-propre, c'est vertu. Croire être seul digne de ces mêmes distinctions, c'est vanité, c'est vice.

Pourquoi, dira-t'on, cette dissertation à la tête d'un Ouvrage qui doit faire connaître

l'esprit & les mœurs de notre siécle : pourquoi ? C'est que malgré la résolution où je suis de garder l'anonyme, je serais fâché de pouvoir être taxé de présomption & de fatuité. Rien ne me tient plus à cœur que l'estime des honnêtes gens ; mon amour-propre m'engage à faire tous mes efforts pour la mériter, & je serais au desespoir qu'un motif aussi louable ne portât point avec lui le caractére de la vertu.

Le plaisir de satiriser ne m'a point mis la plume à la main ; c'est uniquement le desir d'être utile à mes concitoyens qui m'a déterminé à leur presenter l'image de leurs vertus & de leurs défauts. Un ouvrage tel que celui-ci est une semence qui tombe indistinctement sur de bonne & sur de mauvaise terre ; le fruit qu'un seul grain de cette semence peut produire, dédommage avantageusement de la perte de celle que les ronces & les épines

étouffent. Un seul abus corrigé est plus que suffisant pour qu'un Auteur s'aplaudisse d'avoir donné lieu à cette réforme lorsqu'il aime la vertu. Je sais bien que quelqu'excellente que soit une morale, quelque séduisante que puisse être la maniére dont on l'expose, on est long-tems à en recueillir l'effet salutaire ; mais pour continuer la comparaison que je viens de faire, ne faut-il pas que le grain meure en terre avant de germer ?

On lit un Livre qui excite la curiosité par des anecdotes singuliéres ; on se plaît à y trouver quelques pointes d'épigrammes ; on croit n'égayer que son esprit, & cependant les leçons de vertu vont droit au cœur : le sel dont elles sont assaisonnees est un effet de l'adresse de l'Auteur, qui sait qu'on ne le lirait pas s'il s'en tenait à la simple exposition des devoirs qu'il veut prescrire.

A la vue du tableau que je fais des différens états de la société,

& des abus qu'on peut reprocher à notre siécle, on serait peut-être tenté de croire que je donne dans la ridicule opinion de ceux qui prétendent que les hommes devenant tous les jours plus pervers & plus corrompus, on doit s'attendre à voir enfin le mensonge prévaloir sur la vérité, & l'iniquité sur la justice. Il s'en faut bien que ma façon de penser s'accorde avec celle de ces attrabilaires. Notre siécle a sans doute besoin d'une prodigieuse réforme; mais malgré ses défauts, nous n'avons point lieu de regretter les mœurs & les usages des tems passés. Nos ayeux pouvaient avoir certaines perfections dont nous n'avons pas hérité, on a raison d'en témoigner de la douleur lorsque la circonstance l'éxige; mais il ne faut pas s'aveugler assez pour croire qu'ils valussent mieux que nous.

Quand je me plains, par éxemple, de *l'extinction presque générale de la foi*, il ne s'ensuit pas de là que

je veuille voir renaître ces jours où le paganisme faisait couler le sang des Chrétiens avec assez d'abondance pour teindre les eaux de la Saone, comme les actes des Martyrs en rendent témoignage.

Il s'en faut bien que je regarde l'antiquité avec cet œil de prévention qui dégrade tout ce qui est moderne. Rien n'est si facile que de s'emporter avec chaleur contre les mœurs du tems. On croit avoir fait une censure bien juste & bien raisonnable, lorsque dans un entousiasme ridicule on s'écrie : quelle différence entre la conduite innocente de nos peres & la nôtre ! Tout aujourd'hui dégénere, il n'y a plus que futilité parmi les hommes. Notre siecle serait-il donc tombé dans la débauche ou dans l'enfance ? Peut-on raisonnablement soutenir que les hommes deviennent tous les jours plus méchans ? Osera-t'on dire qu'ils sont moins éclairés aujourd'hui qu'ils n'é-

taient du tems de Pharamond ? C'eſt ce qu'il faut éxaminer ; & ſi je prouve qu'ils acquiérent tous les jours plus de lumiéres & de vertus, ce ſera ſans doute une obligation qu'ils m'auront de les ſouſtraire à l'ignominie dont ils ſe couvrent eux-mêmes.

Je voudrais bien ſavoir ſurquoi l'on ſe fonde quand on éxalte le mérite des ſiécles paſſés. Remontons juſqu'à l'origine du monde : faut-il regretter la pureté des mœurs d'un tems où leur perverſité contraignit l'auteur de la nature à s'armer contre ſon propre ouvrage, & à le ſubmerger dans les flots ? Eſt-ce chez les anciens Grecs ou Romains qu'on a rencontré l'innocence dont on déplore la perte ? Qu'on liſe les ouvrages de l'antiquité, on y découvrira des horreurs qui font frémir. Un Martial aimé de ſon Souverain, ſerait aujourd'hui livré au ſuplice. Ses poëſies reſpirent le plus affreux libertinage, & ce libertinage ne lui était point

perſonnel, il était général, il était toléré. Que dis-je, toléré? On en faiſait gloire.

Je me garde bien de juger de tout un peuple par les écrits d'un ſeul homme, c'eſt ſur le gouvernement de l'Etat que je décide de la corruption ou de la ſageſſe de ce peuple. Lorſque les loix ne ſéviſſent point contre le crime; lorſque les maîtres de cet Etat le voyent & le ſouffrent impunément; lorſqu'enfin il n'excite point la vindicte publique: je dis alors, voilà une Nation perverſe. Quelle peut donc être l'idée qu'on doit ſe faire d'un grand nombre de ſiécles paſſés, puiſqu'en feuilletant l'antiquité on y trouve les favoris des Empereurs écrire & expoſer à leurs yeux, & à ceux de tout l'Univers, des infamies contre les Auteurs deſquelles la ſageſſe de nos Princes décernerait aujourd'hui les plus honteux ſuplices?

Nos peres étaient-ils meilleurs que nous, lorſqu'ils mettaient

en vente publique de jeunes garçons couverts de parfums? Les femmes étoient-elles plus retenues qu'elles ne sont actuellement, lorsque les Dames Romaines célébraient ces Fêtes éxécrables, dont Juvénal fait une description capable de faire rougir la plus débordée de nos matrônes? Nos ancêtres étaient-ils plus humains & plus débonnaires que nous, lorsqu'ils égorgaient des hommes pour les offrir en sacrifice à leurs fausses Divinités? Etaient-ils enfin plus raisonnables que nous sommes, lorsque la force à la main, chaque petit Gentilhomme assemblant une poignée de vassaux, allait avec impunité enlever à son voisin, sa récolte, ses bestiaux, & quelquefois même sa femme & ses enfans?

Ce dernier âge n'est pas fort éloigné de nous. Dans quel tems nos bons ayeux ont-ils donc été si vertueux qu'on les supose? Dans le siécle d'or? Malheureusement ce siécle n'a jamais existé que dans l'imagination

l'imagination des Poëtes. Que l'on examine les progrès que les hommes ont fait dans la vertu depuis la création du monde jusqu'aujourd'hui, & sans nous avilir par des reproches aussi faux que honteux, on sera obligé de convenir qu'à mesure que les siécles se multiplient nous connoissons plus parfaitement le bien, & nous le pratiquons mieux. J'ai fait une observation fort naturelle, c'est que ce sont pour l'ordinaire les personnes hors d'état d'aprécier le mérite du present qui se rendent les apologistes du passé. Les rêveries d'une tête blanche, sont des oracles pour une jeunesse sans expérience, qui, élevée dans ce faux préjugé, n'en sort jamais sans le secours de l'étude & de la lecture.

S'il est vrai que les hommes deviennent tous les jours meilleurs, il ne l'est pas moins qu'ils augmentent en lumiéres & en connoissances. Il ne faut pas une longue dissertation pour se con-

vaincre de cette vérité. Toutes les découvertes que nous devons aux recherches des grands hommes, depuis cent ans seulement, constatent ce que j'avance. Je n'imagine pas qu'on puisse raisonnablement regretter ces jours d'ignorance, où l'on taxait de sorcellerie la moindre expérience Physique, & où les miracles étaient frequens, parce que la stupidité était excessive. Que serait devenu l'inventeur de la machine à électriser, dans un tems où un Sénat voulait faire perdre la vie à un pauvre misérable qu'on accusait de sortilége, parce qu'il avait sçu donner du mouvement à une tête de mort par le moyen d'un peu de mécanisme? Ignore-t'on que la plus savante & la plus respectable Assemblée de l'Univers a prononcé l'anathême contre un homme qui s'avisait de soutenir qu'il y avait des antipodes? Ne fait-on pas qu'un Géometre a langui misérablement dans les prisons du fanatisme & de la su-

perſtition, pour avoir ſoutenu, avec toute ſorte de probabilité, que la terre tournait ſur elle-même, & que le Soleil était une planéte fixe? Je ſais que l'antiquité fourmille de beaux écrits & d'excellens ouvrages; mais un petit nombre d'hommes ont produit des chef-d'œuvres dans une longue ſuite de ſiécles. Ces eſprits, alors ſurnaturels, avaient peine à ſe faire comprendre de leurs Contemporains, & ils abuſaient ſouvent & avec facilité de leurs lumiéres pour en impoſer; parce que l'ignorante crédulité leur laiſſait le champ libre. Aujourd'hui les arts ſont multipliés, la ſcience eſt devenue univerſelle, preſque tout le genre humain raiſonne; & s'il eſt encore quelque partie de la terre qui ſe reſſente de l'ancienne barbarie, le tems la fera changer de face. Le Commerce des Nations policées en adoucira les mœurs.

Si l'on ne peut diſconvenir ſans extravagance, que les hommes

augmentent en connaiſſance, on ſera obligé d'avouer en même-tems, qu'ils deviennent meilleurs, puiſqu'il eſt inconteſtable que l'ignorance eſt la premiére cauſe du mal.

J'ai ſouvent cherché à pénétrer le motif qui détermine preſque tous les hommes à éxagérer la vertu du tems paſſé, & à diminuer celle du preſent. Il me paraiſſait extraordinaire que l'eſprit humain toujours porté à concevoir de ſoi-même des idées flateuſes, voulût cependant rabattre de ſa vanité dans une matiére ſi importante. Après un ſérieux éxamen ſur ce ſujet, j'ai d'abord reconnu, comme je viens de le dire, que les diſcours des vieillards aſſujettiſſaient la jeuneſſe à ce faux préjugé. Cette raiſon, toute valable qu'elle m'a paru, ne m'a pas ſemblé ſuffiſante, & capable de contrebalancer le panchant que nous avons à penſer & à parler avantageuſement de

ce qui nous eſt perſonnel. A force d'y réfléchir, j'ai enfin reconnu que l'orgueil eſt le véritable principe de cette fauſſe modeſtie.

Chacun eſt porté à ſe croire bon & meilleur qu'un autre; or un homme qui avoue que le genre-humain augmente en perfections, doit convenir que ſon Contemporain vaut pour le moins autant que lui, & que nos deſcendans vaudront mieux: voilà la pierre d'achopement. En ſe récriant ſur la vertu des ſiécles paſſés, c'eſt faire l'éloge de ſon amour pour le bien; c'eſt ſe mettre ſoi-même au rang de ces hommes ſi reſpectables dont on fait le panégirique; c'eſt enfin prêter à autrui des vices qui ſervent à relever le mérite qu'on s'imagine avoir. La preuve de ce que j'avance, c'eſt que je n'ai jamais oui dire à un de ces cenſeurs, je ſuis plus méchant que mon Pere. Corrigez-vous, lui aurait-on répondu; mais

je les ai souvent entendu crier avec entousiasme : les hommes se pervertissent tous les jours. Que chacun de ces Messieurs se comprenne dans une partie des torts qu'ils imputent tous à autrui, ce sera un grand acheminement à la perfection générale ; que si cet effort d'équité est trop grand pour eux, qu'ils jouissent en paix de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & qu'ils ne nous privent pas de la douce espérance de devenir tous les jours meilleurs. Cet espoir est trop avantageux au bonheur de la société, pour le lui ravir.

De tout ce que je viens de dire il s'enfuit que la mauvaise humeur n'a point eu de part à ma critique. J'attaque le vice, mais aussi j'aplaudis la vertu. Qui peut blâmer cette conduite, si ce n'est quiconque veut déterminément être vicieux, & qui ne rougissant pas du mal qu'il commet, trouve cependant mauvais qu'on l'en reprenne ?

Je m'attens bien que toutes les personnes affectées d'un sentiment si déraisonnable, vont s'élever contre quelques traits frapans de certains tableaux répandus dans ce Volume. Qu'ils s'escriment tout à leur aise & de leur mieux, pour prouver que l'Auteur est un médisant, un calomniateur même, s'ils le veulent, je ne leur répondrai qu'en leur disant, que je n'ai eu intention d'offenser personne, puisque tous mes portraits sont sous des noms empruntés, & qu'il ne paraîtra jamais de clef, pour aprendre quel était *Tigelius* ou *Florimont*. J'ajouterai qu'à l'exception des personnages tels que *Maximus*, *Scipion*, *Mondor*, *&c.* que j'ai voulu faire connaître, parce que j'avais du bien à dire d'eux, les autres sont envelopés de maniére qu'il est fort difficile de les nommer sans risquer de tomber dans l'erreur. D'ailleurs les tableaux les plus chargés sont de

mon invention, tant pis pour ceux qui voudraient se les attribuer. Il n'ont qu'à se corriger, ce ne sera plus d'eux qu'on parlera, puisque leur nom n'est pas indiqué.

TABLEAU DU SIECLE.

DE LA RELIGION.

SI l'on considere la Religion comme Chrétien, on gémit; si on la voit en Philosophe, on ne se plaint point; si on l'envisage en Politique, on est satisfait. Comme Chrétien, l'extinction presque générale de la foi est un sujet de larmes; comme Philosophe, l'indifférence pour tous les motifs qui déterminent au bien, autres que l'amour du bien en lui-même, étouffe la plainte du mépris de la loi; comme Politique, les avantages que le public & le particulier re-

tirent de l'extérieur du culte, prévalent sur ce qui en est l'esprit & la véritable essence. C'est sous ces trois points de vue que l'on regarde aujourd'hui la Religion. Les vais Croyans sont peu communs, les Philosophes sont plus rares, les Politiques sont nombreux. Tel qui parle avec chaleur de l'éternité, travaille de toute sa force pour le temps présent.

Consultez *Philemon*, demandez-lui pourquoi, sans nulle considération pour mille devoirs que son état lui impose, il a fait un divorce solemnel avec l'esprit de paix ? Il vous répondra que le zèle de la maison du Seigneur le dévore : *Zelus domûs tuæ comedit me.* Osez douter de sa sincérité, il vous anathématise : arrachez toutefois le masque dont il se couvre, l'ambition, l'esprit de domination & d'indépendance paraîtront à découvert. Il reclame les droits du Ciel pour se soustraire à la puissance séculiere ; il prêche l'humiliation, pour s'élever sur les débris de l'orgueil ; il ne parle que de pauvreté, tantôt pour autoriser son avarice, & tantôt pour fasci-

ner les yeux sur son faste & sa dépense.

Sixte-Quint, avant d'être Pape, avoit coutume de se faire servir sur une table couverte d'un filet, pour se rappeller, disoit-il, l'état de simplicité des premiers Princes de l'Eglise. A peine eut-il été proclamé Souverain Pontife, qu'il substitua les services les plus splendides à la pauvreté du filet. Pourquoi, lui dit un de ses amis particuliers, avez-vous renoncé à votre ancien usage ? Pourquoi, répondit le Saint Pere ? *Qu'ai-je besoin du filet, quand j'ai pris le seul poisson que je guétais?* Il ne risquait plus rien à être sincere.

Jamais le nombre des gens d'Eglise n'a été aussi grand qu'il l'est actuellement. Le peuple en est-il meilleur ? non. L'Etat en est-il plus pauvre ? oui. Pourquoi cette multitude d'Ecclésiastiques ? c'est parce que leur profession ouvre le chemin des grandeurs, des richesses & de l'indépendance. C'est parce que le Sanctuaire est devenu le triomphe du despotisme, ou l'azile de l'oisiveté.

Il est étonnant, dira-t-on, que les

Ecclésiastiques se prévalent d'une si grande autorité, dans un siecle où l'on est presque dépouillé des préjugés, dont nos peres étaient esclaves : cela est étonnant ! non, point dutout. Ce n'est plus le peuple qui est la dupe des gens d'Eglise, ce sont les grands. Ils ont eu l'entrée du Ministere, l'oreille & la confiance des Rois. Ils n'établissent plus leur regne sur les révélations, les extases & les événemens miraculeux ; mais sur les dignités dont ils sont revêtus, sur les richesses immenses qu'ils possedent, sur les crédits dont ils jouissent, & sur la redoutable puissance qu'on leur a laissé envahir.

Quelle harmonie dans toutes les Hiérarchies Ecclésiastiques ! Réguliers, Séculiers, tous tendent au même but, l'esprit de domination. Les uns s'emparent de la jeunesse, & y jettent les premieres semences de l'obéissance, dont ils esperent recueillir les fruits ; les autres obsédent la vieillesse, & profitant d'un moment de caducité, s'enrichissent aux dépens d'un héritier légitime. Ceux-ci, sous

le prétexte ſpécieux des affaires de conſcience, s'inſtruiſent des intérêts des familles, dont ils aprennent les ſecrets; ceux-là, ſe conſacrant en aparence à la ſeule méditation & à la contemplation des vérités éternelles, en impoſent aux ſimples; tous enfin concourent au grand ouvrage de l'établiſſement d'un pouvoir illimité. A les voir, ne diroit-on pas qu'ils ont tramé un complot pour aſſujettir l'Univers à leurs loix? il n'en eſt pourtant rien; mais l'eſprit de l'homme anime ceux qui ne devraient être inſpirés que de Dieu: voilà la véritable raiſon qui a ſubſtitué la politique à la foi.

Les gens du monde ne ſont point aſſez aveuglés pour n'avoir pas remarqué le parti qu'on peut tirer des choſes ſaintes; conſéquemment ils marchent ſur les traces des Miniſtres de l'Autel. Ils craignent d'ailleurs de déplaire à un corps auſſi redoutable que le Clergé; l'hypocriſie vient à leur ſecours; & dans un ſiecle où malheureuſement la Religion eſt preſqu'anéantie, tout ſe regle, ſe conduit & s'exécute ſous

les auſpices, & par le miniſtere de cette même Religion.

J'entreprends la peinture du ſiecle ; je dois être véridique. J'ai dit que le nombre des vrais Croyans était petit, je n'ai accuſé que trop juſte : mais enfin il en eſt, on en trouve même ſous la pourpre.

Les vrais Philoſophes ſont encore plus rares. Il eſt plus extraordinaire de rencontrer des gens qui faſſent le bien par pur amour pour le bien même, qu'il n'eſt facile d'en trouver qui le pratiquent moitié par crainte, moitié par eſpérance. Si l'eſpece des Philoſophes dont je parle était plus commune, le bien public y gagnerait, la Religion n'y perdrait pas. Un Philoſophe ſait que tous les hommes ne peuvent pas lui reſſembler ; il ſe gardera bien d'ouvrir une carriere au libertinage, en voulant les délivrer d'un joug qui leur eſt ſalutaire ; il ceſſerait dès-là d'être Philoſophe, car il ferait un mal réel.

Euriclès, ce grand & vaſte génie, n'a mérité le nom de Philoſophe que depuis qu'il a déclaré ſe repentir d'avoir écrit contre la Religion. En effet,

ſi ſon ſyſtême le rendait heureux ; s'il s'était mis, ou du moins, s'il avait cru ſe mettre en repos, que n'y laiſſait-il les autres ? Deux mille perſonnes, ſur la foi de ſes lumieres, ont arboré, les uns le déiſme, les autres le matérialiſme, quelques-uns ſont même devenus athées : eſt-ce-là l'ouvrage d'un Philoſophe ? S'il n'écrivait que pour ceux qui lui reſemblent, je ne ſais s'il y aurait du mal ; mais tout le monde le lit, preſque perſonne ne le comprend, & cependant beaucoup de gens, perſuadés qu'il a de bonnes raiſons pour fronder la Religion, ſe croient autoriſés à n'en plus avoir. Le germe du mal était en eux, ſes ouvrages l'ont fait éclore. Un Philoſophe, tel que je le ſupoſe & que je l'entends, ne ſera pas martyre d'une Religion, mais auſſi il n'en ſera jamais l'antagoniſte.

Il faut le dire, notre Monarque prend toutes les meſures les plus ſages pour ne revêtir des dignités Eccléſiaſtiques, que des perſonnes recommandables par leur piété & leurs lumieres : Avec le cœur le plus droit, le plus

humain & le plus noble, que ne peut-il voir tout par ſes propres yeux ! Malgré toute ſa vigilance à cet égard, il eſt trois moyens de parvenir aux honneurs de l'Egliſe, les Femmes, les Jéſuites & la Vertu. La voie des Femmes eſt la plus courte ; celle des Jéſuites la plus ſûre ; celle de la Vertu la plus rare, & c'eſt la ſeule qui, ſans intrigue ni cabale, obtient tout de notre Maître, quand ſes deux rivales ne lui empêchent point l'accès du Trône.

Alcipe a pris le petit colet ; il était ami des Jéſuites ; il avait de l'ambition ; il déclamait ſouvent ſur les matieres de controverſe. La grace, la prédeſtination, le libre arbitre, étaient ſes chevaux de bataille. A cet égard, il s'eſt inutilement épuiſé les poumons ; les temps ſont changés ; les faveurs du Prince ſont le partage des eſprits doux & pacifiques. Il s'en eſt aperçu : il a été gémir avec les turbulans, par prévoyance ſur un avenir incertain. En quittant les cabaliſtes, il eſt venu chez certaines femmes à qui il a exalté la ſageſſe du Légiſlateur,

ennemi de toute conteſtation. *Alcipe* eſt bel homme ; il a le don de l'éloquence ; il fait d'ailleurs très-bien des vers. Il a plu, le voilà au faîte des grandeurs. N'ayant plus rien à prétendre, il s'eſt oublié vis-à-vis ſes bienfaitrices. Qu'eſt-il arrivé ? Les brouillons, qu'il avait prétendu leurrer, avaient feint de ne lui vouloir aucun mal ; ils ſe ſont aperçus de ſon peu d'expérience dans l'art du Courtiſan, & au moment qu'il s'y attendait le moins, il s'eſt vu accablé par ceux qu'il avait trompés, & par celles qu'il a déſobligées. Il ne reſte à *Alcipe* que le ſecours de la philoſophie.

En matiere de religion, le petit peuple croit tout, le bourgeois doute de tout, le bel eſprit raiſonne ſur tout, les grands ne croient rien.

Il eſt difficile que la Religion faſſe la même impreſſion ſur tous les eſprits. Ce qui captive les uns aliene les autres. La pompe & l'apareil ſomptueux des cérémonies ſans nombre, n'en impoſe qu'au peuple. Les gens éclairés voudraient un culte ſimple &

ſpirituel. Doit-on reconnaître la main de l'homme dans l'œuvre de Dieu ?

Ariſte était un homme ſage,&,quoi qu'on en puiſſe dire, un Citoyen très-utile à la Société ; mais *Ariſte*, qui dans un certain jour où toutes les rues ſont tapiſſées & ſemées de fleurs, voulait y faire promener par reſſorts une ſtatue de la mere du Fils de Dieu, aurait aprêté à rire aux perſonnes de bon ſens, ſcandaliſé les foibles, & abuſé de la ſtupidité des ignorans. Ce même *Ariſte*, au milieu d'une foule de pauvres qui ſubſiſtaient par les reſſources que ſon induſtrie leur fourniſſait, m'a paru un grand homme. Quel éclat ne faiſait pas rejaillir ſur lui la bure de trois ou quatre cens pauvres qu'il nourriſſait ! Qu'au contraire il m'a ſemblé petit entouré d'une maſcarade d'Anges & de Madeleines ! L'or & les pierreries dont ceux-ci étaient couverts, terniſſaient le luſtre que lui donnait la pauvreté de ceux-là.

Le faſte n'eſt propre qu'à relever les petites choſes, c'eſt le vernis du rien: doit-il être l'apanage de la Religion? La décadence de la loi des Juifs a com-

mencé dans le tems que la richeſſe de ſes temples, le luxe de ſes ornemens, & la pompe de ſes cérémonies étaient à leur plus haut période. Nous les imitons dans ce ſiecle plus que jamais : tout ſe réduit à en impoſer par l'extérieur.

Si les hommes voulaient retrancher de la Religion tout ce qui leur apartient, la morale en ſerait plus pure & la pratique plus aiſée. Il faudrait que les Miniſtres du Seigneur fuſſent moins éloquens & plus Chrétiens. Leur modele rempliſſait les devoirs de ſa miſſion, *verbo & opere* : mais hélas ! s'il eſt facile de recommander aux autres de ſe dépouiller d'un luxe ſcandaleux, il n'eſt pas auſſi aiſé de ſe déterminer à renvoyer ſes Pages & à marcher à pied. On déclame à ſon aiſe contre les amuſemens des mondains. On excommunie les Comédiens, peut-être parce qu'ils diſent quelquefois la vérité trop ouvertement ; mais on ſe permet la fréquentation journaliere du beau ſexe, on joue & on lie des parties qui vont bien avant dans la nuit. Quelquefois même arborant l'habit

violet à boutonnieres d'or, on va modeſtement dans une loge grillée écouter les gens qu'on excommunie : Voilà l'eſprit du ſiecle.

Vadius paſſant par Pezenas pour ſe rendre chez lui, deſcend dans l'Auberge du Tapis-verd ; il envoie chercher ſon ancienne amie *la Fillon*, la fait ſouper avec lui, vuide tête à tête (*a*) trois flacons de Bourgogne, un de Champagne, & finit le ſinode à deux heures après minuit par le maraſquin ; il défendra pourtant dans ſon Diocèſe à tout Eccléſiaſtique d'entrer même ſeul dans une Auberge pour s'y déſaltérer : c'eſt, ſans doute, parce qu'il en connaît les dangers.

Il y a long-tems qu'il a été décidé qu'un athée pouvait être honnête homme. Rien n'eſt plus raiſonnable que cette déciſion. Le premier principe de l'athéiſme eſt de rapporter tout à ſoi-même, enſorte qu'une action telle qu'elle ſoit, devient légitime lorſ-

(*a*) *L'Abbé de la Serre, aujourd'hui Doyen du Chapitre de Pezenas, ne voulut pas ſouper au cabaret avec Monſeigneur, par reſpect pour les Canons.*

qu'on peut en tirer un avantage : Conséquemment, pourvu qu'on sache se mettre à l'abri de la punition, tous les crimes sont licites. Une morale de cette nature révolte les plus méchans même de tous les hommes. On aurait donc horreur de passer pour athée : mais il est glorieux, il est de mode, d'afficher le déisme. Heureuse invention, pour se soustraire aux préceptes de l'Eglise ! Sur cent personnes que j'ai consultées de tout rang & de toute profession, j'en ai à peine trouvé dix qui ne m'aient étalé, avec emphase, l'excellence de la Religion naturelle. J'ai observé leur conduite : & j'ai reconnu que tous ces gens étaient aussi mauvais déistes que faux chrétiens. Toute la morale de la Religion naturelle se réduit à ces deux points : *Reconnaître un Etre suprême, & ne point faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qui nous fût fait.* Si tous les hommes se réglaient sur ce principe, il n'y aurait qu'une seule Religion : Et l'on pourrait dire que ses Sectateurs adorent Dieu en esprit & en vérité. Pourquoi donc vouloir persuader qu'on est déiste,

lorſqu'on n'a ni aſſez de lumieres pour défendre le ſyſtême qu'on adopte, ni aſſez de probité pour y conformer ſes mœurs ? Pourquoi ? C'eſt qu'aujourd hui le libertinage eſt l'eſprit du ſiecle. Toutes les pratiques chrétiennes ſont devenues onéreuſes, il eſt toutefois ignoble d'avouer ſa turpitude, & pour ſe dérober à l'infamie, on ſe pare d'une Religion qui, à la vérité, n'aſſujettit ni à l'abſtinence, ni au célibat, mais dont l'exacte obſervance rendrait les hommes parfaits. Un bon déiſte poſſede toutes les vertus ſociables, déſintéreſſé, doux, charitable, véridique, bon mari, pere tendre, fidèle ami, il n'a pas beſoin de Caſuiſte pour ſe déterminer à telle ou telle action. Sa conſcience eſt ſon Juge : Il ſait que l'homme ne peut s'écarter de ſon devoir que par action ou par omiſſion. Il ſe conſulte ; ne voudrais-je pas, dit-il, qu'on me fit tel bien ? ne ſerais-je pas affligé qu'on me fit tel mal ? je vais donc agir en conſéquence. Sur ce pied y a-t-il beaucoup de déiſtes ? en eſt-il, peut-être, un ſeul ?

Cléon m'assure que par réflexion & après un sérieux examen des principales Religions de l'Univers, il a cru ne reconnaître la vérité que dans la naturelle. Il s'est, dit-il, fait une loi de l'observer scrupuleusement. Au moins, ajoute-t-il, je n'aurai rien à me reprocher, je suivrai les lumieres de ma raison. La foi étant un don gratuit qui n'est pas départi à tous les hommes, il ne dépend pas de moi de le posséder : mais pour cet instinct judicieux, cette voix intérieure qui parle, sans même qu'on la consulte ; ce flambeau toujours lumineux, la raison enfin, puisqu'il est vrai qu'elle est l'apanage de l'humanité, je veux qu'elle soit mon guide. Si c'est-là être déiste, je le suis décidément. Ainsi me parlait *Cléon*, lorsque deux heures après l'avoir quitté, il conduit à la campagne une jeune Fille qu'il va deshonorer. Il se fait aider par deux fripons qui, déguisés, l'un en Notaire, l'autre en Prêtre, abusent des Loix civiles & ecclésiastiques, pour duper, par un faux mariage, cette innocente créature. Il suborne des témoins ; il en

impose enfin, par le plus lâche mensonge, à la mere de sa nouvelle Epouse. Huit jours après avoir assouvi sa brutalité, il quitte femme & belle-mere. Cet homme est-il déiste? oui, car il me l'a protesté deux heures avant de commettre cette action infame. Jugez-en d'ailleurs par plusieurs traits de ses écrits.

Le moyen le plus prompt & le plus expédient pour abolir le prétendu déisme, serait de permettre à quiconque voudrait, de déclarer hautement qu'il en fait profession, & en même-tems de le punir avec la derniere rigueur, dès qu'il s'écarterait des préceptes naturels. Cette sévérité serait juste; car enfin, puisqu'au mépris de toute autre Religion, on feroit gloire d'adopter celle-là, on n'aurait dû s'y déterminer que par amour pour le vrai, & par une surabondance de lumiere: il faudrait donc proportionner le châtiment à la supériorité des connoissances qu'on aurait sacrifiées à l'injustice de sa passion. *Qui cognovit voluntatem Domini sui & fecit non, vapulabit multis.*

De tout ce que je viens de dire, il

en

en faut conclure qu'on a tort de ſe déchaîner contre les déiſtes. C'eſt un être imaginaire, du moins eſt-il ſi rare qu'il ne peut faire nombre. Je conviens qu'une foule de libertains de tout ſexe, qui veulent faire les beaux génies & les eſprits forts, ſe targuent de ce nom ; mais encore une fois, il ne leur eſt pas dû, puiſqu'ils tranſgreſſent la loi naturelle. Un joli homme, un homme à la mode, qui deshonore vingt maris par an, eſt un débauché : il aura beau plaiſanter & faire cent Epigrammes ſur la Foi & les Myſteres, je dirai qu'il joint l'impiété à la luxure : quant à la ſociété, il eſt le fléau des uns, & la poupée des autres : quant à la Religion, il n'eſt rien.

A peſer les choſes au poids du ſanctuaire, il faut convenir qu'il n'y a jamais eu moins de Religion qu'il y en a dans notre ſiecle, parce qu'elles n'ont jamais été ſi multipliées. Chaque homme s'en fait, pour ainſi dire, une à ſa fantaiſie, dès l'inſtant qu'il entre dans le grand monde, & il ne retourne à celle dans laquelle on l'a élevé, que lorſque ce même monde le quitte.

L'ambition & le plaiſir ſont les deux idoles qu'on encenſe. Tous les raiſonnemens qu'on fait pour adopter ou rejetter telle & telle Religion, ne ſont préciſément que des paſſe-temps, juſqu'au moment que l'impuiſſance de ſe livrer aux plaiſirs & aux affaires du ſiecle, oblige à penſer à l'éternité. Ce mot eſt terrible : ſoit préjugé, ſoit raiſon, à ſoixante ans les eſprits les plus forts en ſont frapés.

DES FEMMES.

SI la Religion eſt le prétexte de tout, les femmes en ſont la véritable cauſe.

C'eſt par les femmes que tout ſe réſoud. Ce ſont elles qui font la paix & la guerre, qui diſpoſent des charges, qui reglent les prééminences, qui diſpenſent les graces. Les femmes, en un mot, ſont les ames de l'univers. Tous les hommes ſont convaincus de la foibleſſe de ce ſexe, & tous les hommes en ſont eſclaves. Jamais leur empire n'a été plus deſpotique qu'il l'eſt aujourd'hui. Elles mettent à profit l'éducation, l'eſprit, la beauté, & toute lesminauderies dont elles font métier, pour aſſurer leur pouvoir. La grande & principale étude des femmes eſt la diſſimulation. Nous ne pouvons preſque plus leur reprocher l'indiſcrétion, à force de leur faire la guerre à cet égard, nous leur avons apris à être ſecretes.

Autrefois les femmes bornaient tou-

tes leurs prétentions à captiver les hommes. Par amour des plaisirs, aujourd'hui elles sont presque aussi ambitieuses que les moines. Je préfere toutefois leur joug à celui des gens d'Eglise; elles ont plus d'humanité; d'ailleurs n'ayant pas continuellement en vue les intérêts d'un corps qui n'est déja qu'infiniment trop puissant, on n'est pas exposé à toutes les injustices que l'avarice & l'orgueil commettent sous le voile spécieux de la Religion.

Jamais la galanterie n'a été plus à la mode, & jamais les femmes en général n'ont paru plus jalouses de leur honneur. Nous sommes redevables du soin qu'elles prennent de cacher leurs foiblesses au respect que nous témoignons à celles qui sont vraiment vertueuses. C'est aussi le fruit de l'éducation. Le siecle est si policé, qu'il n'est pas étonnant de les voir courir après l'ombre de la vertu.

Il est plusieurs manieres de plaire aux femmes & de les séduire. L'or est le moyen le plus efficace, parce qu'elles portent le luxe au plus haut dégré. Toutefois la vanité, le desir de tenir

un certain coin dans le monde en entraîne presqu'autant que l'apas du gain. Celles qui sont susceptibles de cet orgeuil mal entendu ne gardent aucune mesure.

Hortense vivait très-bien avec son mari, dont l'état était même au dessus du médiocre. Elle avait tout à souhait; son Epoux toujours complaisant lui laissait à peine le tems de désirer : *Hortense*, en un mot, était heureuse & passait pour une honnête femme. Elle était belle. Un grand Seigneur aprend par les pourvoyeurs de ses plaisirs secrets, la découverte qu'ils ont faite de cette belle personne. Ses pareils ne sont pas accoutumés à prendre beaucoup de précautions ni à soupirer. Il va un matin chez la Dame en question, elle était entre les bras de son mari. On averti cet Epoux de l'arrivée de ce Seigneur, il se leve précipitamment, demande la permission de s'habiller pour recevoir sa visite avec plus de décence. On lui fait dire qu'il peut se présenter en robe de chambre. Il paraît : on lui remet une grosse liasse de papiers qu'on lui ordonne d'examiner sur le

champ avec un homme de confiance qui avait le mot : on ajoute que comme on n'entend rien à la chicane, on attendra dans un appartement que les papiers soient un peu débrouillés. Le mari fait bien des excuses d'être obligé de laisser un si grand Seigneur sans compagnie.

Pour obéir promptement, il passe dans son cabinet, où il courrait risque de rester long-tems si sa femme n'eût pas été de bonne composition.

A peine a-t-on eu le tems de jetter le premier coup d'œil sur les papiers, que le Seigneur vole dans la chambre de la Dame, encore au lit, lui expose ses intentions, & lui fait valoir tout l'avantage qu'elle aura à devenir sa maîtresse. Quelques minutes suffisent à celle-ci pour se décider ; elle est pénétrée de respect pour la personne qui lui parle, & de reconnaissance pour l'honneur qu'il s'en fait. Aussi-tôt le Seigneur prend congé d'elle, fait dire au mari qu'il s'en va, & qu'il n'a qu'à mettre son homme d'affaire en état de lui rendre un fidele compte de ses opérations. Le

lendemain la Dame va à la Messe. En sortant de l'Eglise un Laquais lui ouvre la portiere de son carosse. A l'instant un inconnu, lui présentant respectueusement la main, lui dit que c'est dans un autre équipage qu'elle doit monter. Elle ne se le fait pas répéter, elle part comme la foudre, & ses domestiques ignorant le sort de leur maîtresse, vont tristement aprendre cette nouvelle au mari. *Hortense* n'a-t-elle pas tout sacrifié à une folle vanité ?

Il est des femmes auprès de qui un homme d'esprit gagne tout ; elles sont peu communes, parce que ce sont celles qui en ont beaucoup & qui se piquent de passer pour savantes.

Emilie, dans un dégré d'honneur assez éminent, riche & comblée des dons de la fortune, n'ambitionne plus rien qu'un amant d'un génie supérieur: en conséquence elle s'attache d'abord à *Damis*, dont la faveur a excité autant d'envie que sa disgrace a causé d'étonnement. Au bout d'un certain temps sa passion change d'objet, mais

toujours destinée à aimer des savans, elle devient éperduement amoureuse du Milord de Rouen ; elle porte ses transports à un si haut dégré, que dans un instant de jalousie elle prend du poison dont elle serait infailliblement morte sans les secours les plus prompts. Elle lui avait déja donné d'autres marques non moins équivoques de l'attachement le plus inviolable. Ce Milord Normand ayant eu le malheur de s'attirer une lettre de cachet, fut obligé de prendre la fuite. Il se réfugia dans un château où il aurait été pris sans la précaution qu'il eut de se fourrer dans un tas de feuilles, au moment que les gens chargés de l'arrêter visitaient le lieu de sa retraite. *Emilie* était à Paris, mais dans des craintes & des allarmes qu'il faut avoir éprouvées pour se les bien peindre. Instruite qu'on avait découvert l'azile de son bien-aimé, elle dépêche vers lui son premier Laquais, nommé Dussau, avec un sac d'or, & est assez heureuse pour sauver la liberté de celui pour qui elle aurait sacrifié sa vie. Il est certain

que

que le Mylord n'avait pû la tenter que par l'esprit. Elle l'a aimé jusqu'à la mort. Voilà un exemple en faveur des sçavans, combien en pourrait-on citer à l'avantage des Fermiers Généraux ! Il y a des femmes qui ne sauraient résister aux héroïques sentimens d'une belle passion romanesque ; ce sont celles qui n'ont pas grande expérience, & dont la jeunesse est echauffée par la lecture de certains livres aussi mauvais pour l'ordinaire que pernicieux aux bonnes mœurs. Toutes les fois que vous les apercevez dans une douce rêverie, après s'être ainsi entretenues de contes faits à plaisir, leur ame est dans une disposition de tendresse, dont un habile fourbe sait tirer parti : c'est l'heure du berger.

La beauté est l'objet le plus ordinaire de l'ambition des femmes, parce qu'elles savent tous les avantages qu'elles en peuvent tirer. Il faut pourtant convenir qu'une femme aimable, quoique laide, fait souvent de plus fortes passions, qu'une beauté qui devient maussade à force d'être renchérie. Jamais les précieuses n'ont eu plus mau-

vais jeu qu'en ce ſiécle. On connaît tout le danger de leur commerce. L'air d'affectation cache preſque toujours une conduite peu réguliére.

C'eſt une néceſſité pour les femmes d'aimer. Lorſqu'elles n'ont plus rien a prétendre ſur le cœur des hommes, elles ſe tournent du côté de Dieu : De là viennent tant d'admirables converſions, que le dépit & la jalouſie opérent. *Eglé*, belle, jeune & aimable, a mis tout en uſage pour captiver une grand cœur, elle n'a pû y réuſſir, elle viſite aujourd'hui les Hôpitaux.

Les femmes ſont intéreſſées. Cependant celles qui ont eu une bonne éducation couvrent avec art leur avidité. *Lucinde* reçoit une paire de flambeaux d'or, dont le travail l'emporte ſur la matiére. Son amant, dont le cœur eſt auſſi noble que généreux, les lui fait porter ſans ſe nommer. Le ſoir il lui va rendre viſite, & feignant de ne pas ſavoir d'où peut venir cette galanterie : voilà aparemment, dit-il, Madame, un cadeau de Fermier Général. Point du tout, répond *Lucinde*, il y aurait joint le porte-mouchettes. Peut-on rien demander avec plus d'adreſſe !

Il eſt des femmes plus violentes dans leurs deſirs. Elles ſont moins dangereuſes pour la bourſe des gens de bon ſens. Ils s'aperçoivent bientôt du vil intérêt qui les domine.

Floriſe a ruiné vingt dupes dans ſa vie, & en a fait mourir cinquante. Elle eſt de naiſſance, jolie, minaudiére, aſſez ſpirituelle ; mais poſſédant ſur-tout un eſprit de manége, dont elle ſait faire un merveilleux uſage. Le matin les poches pleines d'or, le ſoir ſans le ſou. *Floriſe* enfin eſt une de ces femmes à rubriques, dont toute eſpéce de commerce eſt fort à craindre. Elle maîtriſoit, il y a quatre ans, un jeune Anglais qui croyait avoir rencontré un treſor de fidélité. *Floriſe* aime le jeu. Un jour elle perd fort gros, malheureuſement, contre des femmes. Il falloit donc payer en bonne & véritable monnoie. Elle fait dire à ſon Amant qu'il ait à lui envoyer trois cens louis d'or. Celui-ci trouve la ſomme un peu forte, ſur-tout pour quelqu'un qu'on prend au dépourvu ; il donne une bourſe de cent louis à l'Emiſſaire de la Dame qui l'accepta. Quelques

heures après l'Anglais vient pour faire ſes excuſes de ne s'être pas éxécuté en totalité, & aſſurer qu'il ne dormira pas ſans s'être acquité de ce devoir. Il entre avec confiance chez ſa Maîtreſſe, de laquelle il eſpére quelqu'accroiſſement de faveurs, du moins dans la maniére de les diſpenſer. Celle-ci l'aperçoit à peine, que lui ſautant au colet : Je vous trouve bien hardi, lui dit-elle, de vous préſenter devant moi après l'affront que vous m'avez fait. L'amant veut s'excuſer, on refuſe de l'entendre, & le ſaiſiſſant par le bras, on le met à la porte, avec défenſe de ſe montrer ſans avoir toute la ſomme en main. Le bon Anglais ne trouve rien de plus à propos que d'emprunter ſur le champ l'argent qu'on lui demandait : Il l'aporte une heure après cette belle ſcéne. *Floriſe* en le recevant lui donne un de ces voluptueux baiſers, dont on voit toujours le tourtereau accompagner ſa tendre acolade ; puis tout à coup tombant ſur un ſopha ; ſe peut-il, dit-elle en pleurant, que vous ayez aſſez peu de tendreſſe, pour m'avoir fait demander deux fois une ſemblable bagatelle ?

Ah, Milord ! eſt-ce ainſi qu'on aime ? Croyez-vous que ſi mon honneur n'eût pas été engagé dans cette affaire, j'aurais eu aſſez peu de délicateſſe pour vous *emprunter* cette ſomme ? Tout doit être commun entre Amans, je le ſais ; cependant j'ai une façon de penſer..... En diſant ces mots elle ſoupire, & dans la minute l'Anglais eſt obligé d'avouer qu'il eſt le plus ingrat de tous les hommes.

Les femmes en général ſont beaucoup plus ſenſibles aux inſultes que les hommes ; elles en conſervent plus de reſſentiment, par la raiſon, peut-être, qu'elles ne peuvent pas ſe faire juſtice. Il eſt très-dangereux de mortifier leur amour-propre, ſur-tout ſi elles peuvent uſer de répréſailles. Leur ſexe leur laiſſant la liberté de tout dire impunément, elles ne ménagent rien, & la honte eſt toujours pour celui qui a provoqué leur ſatyre.

Eliſe n'eſt pas jolie, mais elle eſt pleine d'eſprit & de talens, d'une converſation libre & enjouée, d'un cœur excellent ; en un mot, *Eliſe* a fait des paſſions, & ne m'a point ſur-

pris. Un Général en devint amoureux, & un Officier à qui il donnoit part à sa confiance, se chargea de disposer cette aimable Fille à l'écouter favorablement. *Elise* est sensible aux bons procédés, d'ailleurs l'Amant dont on lui parloit étoit bel homme, riche & au faite des honneurs. On fut bientôt d'accord. Au bout d'un certain tems l'Officier qui avoit servi d'entremetteur dans cette affaire, prit de l'humeur contre cette personne, & lui apercevant une paire de manchettes d'une dentelle superbe. Hélas! dit-il à un de ses Camarades, cette Fille est-elle faite pour porter cela? *Oui, Monsieur*, reprit vivement *Elise; mais sans vous je ne connoîtrais pas mon prix.*

Quoique la frivolité soit l'apanage du sexe, il est certain qu'il se pique aujourd'hui de beaucoup de connoissances. Telle femme qui raisonne trois heures de suite sur les nuances d'une fontange, portera un jugement très-sain sur une affaire d'importance. On peut dire enfin, avec vérité, que si les femmes conduisent

& réglent tout, elles travaillent à se rendre dignes d'être consultées. C'est à les bien définir, un mélange de légéreté & de prudence; d'amour des plaisirs & de respect pour la vertu; de bonté & de vengeance; d'ambition & de générosité : En un mot, les femmes de notre siécle sont de véritables caméléons.

DE LA JUSTICE.

LA Magiſtrature étoit chez les Romains l'état le plus honorable. *Cedant arma togæ.* Parmi nous l'épée a la prééminence ſur la robe. Demandez-m'en la raiſon, j'avouërai de bonne foi que je l'ignore. A bien peſer les choſes, il eſt certain que la profeſſion des Magiſtrats eſt plus dure que celle des Militaires. Ceux-ci expoſent, à la vérité, leur vie en tems de guerre; mais à la paix les plaiſirs font toute leur occupation. Ceux-là, au contraire, travaillent juſqu'au moment qu'ils quittent leur charge. L'étude des Loix, le dédale de difficultés qu'enfante la chicane, l'ennui inſéparable des fréquentes & longues audiences; l'aplication continuelle à maintenir le bon ordre; toutes ces peines ſembleraient devoir décider en faveur des arbitres de la vie & de la fortune des Citoyens. Le préjugé en a ordonné autrement: Le clinquant nous ſéduit. Je ne veux point di-

minuer le mérite des gens de guerre, je leur rends toute la juſtice qui leur eſt duë, & je démontrerai tout à l'heure que je ſais les aprécier leur juſte valeur ; mais je ne puis m'empêcher de dire, qu'un bon Magiſtrat eſt le ſujet le plus utile, parce que c'eſt l'homme de tous les jours : parce que tous ſes inſtans ſont conſacrés à la ſureté & à la tranquilité du public ; parce qu'enfin ſon état eſt de faire du bien, & qu'il n'a rien que de compatible avec l'humanité.

Notre ſiécle eſt trop éclairé pour pouvoir reprocher l'ignorance à nos Magiſtrats ; leur défaut principal eſt trop d'amour pour l'argent. On entend à chaque inſtant répéter qu'ils vendent la juſtice, & cela n'eſt que malheureuſement trop vrai. Il ſerait tout-à-fait déraiſonnable de prétendre que le Prêtre ne vécût pas de l'Autel ; mais il eſt tout-à-fait odieux qu'on faſſe naître malicieuſement une multitude d'incidens, qui reculent la déciſion d'un procès pendant des années entiéres. Je ſais bien que ce reproche ne peut directement regarder les

premiers Officiers de la Magiſtrature; cependant il leur ſeroit facile de remédier au mal. Qui le connait mieux qu'eux ? Leurs épices ſeraient moins abondantes. Ils en ſeraient plus juſtes. C'eſt peut-être cette avarice qui dégrade leur état.

Un Magiſtrat doit être un homme ſans paſſion. Il ſeroit avantageux que l'on ne donnât le droit de décider qu'à un certain nombre de Juges au deſſus de ſoixante ans. Combien de jolies ſolliciteuſes ceſſeraient de faire les yeux doux à de jeunes Conſeillers qui proſtituent Thémis en ſacrifiant l'équité à la luxure ?

L'adminiſtration de la juſtice eſt le premier devoir du Souverain. Peut-il la rendre à quarante millions d'hommes ? Il ſe repoſe ſur quelques-uns de ſes Sujets qu'il fait dépoſitaires de ſon autorité ſuprême. Quel nom donner à ceux qui le trompent, en abuſant de la confiance qu'il a eue dans leur bonne foi ? Quelle indignité de ſe ſervir du pouvoir d'un excellent Prince, pour faire un mal qu'il déteſte !

On dirait, à voir la plûpart de nos

jeunes Magistats, qu'ils ont honte de leur profession. L'un affecte un air d'étourderie & de légéreté, qui le ferait aisément prendre pour un Page. L'autre affiche la coquetterie, & toujours musqué, comme une fouine, donne des vapeurs à nos petites Maîtresses. Celui-ci debite la liste de toutes les Filles d'honneur d'une Ville. Celui-là serait fâché de n'en pas conduire une au spectacle ou à la promenade ; presque tous enfin semblent se faire une loi de renoncer à cette bienséance qui, sans rien tenir du pédant, doit distinguer un Mousquetaire d'avec un Juge.

En général, nos vieux Sénateurs sont durs, d'un abord difficile ; ils rebutent les pauvres & les malheureux par un air de hauteur & d'importance, qui, souvent même, est éloigné du caractére de bonté qu'ils possédent. Ils ont beaucoup d'ambition. Quand l'esprit de parti s'empare de leur Tribunal, le bien public y perd. Ils ont aussi beaucoup trop d'amour pour l'argent. Il en est à qui aucune de ces imperfections n'est personnelle.

Maximius a fixé l'attention de l'Europe, & captivé le cœur des Français par l'assemblage de toutes les vertus qui caractérisent un fidele Sujet, un excellent Citoyen, un Magistrat éclairé, un Juge intégre. Son nom enfin servira d'éloge à quiconque méritera l'amour des Peuples & la confiance du Monarque. Aussi grand dans l'adversité que sur le premier trône de la Justice, il a su concilier la gloire du Prince avec les intérêts de la Nation, & toujours jaloux d'une autorité, dont il savait n'être que dépositaire, il a été assez heureux pour convaincre son Roi que ce qu'on regardait en lui comme ambition & opiniâtreté, n'était que zèle pour les droits de son trône, & qu'amour pour sa personne sacrée. Puisse son génie tutelaire inspirer ses Successeurs !

DU MILITAIRE.

IL y aurait bien des choſes à dire ſur cette profeſſion, la plus glorieuſe de toutes à notre jugement, je m'en diſpenſe, parce que j'écris ce qui eſt, & non pas ce qui doit être. Le ſoin de tuer impunément des gens qui ne nous ont fait aucun mal, de ravager la terre, de brûler les Villes, de piller ce qui ne nous apartient pas, d'arracher un mari à ſa femme, un fils à ſa mere; ce ſoin, dis-je, eſt le plus noble de tous les emplois. C'eſt l'ouvrage & l'occupation des Héros : Je le veux bien.

La guerre eſt un mal néceſſaire; c'eſt un fléau inévitable, parce qu'il eſt impoſſible que les hommes ne ſoient méchans, injuſtes & envieux : il faudrait donc la faire pour ſe défendre de ſes méchancetés; & il faudrait en la faiſant ne jamais perdre de vue la ſageſſe des Ordonnances, qui ont été rendues pour prévenir tous les maux qu'il eſt poſſible d'éviter.

L'intérêt de l'Etat met les armes à la main du Prince. L'obéiſſance les fait prendre au Sujet. Si l'on regarde la profeſſion des armes comme la plus noble, c'eſt parce que la gloire de ſervir ſon Roi & ſon pays, doit tenir lieu de récompenſe à tous ceux qui l'embraſſent. Les Romains n'enviſageaient que le bonheur d'être utiles à la Patrie, quand ils ſe voyaient à la tête des armées. Si les Héros modernes marchaient ſur de pareilles traces, ils auraient moins de millions en caiſſe; mais auſſi leurs noms ne ſeraient pas maudits dans les Provinces qu'ils ont ruinées. Jamais les Soldats n'ont été plus diſciplinés qu'ils le ſont aujourd'hui, jamais la plûpart des Chefs n'ont moins obſervé de diſcipline. L'eſprit qui les anime eſt le ſeul deſir de vaincre. Une victoire couvre cent concuſſions.

Quels progrès n'auroit pas fait l'injuſtice dans la diſpenſation des emplois, ſans le judicieux Réglement du Prince qui vient d'ordonner tout récemment qu'on aprît à obéir avant que de ſe mêler du commandement.

L'art militaire eſt ſans conteſtation le plus difficile de tous. C'eſt celui qu'il eſt le plus dangereux de ne pas ſavoir quand on en fait ſon métier. L'ignorance & le peu de capacité coutent la vie à des milliers d'hommes tout à la fois, ruinent des pays, mettent un Royaume à deux doigts de ſa perte, quelquefois même entraînent ſon entiere deſtruction. Eſt-ce à une jeuneſſe ſans expérience qu'il faut confier le deſtin des hommes ? Je ſais bien que le commandement principal n'eſt pas donné à un jeune Officier tel que je le dépeins. Il ne ſera pas Général : mais en ſortant du Collége, il ſera à la tête d'un Régiment, dont la manœuvre décide le ſort d'une bataille. S'il faut de grandes lumieres pour commander en chef, il faut une grande ſagacité pour ſaiſir avec juſteſſe les intentions d'un Commandant, & s'y conformer. L'Officier eſt l'ame du Soldat : Celui-ci n'eſt qu'une machine organiſée, dont il faut faire agir les reſſorts avec une adreſſe d'autant plus rare, qu'on s'aplique peu à ſe rendre familier avec elle.

Un Officier croit avoir rempli tous ſes devoirs, lorſqu'il va tête levée à l'ennemi, qu'il ſait en cas de beſoin ſouffrir le froid & le chaud, la faim & la ſoif, les veilles & les marches. Si c'eſt-là tout ſon mérite, il n'eſt pas plus recommandable que le dernier des Grenadiers. Son principal devoir eſt le maintien du bon ordre & de la juſtice. Il doit veiller à la conſervation du Soldat, perſuadé qu'il manque au Roi & à ſon Pays, quand par ſa négligence, il en périt un ſeul. Eſt-il en tems de paix? qu'il aprenne la Géographie, les Mathématiques; qu'il étudie les Ordonnances, il méritera tous les honneurs qu'on a décernés par préférence à ſa profeſſion.

Liſimon, Colonel du Régiment de C..... é à vingt-deux ans, avait une ſi exacte connoiſſance de la carte, qu'on diſait de lui qu'il ſemblait avoir battu tous les buiſſons de la terre. Actif autant que brave, il viſitait les Caſernes, les Hopitaux; il était enfin tout à la fois le pere & l'ami de ſes Soldats.

Il ſeroit aſſez difficile de bien décider, dans le tems où j'écris, quelles ſont les intentions des Souverains qui ſont en guerre ; mais peut-être pourrait-on certifier avec raiſon, que la cupidité conduit la plûpart de ceux à qui ils ont confié leurs foudres.

Les prétentions de R. de P..., ont juſqu'à préſent été aſſez peu connues ; celles des Officiers qui ont combattu pour ou contre lui, n'ont pas été à beaucoup près ſi équivoques. On peut dire que ſi ce prince eſt impénétrable, il nous a procuré la facilité de connaître le cœur de bien des hommes. Les uns y ont gagné, d'autres y ont perdu.

Scipion s'eſt acquis une réputation immortelle, par la prudence, la valeur & le déſintéreſſement, qui dirigeaient ſes opérations. Il nous a tous convaincus qu'il travaillait uniquement pour la gloire du meilleur des Princes, & pour le bonheur de ſes Sujets. A la tête d'une nombreuſe armée, qu'il faiſoit ſubſiſter par les reſſources de ſon induſtrie, il a ſu ménager le moment de la victoire, en conſommant

ſon ennemi ſans expoſer ſes Soldats. Inſpiré en un mot par le génie de Mars, de Minerve & de Thémis, il s'eſt rendu le modèle des bons & grands Capitaines. Il pouvait, à la vérité, rentrer dans ſa Patrie avec des monceaux d'or ; il s'eſt contenté d'y raporter des moiſſons de lauriers.

On ne peut pas dire que l'eſprit du militaire ſoit abſolument autre dans notre ſiécle, qu'il était il y a ſix cens ans. Il a pourtant ſouffert quelques changemens, les uns à ſon avantage, les autres à ſon détriment. La brutalité eſt tout-à-fait bannie des corps : bien loin d'exiger ces combats odieux, par leſquels on eſſayait les nouveaux venus, on a proſcrit tous les querelleurs, & l'humanité ne gémit plus de voir couler ſang par la partie de plaiſir. Les affaires où l'honneur eſt intéreſſé, ſe conduiſent avec valeur, & en même-tems avec ſageſſe ; l'Officier enfin eſt devenu aſſez raiſonnable à cet égard. On connait aujourd'hui le prix de la vie, & on craint les Arrêts du Roi.

Il eſt encore vrai qu'on ne voit plus

guéres mettre en uſage ces voies de force, dont on avait autrefois la cruauté de ſe ſervir, pour enrôler des miſérables qui, au bout d'un mois, déſertaient : on ne veut plus apparemment avoir leur mort à ſe reprocher. Le Soldat n'eſt plus ſoutenu dans ſon libertinage & dans ſes injuſtices ; on l'abandonne à la rigueur des loix, quand il commet quelque indignité. L'irreligion eſt aujourd'hui honteuſe ; on a reconnu que celui qui ſert le mieux ſon Roi, eſt celui qui ſert le mieux ſon Dieu. Voilà ſans doute une réforme conſidérable : Voilà le changement en bien.

Celui qui s'eſt fait en mal, eſt d'une très-grande importance. L'intérêt & l'avarice ſe ſont introduits dans cette profeſſion. Chacun ſelon ſon grade ne travaille que pour ſoi. Le Capitaine n'enrôle plus par force, mais il vend, avec la derniere ſévérité, des congés qui ne doivent être donnés qu'après l'expiration de l'engagement. Cette conduite eſt directement oppoſée au bien de l'Etat, elle diminue le nombre des Soldats,

ou les remplace par des gens sans expérience, & souvent suspects. Le Colonel, contre les Ordonnances mêmes du Roi, qui défend de vendre aucun emploi dans l'infanterie, en fait cependant un trafic. C'est, dit-on, pour assurer la retraite des vieux militaires : le Prince sait y pourvoir. D'ailleurs quelqu'un ignore-t'il que l'argent qui se trouve à la masse du Régiment, est souvent employé à faire un sort à des Officiers qu'on veut remplacer par de nouvelles créatures ? L'Etat y perd encore : tel qui se retire aujourd'hui, parce qu'on lui fait, ce qu'on appelle un pont d'or, aurait servi dix ans de plus, & aurait rendu des services que le peu d'expérience de celui qui le remplace ne rendra pas. Ces arrangemens entretiennent aussi un esprit d'avidité, qu'on ne devrait pas connaître dans un métier qui veut avoir la prééminence sur tous les autres. Par où peut-il la mériter, si ce n'est par la noblesse de ses manieres & l'élévation de ses sentimens ? Les Héros de l'antiquité n'ambitionnaient que les honneurs du triomphe ;

couronnés de laurier, ils descendaient de leurs chars pour aller labourer leurs petits Domaines.

L'usage de vendre les emplois est encore capable d'anéantir l'émulation. Qui peut exciter la généreuse audace d'un Officier, lorsqu'il sait que ses travaux seront sans récompense, parce qu'il n'aura pas quelques milliers de pistoles à donner ? Il faut qu'il soit réduit à désirer que quelqu'un de ses Camarades soit tué à l'armée, sans quoi tous les changemens qui se feront dans son corps seront très-inutiles pour son avancement. Lieutenant éternel, vingt Cadets seront à la tête du Régiment, décorés & pensionnés, tandis que lui qui aura vieilli sous le harnois, sera contraint à demander, comme une grace, sa retraite aux Invalides.

Un autre abus qui s'est glissé dans le militaire, c'est l'amour des niaiseries & du clinquant. En vertu de la subordination, un Colonel ruine tous les Capitaines de son Régiment, pour acheter aux Soldats des pompons & des aigrettes, qu'on a grand soin de ne pas faire voir à la revue d'un Inspec-

teur. J'ai connu des Capitaines, à qui pour de semblables bagatelles, l'Etat Major faisait des retenues de huit à neuf cens livres dans une année. Il faudra bien que l'Officier se sauve par quelqu'endroit pour vivre, puisqu'on dispose ainsi de ses appointemens. Qu'arrive-t'il encore de-là ? C'est qu'un nombre infini de gens de condition, sans une espéce de fortune, n'osent pas entrer au service. Effectivement, avec quoi s'y soutiendraient-ils.

Tiresias a été assez heureux pour obtenir un Régiment, à la tête du quel il s'est distingué. *Tiresias* est un simple Gentilhomme, grand & bien fait ; il ne manque pas d'esprit, & posséde une figure fort agréable. La faveur des femmes l'a mis à même de se faire connaître, & il faut avouer qu'il s'est montré, par sa bravoure, digne du sort qu'on a fû lui faire. Son Régiment devroit s'applaudir d'avoir été sous ses ordres, s'il n'avait fait beaucoup de tort aux Officiers, en les contraignant à des dépenses considérables, par l'achat de mille colifi-

chets, dont ils ornaient, uniformément avec le Soldat, leurs chapeaux & leurs épées. N'eſt-ce pas une choſe riſible, de voir la tête d'un militaire décorée à peu près comme celle d'un mulet, aux ſonnettes près? Eſt-il fort néceſſaire de donner une jolie dragone à chaque Fantaſſin? Pourquoi rançonner tout un corps pour payer des Muſiciens qui compoſent la Cour du Colonel? Toutes ces choſes, qui, au premier coup d'œil, paroiſſent des riens, ſont pourtant d'une très-grande conſéquence: Leur exemple eſt très-pernicieux. Qu'un pauvre Gentilhomme oſe porter ſes plaintes, il devient la victime du crédit & de l'autorité. On ne peut diſconvenir que ce même Régiment n'en ait fourni une preuve.

Le Roi a voulu que les uniformes fuſſent unis, pour faciliter à ſes Sujets les moyensde s'entretenir au ſervice, pour mettre tous les braves gens à même d'embraſſer la profeſſion des armes, & de s'y maintenir avec les appointemens qu'il a fixés. Encore une fois, c'eſt toujours ſur l'intention du Maître que toutes les perſonnes conſti-

tuées en dignité, doivent se régler. Ses ordres, dictés par sa prudence & par le conseil de ses Ministres, sont trop sacrés pour oser se permettre quelqu'altération dans la maniere de les exécuter.

DE LA FINANCE.

PLus les hommes chériront le luxe, la molleſſe & toutes le douceurs de la vie, plus la profeſſion des Financiers augmentera en crédit & en dignité. Elle était autrefois mépriſée, non pas à raiſon de ſa propre nature, qui n'a rien en elle-même de plus criminel que celle de toutes les autres, mais à raiſon de la maniere dont elle était exercée. Les rubriques des Bureaux de Finance avaient quelque choſe de ſi uſuraire; la bonne foi y était ſi peu admiſe, qu'on regardait tous ceux qui s'adonnaient à cette partie, comme des ames mercenaires, qui s'engraiſſaient du malheur public. Chez les Juifs, les Publicains étaient en horreur. Tant que nos mœurs ſe ſont reſſenti de leur ancienne rudeſſe; tant que l'auſtérité de la vertu n'a pas été adoucie par les accommodemens qu'on trouve même avec le Ciel, nous n'avons pas été bien perſuadés que les Financiers fuſſent les Citoyens

qui méritaſſent la premiere place dans notre eſtime. Leur dureté, leur hauteur, leur avarice nous révoltaient. Aujourd'hui que le déſir de l'aiſance & du bien-être l'emporte ſur toute autre conſidération, nous nous ſommes aprivoiſés avec ces défauts. Peut-être eſt-ce par un principe d'équité. L'intérêt étant notre Dieu, nous ne devons point blâmer dans les autres, ce que nous aprouvons dans nous-mêmes. Il eſt d'ailleurs un art à ſavoir revêtir le vice des dehors de la vertu. C'eſt l'étude de tous les hommes. Si les partiſans y ſont plus expérimentés que les autres; il faut les juger ſur l'extérieur, & convenir qu'ils ne ſont plus tels qu'ils étaient autrefois. Quoi qu'il en ſoit, on les voit d'un œil bien différent qu'on ne les enviſageait. Le peuple les craint, les grands les flattent, les courtiſanes les adorent.

Quel bouleverſement épouvantable l'amour des richeſſes n'a-t-il pas occaſionné de nos jours! Mais pourquoi cela? c'eſt parce que nous avons apris à multiplier nos beſoins. Nos

reſpects ne ſont plus le tribut de la vertu, nous les vendons à qui les paie plus largement : Aveuglement déplorable ! Nous jugeons de la ſupériorité du mérite des autres, par la facilité qu'ils ont à ſatisfaire leurs paſſions. Nous ne connoiſſons plus d'autre bien que la volupté. Quiconque nage dans les délices qu'elle procure, eſt plus heureux que nous. Comment mépriſer ce qu'on envie?

Notre façon de penſer à cet égard eſt ſi décidée, qu'on a conſacré le titre d'honnêtes gens à tous ceux qui ſont dans l'opulence. Nos peres bornaient leur ambition à mériter des marques de diſtinction que le Prince accordait aux belles actions. Ceux qui rendaient des ſervices ſignalés à la patrie, étaient regardés comme les premiers des hommes, leur grandeur était fondée ſur leur vertu. Celle de mes Contemporains l'eſt ſur leur coffre fort.

Liſidore était un homme de néant, il devait ſa fortune à l'entrepriſe de quelque fourniture de grains, qui lui avaient procuré certains fonds, & un

assez grand crédit. Il a su en profiter pour acquérir des richesses immenses. Dès qu'on a été informé qu'il était possesseur de quelques millions, on a oublié sur le champ quel avait été son pere. *Lisidore* se prévalant de cet oubli, a marié sa Fille à un des plus grands Seigneurs du Royaume. Son Fils s'est vu à la tête d'une cohorte, où il n'a pas eu, à la vérité, l'esprit de se maintenir ; mais devenu l'arbitre des tresors d'une Province considérable, il a joui de toutes les distinctions qu'on doit au vrai mérite.

La raison pour laquelle je refuserais un certain dégré d'estime, à ces Financiers, dont la fortune a été si rapide, c'est qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, qu'ils aient accumulé de tels monceaux d'or, sans avoir blessé les devoirs de l'exacte probité. Un Ambassadeur étranger étant allé voir une maison qui apartenait au même *Lisidore* dont nous venons de parler, doutait que le Palais d'un Monarque renfermât plus de richesses & de curiosités. Après avoir

visité la vaste étendue de ce superbe édifice ; on le conduisit dans les jardins, dont il admira le goût & la beauté. En s'en retournant, un Seigneur qui l'accompagnait, lui demanda ce qu'il pensait de ce pompeux bâtiment. Ce que j'en pense, lui répondit confidemment l'Ambassadeur : *il manque une potence au milieu de la grande cour.* Je ne prétends point dire que son Excellence eût raison. Je raporte ce propos pour prouver qu'on est naturellement porté à soupçonner tous les gens que la Finance rend si excessivement & si promptement riches. Il y aurait pourtant beaucoup d'injustice à croire que tous les parvenus soient indignes de leur fortune. Quelques-uns d'entr'eux n'en sont redevables qu'à une honnête industrie. Des circonstances favorables les ont fait connaître, & l'accroissement de leurs trésors vient du bon usage qu'ils ont fait de leurs premiers deniers pour le bien général de l'Etat.

Mont-d'or mérite l'estime & la bienveillance de tous les Français. Au milieu des richesses immenses qu'il pos-

séde, son cœur & son esprit ne se sont jamais ressentis de la dureté ni de l'orgueil, qu'on ne reproche que trop justement à la plus grande partie de nos Financiers. Toute l'Europe est témoin que son application au travail, l'étendue de son génie & la solidité de son jugement, sont les artisans de son élévation. Il est certain que la fortune l'a favorisé. C'est peut-être la premiere fois qu'elle n'a pas été aveugle. Admis au conseil du Souverain, ses avis sont toujours dictés par la droiture qui l'inspire ; & ce qu'il y a de fort extraordinaire, c'est que l'envie n'a jamais pu le rendre suspect, quoiqu'il passe à la Cour même pour le fléau des flatteurs.

A réfléchir sérieusement sur les progrès que la cupidité a faite dans tout l'Univers, je ne m'étonne pas de voir les Financiers jouer le plus beau rôle dans le monde. L'argent est aujourd'hui la véritable pierre de touche. Avec les ducats on obtient les marques les plus caractéristiques de la vertu & de la sainteté.

Aristipe, sans quelque million ré-

pandu à propos, eût-il jamais été vêtu de pourpre? Thémis, n'a-t-elle pas refusé d'enregistrer les Bulles qui divinisaient le Fondateur d'un Ordre, dont les Enfans sont devenus d'honnêtes Géoliers; contre la défense expresse des Canons, qui ne veulent point que les Prêtres d'un Dieu tout bon & tout miséricordieux, prêtent leur ministere aux rigeurs de la justice des hommes? Thémis alléguait, pour autoriser son opposition, que ce bon Fondateur retirait le loyer du Théâtre de l'Opéra Comique, & de tous les jeux indécens de la Foire. Cette raison, toute foible qu'elle est, avait pourtant quelque fondement, dans un pays où les spectacles les plus honnêtes sont proscrits par les Réglemens Ecclésiastiques: Grace à Plutus l'Apothéose eut pourtant lieu.

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames!

DU COMMERCE.

SI tous les hommes avaient su se contenter de l'honnête nécessaire que la nature leur a sagement dispensé dans chaque pays, ils en seraient plus heureux. Ils ne seraient point obligés de courir après des choses qui leur sont aussi inutiles qu'étrangeres. Les mers n'auraient point englouti un million de malheureux, victimes de notre avarice & de notre gourmandise. Des nations entieres n'auraient pas été massacrées ou enchaînées par la cruauté des Espagnols & des Portugais ; nous ne serions point enfin rançonnés par ceux qui se sont fait ajuger le droit de nous pourvoir de toutes les denrées que la Chine & les Indes fournissent. Nous serions privés, j'en conviens, de mille douceurs qui nous rendent la vie plus voluptueuse. Ne connoissant point cette espece de plaisir, nous ne le désirerions point. Conséquemment ceux qui sont aujourd'hui en état de se le procurer, n'en seraient

pas plus à plaindre ; & ceux qui le souhaitent sans pouvoir se satisfaire, en seraient moins malheureux. La nature nous en avait interdit l'usage par des barriéres qui, toutes effrayantes qu'elles sont, n'ont pu mettre des bornes à notre cupidité. Le mal est fait, il s'agit de le convertir en bien, s'il est possible.

La disposition des Etats est telle aujourd'hui, que le commerce en est l'ame. Il entretient l'abondance, & il en bannit l'oisiveté. Il y a de deux sortes de commerces, l'étranger & le national. Le premier est celui dont chaque pays n'avait pas besoin ; le second a toujours été & a dû être indispensable. L'un & l'autre sont à présent nécessaires. Autant il nous aurait été facile de nous passer des secours que nous tirons des trois parties de la terre, que nous serions heureux de ne pas connaître, autant nous serait-il actuellement impossible de nous en priver. Le commerce étranger est le plus lucratif, parce qu'il est le plus périlleux. C'est celui qui nous donne tout le superflu dont nous avons trouvé le

ſecret de nous faire une néceſſité. Il nous aporte l'or du Pérou, les porcelaines du Japon, les épices des Indes, le ſucre de l'Amérique, & les pelleteries du Canada. Toutes les réfléxions de belles morale qu'on debite à preſent ſur l'inutilité de ce genre de négoce, & ſur tous les maux dont il eſt la ſource, auraient dû ſe faire avant de lancer à l'eau le premier navire. Un Philoſophe, à la vérité, peut quelquefois en faire une cenſure raiſonnable, pour mettre un frein à la trop grande avidité du gain. Toutefois il prendra du caffé & portera ſans ſcrupule une fourrure d'hermine.

Non ſeulement il ſerait très-dangereux de travailler au détriment du commerce d'outre mer, mais ce ſeroit un très-grand mal de ne point aporter toutes les diligences imaginables pour en procurer l'agrandiſſement. Il s'enſuivrait une déſertion conſidérable de citoyens, l'évaſion de tous les étrangers, & une énorme diminution d'eſpéces. Nos voiſins s'enrichiraient de nos dépouilles, & ne nous donneraient plus rien en échange de tous les ſecrets que nous leur avons portés.

Le commerce national, plus ou moins étendu, a été de tous tems d'une obligation absolue. C'est le lien de la société. L'homme ne pouvant se suffire à lui-même, il a besoin de se prêter un secours réciproque.

..... Alterius sic,
Altera poscit opem res & conjurat amice.

Que devient l'harmonie qui régne dans l'univers, si nous pouvions être indépendans les uns des autres ? Plus le commerce national s'agrandira, plus il y aura d'union parmi les citoyens. La puissance d'un Royaume dépend de son commerce, parce qu'il tire ses forces du nombre de ses habitans. Or il est certain que l'établissement des Manufactures & la multiplicité des Arts mécaniques sont deux sources de population, rien n'étant si contraire à la propagation de l'espéce humaine que la misére. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a remarqué que les femmes sont beaucoup moins fertiles dans les Provinces qui sont pauvres, que dans celles où l'on rencontre une honnête abondance.

En prouvant l'avantage de l'agrandiſſement du commerce national, c'eſt prouver ce ſemble la néceſſité du négoce étranger, par la difficulté qui ſe rencontrerait dans la conſommation, ſi un pays fourniſſait plus de marchandiſes qu'il lui en faudrait. J'ai cependant avancé qu'on aurait pu ſe paſſer de ce dernier, & qu'on en aurait été plus heureux. Cette vérité eſt trop conſtante pour me rétracter. Si nous n'avions point trouvé à contenter notre amour pour le luxe dans l'achat des marchandiſes qu'on nous aporte du bout du monde, nous aurions travaillé dans notre propre pays à inventer tout ce qui aurait pû nous ſatisfaire à cet égard. Au lieu de porter des indiennes & des perſes, nous aurions uſé nos étoffes. Elles auraient été à un prix plus médiocre; on en aurait changé plus ſouvent. La porcelaine du Japon nous ſerait inconnue, celle de S. Cloud ſerait d'un plus grand débit. L'induſtrie naturelle à tous les hommes nous aurait inſpiré toutes ces découvertes, dont nous ſommes redevables à l'autre hémiſphére, & ne nous

repoſant pas ſur les ouvrages d'autrui, le deſir de contenter toutes nos fantaiſies aurait toujours occupé les Artiſtes à quelque choſe de nouveau.

Pour croire qu'un Pays produirait plus qu'il ne peut conſommer, il faudrait ſupoſer qu'il eſt une partie de la terre qui ne peut nourrir & entretenir ſes habitans. Car ſi chaque nation trouve le néceſſaire & le commode dans ſon territoire, que deviendra la ſuperfluité qui ſe rencontrera dans la contrée dont nous ſupoſons le raport plus conſidérable que la conſommation? Il eſt inconteſtable que rien ne ſe perd.

Quelqu'un dira, peut-être, qu'il eſt certain qu'on trouve des Pays qui ne pourraient ſe paſſer de leurs voiſins. Je réponds à cela, que ſi on veut choiſir l'eſpace d'une trentaine de lieues pour fournir cette preuve, on aura raiſon: & j'ajoute que quand je dis qu'un Pays ſe ſuffit à lui-même, il faut entendre au moins ce qui compoſe une nation. L'Eſpagne, m'objectera-t-on, ne ſubſiſte que par les ſecours étrangers. L'Eſpagne eſt une preuve des

maux que le commerce d'outremer a produit. Ce peuple habite une des plus riches contrées du monde ; mais plein de confiance dans son commerce du Mexique, il croupit dans une oisiveté & dans une paresse honteuse à l'humanité. Tout fier des mines d'or qu'il a usurpées avec autant d'injustice que de barbarie, il fait le malheur de plusieurs milliers d'hommes qu'il contraint à fouiller les entrailles de la terre, tandis qu'il néglige d'en cultiver la surface. La nécessité & la suffisance du commerce national seront encore plus fortement constatées, quand je dirai que j'attends par commerce national, celui qu'un chacun peut faire dans l'une des quatre parties du globe où il est né.

De tout ce que je viens de dire, il en résulte, qu'avant d'avoir été chercher les richesses du nouveau monde, les nôtres étaient capables de faire notre bonheur. Notre ambition n'a pu se contenir, nous avons goûté le fruit défendu, il est la source d'un grand nombre de maux, mais enfin nous ne pouvons plus nous en priver. Il

emble que nous nous trouvions encore trop resserrés dans la vaste étendue de pays que nous parcourons. On fait tous les jours différentes tentatives pour pénétrer dans de nouvelles régions.

Que nous en raporteroit-on? Hélas! de nouveaux besoins.

Laissons toutefois à quiconque voudra, le plaisir de parcourir les mers glaciales; & disons que, puisqu'aujourd'hui les choses sont disposées de façon que la grandeur, la puissance, le lustre & le bonheur des Etats dépendent des deux genres de commerce dont nous avons parlé, il est de la sagesse du Gouvernement d'encourager par des récompenses, & même des marques d'honneur, les Négocians qui se distinguent par leur industrie. Rien n'est plus inconséquent que le préjugé qui nous fait regarder le commerce comme un état, pour ainsi dire, aviliſſant. Rien de plus injuste que la loi qui dégrade de noblesse quiconque en fait profession. D'où peut procéder une pareille conduite? Est-il donc plus deshonorant de vendre des étoffes,

on quelque genre de denrée que ce soit, qu'il ne l'est de débiter les bois qu'on fait abatre, & dont on fait le marché souvent avec plus de lézine qu'aucun Commis de magasin? Le François sera-t-il toujours en contradiction avec lui-même? Il sent toute la nécessité & les avantages du commerce. Il n'hésite pas à dire que sans lui le Royaume perdrait ses forces, sa splendeur & son abondance; & cependant il en défend l'exercice à tous ceux qui par leur naissance sont au dessus du commun des hommes. Il voudrait donc ne devoir qu'à de vils instrumens sa puissance, sa gloire & son bien-être. Cette façon de penser n'est-elle pas digne d'une nation qui se croit supérieure à toutes les autres par la solidité de son jugement & l'étendue de ses lumieres? Je sçais bien qu'aujourd'hui tous ceux qui se piquent d'être revenus d'une multitude d'anciens & ridicules préjugés, condamnent la sotte vanité de nos aieux; mais on ne laisse pas moins subsister la stupide, loi qu'ils ont portée à cet égard.

On dira, peut-être, que le peu de bonne foi qui accompagne les ventes, l'esprit de cupidité dans lequel on les fait, & les finesses frauduleuses qu'on y emploie, mettent le commerce trop au dessous de gens qui doivent être si scrupuleux en matiere d'honneur, que leur parole doit valoir un contrat. Je conviens que ces réponses sont séduisantes, mais elles n'ont qu'une aparence de raison. L'avarice & la fourberie ne sont pas les compagnes inséparables du négoce : qu'il se fasse avec probité, il en sera plus accrédité. On distinguera bientôt par la voix publique un honnête homme d'avec un trompeur. Qu'on punisse ce dernier par amour pour la justice & pour la réputation du corps, on verra alors si un gentilhomme doit rougir de contribuer au honheur de ses concitoyens.

Quel est le patriote le plus estimable? Est-ce *Orgon* qui fait subsister deux cens personnes par les travaux de ses manufactures & par les embarquemens de ses marchandises, ou très-haut & très-puissant Seigneur le Marquis de

la Canardière, dont tout le mérite à soixante ans, est d'avoir tué dans sa vie onze cens perdreaux au vol, fouetté quatre cens liévres, & fait mettre trois paysans au carcan devant sa Gentilhommiére, pour avoir été surpris à tendre des lacets dans sa garenne? Voilà un personnage fort utile à l'Etat, & bien digne de l'encens dont on le parfume à sa Paroisse.

Du préjugé conçu au désavantage des Négocians, il résulte un très-grand mal; c'est l'anéantissement des meilleures Maisons du commerce qui ne passent pas ordinairement la troisieme génération dès qu'elles l'ont quitté. Un pere de famille riche de cent mille écus, en continuant l'exercice de sa profession s'agrandira, & sera à meme de donner des fonds à ses enfans qui les feront valoir. Les voilà tous opulens, ou du moins dans le chemin de le devenir. Mais ce même homme entiché d'une vaine gloire, ambitionne le Capitoulat; il y est élevé : aussitôt les comptoirs sont fermés, les enfans arborent le plumet, & pour soutenir la qualité qu'ils viennent d'ac-

quérir, consomment souvent leur patrimoine avant d'être en droit de l'exiger. D'où vient une des plus grandes villes du Royaume, & celle, peut-être, où il y a le plus d'esprit, est-elle si pauvre? Elle est située de maniére à pouvoir faire un commerce immense; la Garonne passe au milieu de son enceinte; le superbe canal de M. Riquet lui donne la communication des deux mers; son territoire est des plus fertiles; la vie y est abondante; les habitans en sont très-laborieux: cependant rien n'y est plus rare que l'argent. Sans les Etrangers, & en particulier les Anglais qui viennent y répandre leurs livres sterling, il n'y resterait pas une fille de joie. D'où vient, dis-je, cette pauvreté? C'est que tous les Commerçans veulent être alternativement Capitouls, & que dans l'espace de cinquante ans, quatre cens familles sont ennoblies & tout à la fois ruinées.

Les plus sages d'entre ces nouveaux Nobles trafiquent en secret, quoiqu'ils ayent grand soin d'en dérober la connaissance à leurs Confréres. Le démon

de la Nobleſſe poſſéde preſque tout le corps, & l'on n'y eſt occupé que du choix des alliances. *Géronte*, homme aimable tant qu'il n'était que ſimple citoyen, mais aujourd'hui plus orgueilleux qu'un Eſpagnol, a fait acquiſition d'une bicoque qu'il a ſuperbement érigée en château. Il ne parle plus que d'écuſſons & de quartiers. Les armes du moderne Ecuyer ſe gravent ſur toutes les cheminées de la ville & de la campagne. Mon fils le Chevalier, dit-il, je le mets au ſervice, où je prétends qu'il reléve ſa condition par ſa belle dépenſe. Mon aîné reſte auprès de moi dans une gracieuſe & eſtimable oiſiveté, pour ne pas trop expoſer ma famille. Obſervez que pour mieux reſſembler aux gens de qualité, il entretient une Actrice. Pour ma fille, je la donne à un Gaſcon deſcendu en droite ligne d'un Connétable que la ſucceſſion des tems a ruiné ; la dot raccommode ſes affaires. Qu'arrivera-t-il à Géronte ? Il ne ſe paſſera pas dix ans qu'il ne ſoit réduit à aller triſtement finir ſes jours dans ſa chaumiere. Il y ſouffrira la faim, le froid

& l'ennui ; mais auſſi mourra-t-il noble, & ſes enfans ſeront Gentilshommes. Voilà les fruits de la ſotte vanité d'un peuple qui s'obſtine à conſerver des uſages qu'il connaît pernicieux.

On regarde comme une choſe impoſſible de déterminer la nobleſſe Françaiſe à imiter les Anglais à cet égard. Elle eſt, dit-on, trop haute. Ce n'eſt pas faire ſon éloge ; la hauteur mal entendue eſt l'appanage des ſots. Sans entrer dans le détail des moyens par leſquels il ſerait aiſé d'y parvenir, je ſuis ſûr que ſi notre Maître voulait rendre un Edit qui autorisât les gens de condition au commerce, avec les tempéramens que ſa ſageſſe lui fournirait abondamment, on verrait la moitié des perſonnes de qualité profiter ſur le champ de cette heureuſe liberté. Quelques vieux adorateurs d'un parchemin rongé de rats, gémiraient ; mais leurs plaintes ſeraient étouffées par les ſecours qu'ils tireraient en peu de tems de l'induſtrie de leurs enfans. Certains grands Seigneurs, peut-être enivrés d'orgueil & regorgeant de richeſſes, croiraient leur ſang avili ; mais

les renverſemens de fortune qui ne ſont que trop fréquens les obligeraient à donner des éloges à ce qu'ils auraient cru digne de blâme. Je ſuis d'autant plus autoriſé à ſoutenir qu'il ſerait aiſé de nous inſpirer des ſentimens raiſonnables à ce ſujet, qu'on a remarqué avec quel empreſſement la Nobleſſe qui a paſſé aux Iſles pour raccommoder ſes affaires s'eſt adonnée au commerce. Cette même Nobleſſe revient en France, y occupe les premiers emplois militaires, & ne laiſſe pas de continuer le trafic des ſucres & des indigos par le moyen de ſes correſpondans. Nous donnera t'on une réponſe ſatisfaiſante quand nous demanderons pourquoi le commerce eſt plus honteux en France qu'à Saint Domingue? Je dirai moi, que ſi quelqu'eſpéce de négoce eſt incompatible avec la généroſité du cœur d'un Gentilhomme, c'eſt uniquement celui des Iſles. Tous les travaux s'y font par des eſclaves. Ces malheureux ſont à chaque inſtant victimes des emportemens & de la colére d'un Maître qui ferme l'oreille à la voix de la nature, & ne degerar

ces hommes que nous avons enchainés, contre toute équité, que comme des bêtes de charge. Auſſi remarque-t'on que la plûpart de ceux qui ont demeuré long-tems dans ces pays, & qui y ont des habitations, en raportent un cœur dur & un caractére féroce. Le ſexe même y contracte ces défauts. Les ventes ou les échanges des marchandiſes s'y font avec une méfiance & un rafinement de fraude, dont nos Négocians Européens auraient honte. C'eſt enfin à qui trompera plus adroitement ſon plus proche voiſin. On ſait cependant que le commerce roule particuliérement ſur les Gouverneurs, Commandans, Officiers & autres perſonnes de diſtinction, qui vont y rétablir leur fortune. Qu'on diſe après cela que le François n'eſt pas le peuple le plus frivole & le plus inconſéquent.

Si les Négocians ſentaient tout leur prix; s'ils ſavaient quelle eſt l'excellence d'un Citoyen, dont toutes les démarches tendent à l'agrandiſſement de ſa Patrie, ils n'ambitionneraient point de vains titres d'honneurs qu'ils

achérent mille fois plus qu'ils ne valent. Ils préféreraient l'avantage d'être les premiers & les plus utiles roturiers du Royaume, au désagrément d'en être les derniers nobles, & presque tou ours les plus inutiles. S'ils témoignaient moins d'ardeur à acquérir les droits & le rang de gens de qualité, on serait plus disposé à les leur accorder. Leur ambition est cause qu'on leur fait payer cher un parchemin que leur sottise met à si haut prix.

Il faut convenir que rien au monde n'est plus insensé que la conduite des personnes qui sacrifient tout à cette sotte vanité : car enfin quel est donc le rare avantage que je dois retirer de ma nouvelle condition ? En butte à l'envie du peuple & à la contradiction de mes égaux, je deviens presque toujours la risée des nobles de la véritable roche. Mes descendans pourront à la vérité, par une suite d'alliances qu'il faudra acheter au poids de l'or, en recueillir quelques fruits ; mais cette espérance n'a rien de plus assuré que sa propre incertitude.

Il est bien dur, me dira-t-on, de se

ſe voit éternellement condamné à un état qui, tout eſtimable qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être avili. Qu'il ſerait aiſé d'obliger les Français à rectifier leurs préjugés, ſi tous les Négocians avaient à cet égard autant de ſagacité qu'ils en montrent dans la régie de leurs affaires ! Qu'ils ſe reſtraignent à s'allier entr'eux. Qu'ils ne ſoient pas aſſez dupes pour payer les dettes d'un illuſtre débiteur, en troquant leur or & leurs filles contre la chimere d'un nom, dont quelquefois on leur défend de ſe prévaloir. Qu'ils accumulent leurs tréſors en augmentant le commerce, & en ſe rendant néceſſaires à leurs concitoyens, bientôt on ſera obligé de leur offrir ce qu'ils ne demanderont plus. Tant qu'ils ſeront aſſez ennemis d'eux-mêmes pour paraître faire un ſi grand cas d'une qualité qui n'eſt réellement reſpectable que quand on l'obtient directement du Monarque pour quelque ſervice rendu à ſa couronne, ou quelqu'avantage procuré à ſes ſujets, on aura ſoin de perpétuer la loi qui dégrade le commerce. Elle eſt trop utile à tous les

grands Seigneurs ruinés pour qu'on l'abolisse.

Les Négocians qui quittent le commerce pour acheter des charges qui ennoblissent, contribuent de toutes leurs forces à éterniser cette injuste politique. Ils deviennent pour l'ordinaire, si vains & si présomptueux, qu'ils semblent avoir honte d'entretenir l'amitié de ceux au dessus de qui ils ont cherché à se mettre. Ils provoquent par-là leurs anciens associés à les imiter. Nouveaux achats de charges. Nouvelles alliances qui vont enrichir des familles, où on croira beaucoup trop les honorer en acceptant leurs ducats.

Ce n'est pas d'aujoud'hui qu'on se plaint de la vanité, & même de l'arrogance des parvenus. Je n'en ai jamais été surpris. La fatuité est le propre des petits génies. Or il faut absolument être dans cette classe, pour immoler les avantages réels d'une profession honnête à tous égards, l'aisance, les plaisirs & le bien-être, dont elle est la source, à un frivole & très-leger titre, qui attire le plus souvent

cent mauvaiſes plaiſanteries à ſon acquereur. Il faut bien qu'il ſe dédommage par quelqu'endroit de la diminution de ſes eſpeces. Il les a données pour ſe mettre au niveau de ceux qui avaient intérêt de lui inſpirer du mépris pour ſon ancien état. Il n'a pas eu plutôt vuidé ſes coffres, qu'on lui a fait ſentir toute l'erreur dans laquelle on l'avait induit. Fruſtré de l'eſpérance d'aller de pair avec les grands, il eſt aſſez imbécile pour ſe croire au deſſus de ſes égaux, & aſſez fat pour afficher la hauteur & l'impertinence vis-à-vis ceux qu'il imagine ſes inférieurs. Cette conduite eſt une ſuite néceſſaire de ſa premiere démarche.

Pour finir l'article du commerce, je dirai qu'il eſt regardé aujourd'hui comme il doit l'être par les Philoſophes, les perſonnes de bon ſens & les bons citoyens : mais il s'en faut bien qu'ils jouiſſent dans l'Etat de toutes les prérogatives qu'il mérite. Des raiſons de politique que l'intérêt des grands a ſoin d'entretenir, une prévention injuſte, ignorante & honteuſe, lui raviſſent une partie des diſtinctions &

des prééminences dont il eſt digne. Au reſte, il n'y a pas d'aparence que ce qui s'apelle public, change de façon de penſer à ſon égard, parce que l'empreſſement des Négocians à abandonner leur profeſſion dès qu'ils ſont opulens, autoriſera toujours l'injuſtice qu'on fait au commerce.

DES CLOITRES.

IL y a long-tems qu'on a agité cette importante queſtion, ſavoir: s'il eſt plus avantageux à un Etat d'avoir des Moines (*a*) que de n'en point ſouffrir. Je n'ai pas beſoin de prévenir que j'écris en Philoſophe, & qu'ainſi je ne puis les conſidérer que relativement aux intérêts temporels du Royaume.

Il faut les regarder, diſent les dévots, comme autant de Moyſes qui tiennent les mains élevées, tandis que les enfans d'Iſraël combattent. C'eſt une armée de juſtes qui fait une ſainte violence au Ciel en notre faveur. Les Moines dans ce point de vue ſont très-utiles. Il n'eſt point queſtion d'aprofondir, ſi le zèle de leurs Apologiſtes eſt auſſi éclairé qu'ardent. Examinons ſans prévention de quelle utilité ou de quel pré-

(*a*) *Par ce mot de Moines ou de Religieux, j'entens tous ceux qui ſe lient par des vœux, & qui vivent en Communauté, ne voulant pas faire une diſtinction des Moines & des Religieux, parce que cela eſt fort inutile à mon ſujet.*

judice ils peuvent être à la société civile.

Cet examen politique est d'autant plus raisonnable que l'intérêt de chaque Religieux, ou celui de sa famille, déterminant presque toujours la vocation, il ne serait pas juste d'envisager les Couvens du côté du spirituel. L'amour de la pénitence & tous les autres pieux motifs de retraite, ne peuplent plus gueres les Cloîtres.

Il y a de trois especes de Moines. Les uns consacrent leur vie uniquement à la contemplation, les Chartreux sont de ce nombre. D'autres font profession d'une vie purement active, tels sont les Freres de la Charité. Les troisiemes enfin sont tout à la fois actifs & contemplatifs. Parmi ces derniers, les Jésuites se distinguent par le soin qu'ils prennent de régir les ames & d'élever la jeunesse.

On compare très-justement un Etat à un arbre dont chaque citoyen est une branche. Les Chartreux, les peres de la Trappe, les Camaldules peuvent être, j'en conviens, des personnages respectables ; mais ce sont des branches mortes, & qui tiennent la place

d'autant de rameaux qui porteraient du fruit. La plûpart de ces Communautés ſont fort riches, & avec un petit examen de conſcience, ſeraient peut-être obligées à de grandes reſtitutions. Je ſais que ces Cloîtres ſont l'azyle d'autant de ſujets qui doivent trouver leur ſubſiſtance dans le Royaume; mais ils doivent en même-temps la procurer à d'autres. Le Miniſtere doit toujours avoir pour but le bien du tout. De quel œil voit-il donc des milliers d'hommes qui pourraient être Soldats, Officiers, Juges, Négocians, Peres de familles, & qui ne ſont rien? Que peut-il penſer de cet amas de richeſſes dont on fait uſage pour bâtir les ſuperbes priſons de ces Reclus? Ces tréſors circuleraient dans d'autres mains. Le ſeul avantage qu'ils procurent dans celle de ces Peres, eſt d'occuper quelques Maçons à faire du ſéjour de la pénitence & de la pauvreté évangélique, un trophée de faſte & de magnificence. S'ils dérogent ainſi à l'état qu'ils ont embraſſé, ne craignent-ils pas qu'on les en faſſe changer tout-à-fait? Helas! Peut-être cette crainte

ne ſerait-elle capable d'inquiéter que les vieillards & quelques-uns des Novices.

Mourir au monde eſt ſans doute le devoir d'un Chrétien ; mais il doit y mourir de cœur & d'affection ſeulement. La charité dont toutes les œuvres ſont les mêmes que celles de la ſimple humanité, & qui ne different de celle-ci que par la ſupériorité & l'excellence de ſon principe, me paraît directement opoſée à cette extrême indifférence pour toutes les créatures. Eſt-ce aimer ſon prochain parfaitement, que de ſe contenter de prier pour lui ? S'en tiendrait-on à cette ſeule occupation pour ſoi-même, ſi on n'était aſſuré que le réfectoire ne manquera pas ? Pour moi je parlerais contre la voix de ma conſcience, ſi je n'avouois que je regarde cette eſpece de Moines comme fort préjudiciable au bien général. Je ne trouve aucune raiſon ſolide, capable de démontrer leur utilité. J'ajouterais ſi je voulais, que ces Couvens ſont d'autant plus incompatibles avec le bonheur public, qu'ils ſont le malheur des particu-

liers, puiſqu'ils ſont une ſource d'amertume pour la plûpart de ceux que les vœux y retiennent. Parlons maintenant des Religieux qui s'adonnent à une vie tout-à-fait active.

Les Freres de la Charité, s'engagent à ſervir les pauvres. Ce ſont les économes des libéralités chrétiennes en faveur des malheureux. Voilà le ſeul genre de Communauté que je trouve, non-ſeulement utile, mais même néceſſaire. On pourrait à la verité faire régir par des ſéculiers, les fonds & les revenus des donations faites aux pauvres, mais jamais cette adminiſtration ne vaudrait celle de ces Freres : leur ambition eſt moins étendue que celle des autres Ordres.

Leur état les obligeant à un travail perpétuel, il n'ont pas le temps de ſcandaliſer par toutes les ſuites de l'oiſiveté. Ils ne troublent point la paix des conſciences par des diſputes de controverſes. S'ils n'obſervent pas à la lettre toutes les pratiques de pénitence que Jean de Dieu leur a preſcrites, ce ſont leurs affaires particulieres ; il me ſuffit à moi, ainſi qu'à toute l'eſpece

humaine, qu'ils fourniſſent à manger à ceux qui ont faim, qu'ils médicamentent les malades, & qu'ils donnent la ſépulture aux morts, toute leur vie eſt d'ailleurs une pénitence perpétuelle. Ce ſont les martyrs de l'humanité, conſéquemment les plus utiles de tous les hommes. Je ſuppoſe qu'on confiât les deniers des pauvres à des mercenaires ; ceux-ci travailleraient pour leur propre intérêt. Quelque ſoin qu'on prit de veiller ſur leur conduite, ils enrichiraint leur famille par mille rubriques qu'invente l'avarice. Le changement d'Adminiſtrateurs porterait préjudice à l'adminiſtration. La confiance des bienfaiteurs ſerait moindre, par conſequent les aumônes diminueraient. Si on accuſe les Freres de la Charité de chercher à s'enrichir, quel uſage feront-ils de leurs richeſſes ? Ils agrandiront leurs maiſons pour augmenter le nombre des Religieux. Voila ce qui peut arriver de plus heureux ; car comme chacun de ces réguliers travaille & gagne aſſurément au delà de ſon propre néceſſaire, plus ils ſeront multipliés, plus les richeſſes

des pauvres accroîtront ; plus ces mêmes pauvres auront d'honnêtes Domeſtiques. L'argent de la Communauté n'en ſort point : plus il y en aura, plus on recevra de malades. Si l'on pouvait dire que les donations, dont ces Freres ſont les fermiers, ſont employées à nourrir & entretenir des fainéans qui font ſervir les pauvres par des Domeſtiques, cette conduite également contraire à la juſtice & à leurs vœux, leur devrait attirer l'indignation publique : ce ſerait une friponnerie indigne. Qu'ils ſont éloignés de mériter ce reproche ! Ils travaillent tous d'une maniere infatigable. Pluſieurs même d'entr'eux ſe ménagent ſi peu qu'ils ſe conſument aux opérations de la Chirurgie & de la Pharmacie.

Si quelque choſe m'a fait connaître toute la force de la charité chrétienne, c'eſt de les avoir vûs dans l'exercice le plus bas & le plus dégoûtant auprès des malades. Il n'y a point d'homme qui ne puiſſe gagner ſa vie & ſon entretien, auſſi peu conſidérable que le leur, ſans vaquer à un emploi auſſi

pénible & auſſi rebutant, toutefois ils s'obligent à ces fonctions par des vœux d'obéiſſance : ils font plus, ils les rempliſſent.

C'eſt aſſurément ſans aucun eſprit de partialité que je fais l'éloge de ce genre de Moines. Autant j'ai vû d'inutilité & de préjudice dans l'eſpece de ceux dont j'ai déja parlé, autant j'ai rencontré d'avantage & de néceſſité dans celle-ci. A regarder les choſes purement en politique, le ſeul reproche qu'on pourrait leur faire, ſerait le célibat. Le ſoin qu'ils ont de conſerver la vie à ceux qui la perdraient ſans l'abondance de leurs ſecours, dédommage l'Etat à cet égard. Venons aux Religieux qui ont embraſſé une vie tout à la fois active & contemplative.

Ces ſortes de Communautés fourniſſent des Curés, des Deſſervans, des Confeſſeurs, des Prédicateurs, des Aumôniers & des Profeſſeurs. On ne peut donc pas dire qu'elles ſoient inutiles. Il s'agit de décider ſi les ſecours que le public en retire, peuvent être mis en compenſation avec les

dommages dont il eſt en droit de ſe plaindre.

J'ai dit que je ne voulais conſidérer les Cloîtres que relativement au bien temporel de l'Etat. Je mets les fonctions eccléſiaſtiques au rang des avantages qu'il en reçoit, parce qu'effectivement ces ſortes de travaux, quoique ſpirituels ſont une des principales parties des devoirs & du bonheur de la ſociété.

Si tous les membres de ces Communautés partageaient les occupations de quelques-uns des ſujets qui inſtruiſent la jeuneſſe, ou qui vaquent au miniſtere des ames, on aurait tort de ſe plaindre de leur trop grand nombre; mais pour dix Religieux qui dans un Ordre ſe rendent utiles, deux mille autres paſſent leur vie dans une oiſiveté indigne de l'homme. C'eſt l'azile d'un nombre infini d'indolens, dont tout le mérite conſiſte à ſavoir attendre le coup de cloche, pour ſe rendre au chœur & au refectoire. L'inaction les excite à la recherche des compagnies mondaines, auſqu'elles ils ne s'incorporent que pour devenir l'arcbou-

tant des diſſentions qui troublent & diviſent les familles. C'eſt, dira-t-on, un très-grand bien de trouver à placer dans les Cloîtres beaucoup de gens ſans fortune, & qui ſeraient à charge à leurs parens. C'eſt, ſelon moi, un très-grand mal, car c'eſt l'anéantiſſement de l'induſtrie. Il n'y a point d'homme à qui la nature n'ait donné des moyens ſuffiſans de ſubſiſtance, j'en excepte les perſonnes eſtropiées. Or, les Couvens ne leur ſont d'aucune reſſource, on n'y reçoit que des gens bien conſtitués.

Au reſte je ne ſuis pas ſurpris de rencontrer des défenſeurs & des apologiſtes de l'état monaſtique parmi les ſéculiers. Eſt-il rien de plus propre à ſervir l'avarice de ceux qui ſacrifient leur ſang à l'odieuſe avidité de recueillir un plus abondant héritage ? Ne tient-il pas lieu de patrimoine à la plûpart des enfans de l'amour, & ne couvrent-ils pas certains vices qui excluent de l'honnête ſociété ?

Supoſons qu'il y ait cent mille Réguliers dans le Royaume, je ſoutiens comme un fait inconteſtable qu'il n'y en a

pas huit mille qui se rendent utiles ; reste quatre-vingt-douze mille hommes que l'Etat nourrit & entretient dans l'inaction. La plûpart d'entr'eux ont le superflu avec prodigalité, tandis que le Soldat, l'Artiste & le Laboureur n'ont pas le nécessaire. Quels services un Royaume n'aurait-il pas droit de prétendre d'une multitude aussi considérable de citoyens, si chacun d'eux faisoit usage de ses talens ? Quelle perte générale, & en même-temps que de malheurs particuliers ? Sur cent Religieux, à peine en trouverait-on deux qui, au bout de trois ans seulement de profession, voulussent tenir leurs vœux, si on leur permettait de les rompre, je dis de ceux-mêmes qui ont subi le joug volontairement. A l'égard des infortunés qui ont été les victimes de la dureté de leurs familles & de l'ambition de leurs collatéraux, ils suffiraient seuls pour faire regarder l'état monastique comme un abus très-pernicieux, sur le pied qu'il est aujourd'hui.

Les Moines, même les plus utiles, sont préjudiciables, en ce qu'ils con-

tribuent à couvrir l'inutilité de leurs confreres qui, ſemblables au frélon, ne ſubſiſtent qu'en volant le miel des abeilles. N'eſt-ce pas une choſe contraire au droit, & capable d'exciter les murmures, & par conſéquent d'éteindre toute eſpece d'émulation parmi les Eccléſiaſtiques ſéculiers, de voir tant de Communautés régulieres poſſéder des bénéfices conſidérables qu'elles font deſſervir par un pauvre Prêtre qui porte le poids & la chaleur du jour, & qui eſt réduit à la ſimple congrue? Quoique les richeſſes de l'Egliſe ſoient le bien des pauvres, les Moines ne font point difficulté de les employer à la pompe de leurs ornemens, à la beauté de leurs palais, à l'élégance de leurs jardins, & à l'abondance de leur table. Une telle aiſance doit-elle être le fruit de l'oiſiveté, & le partage des raviſſeurs du bien d'autrui?

De toutes les Communautés qui réuniſſent la vie active à la contemplative, celle des Jéſuites eſt au premier aſpect la plus avantageuſe au public. Le ſoin d'élever la jeuneſſe,

neſſe, & la liberté de quitter l'habit pendant l'eſpace de trente ans qu'on eſt à faire les derniers vœux, la mettent dans une claſſe bien ſupérieure à celle de toutes les autres. Cette liberté eſt le chef-d'œuvre de la politique de Loyola. On ne voit gueres parmi eux de ſujets qui ſe plaignent de leur état. Chacun y eſt content, & cette ſatisfaction les engage à remplir avec exactitude tous leurs devoirs. On peut dire avec vérité, que preſque aucun d'eux n'eſt oiſif, & certainement nul n'eſt inutile à leur ſociété. Ils ont grand ſoin de ne recevoir que des ſujets de trois claſſes. Des perſonnes de nom, des génies ou des richards. Les perſonnes de nom les mettent à l'abri des tempêtes où tout autre qu'eux ferait naufrage. Les génies ſont l'ornement de l'Ordre, & les inſtrumens dont ils ſe ſervent pour attirer la bienveillance des familles qui leur confient ce qu'elles ont de plus précieux. Les richards ſont des reſſources à tout événement. Il n'y a pas lieu de craindre que jamais ils ſoient dans la diſette de No-

vices tels qu'ils pourront les souhaiter, tant qu'on leur laissera les Colléges. Il est si facile à d'aussi habiles politiques de ménager le choix qu'ils sont à même d'en faire, qu'on peut répondre de la perpétuelle durée de leur regne.

On est obligé de considérer les Jésuites sous un autre point de vue que tous les autres réguliers. Ceux-ci sont nuisibles à l'Etat, parce qu'ils y sont des membres morts; ceux-là sont préjudiciables, parce qu'ils sont trop vivans. L'industrie de chacun d'eux serait digne d'une grande considération dans un particulier qui serait au niveau des autres citoyens; mais elle est fort à craindre dans une nombreuse & puissante société. Quelque ferme que soit une Monarchie, il n'est pas expédient d'y laisser subsister un corps qui s'agrandit tous les jours, & qui pénétre tout à la fois dans les secrets des familles, & dans ceux du Ministere. Des exemples trop funestes & trop réïtérés doivent garantir la solidité de ce raisonnement.

Je n'entre point dans le détail de toutes les intrigues & des vues particulieres dont la voix publique les accuſe. C'eſt à ceux qui tiennent les rênes du Gouvernement à aprofondir des objets d'une ſi grande importance. Je ſerais d'ailleurs coupable de calomnie ſi je cherchais à accréditer ces bruits, parce que n'étant par initié dans leurs myſteres, je ne pourrais aſſurer rien de poſitif. J'écris en bon citoyen. Perſuadé que je ne ſuis pas fait pour moi ſeul, le bonheur de mon pays m'intéreſſe. Celui du dernier de ſes habitans ne m'eſt point indifférent. *Homo ſum humani nil à me alienum puto.* J'examine donc, ſans aucune eſpece de prévention, ce qui peut contribuer au bien ou au mal public, parce que c'eſt travailler pour chacun des particuliers qui le compoſent.

Il n'eſt pas difficile de conclure que je regarde les Moines comme un corps fort à charge à la ſociété. Tout ce que j'ai dit à cet égard m'a paru fondé ſur un ſyſtême raiſonné. Si par une très-juſte conſidération je faiſois entrer le défaut de population dans

toutes les pertes qu'ils cauſent, on verrait que quatre-vingt-douze mille peres de famille que la néceſſité rendrait laborieux, & qui occuperaient leurs enfans à différentes profeſſions, ne ſont pas des objets d'une petite conſéquence. Je ne dis rien des mendians. Il faudrait être aveuglé pour ne pas convenir qu'ils ſont d'inutiles fardeaux ſur terre. Ce ſerait même beaucoup ſi on ne leur pouvait reprocher que l'inutilité. A charge aux pauvres mêmes qu'ils fruſtrent des aumônes dont ils devraient rougir, ils rendent pour ainſi dire la Religion mépriſable. Toutes les baſſeſſes auſquelles la mendicité les expoſe, avilit la ſublime grandeur de l'humilité chrétienne. Si l'on regarde avec dédain un homme qui, vivant d'un bien qui lui apartient, ſemble n'être né que pour lui-même, de quel œil peut-on voir une armée entiere de Citoyens qui ſubſiſtent aux dépens de leurs compatriotes, ſans contribuer au lien de la ſociété par les ſecours mutuels qui le forment ? Je me tais ſur les mœurs des réguliers. Quoique la conduite des particuliers ſoit une

des causes du bien ou du mal public, je passerai cet article sous silence, persuadé que la vertu leur coûte beaucoup plus qu'à d'autres, parce qu'ils font vœu d'être vertueux.

Si des raisonnemens politiques faisaient désirer, sinon l'anéantissement total & subit des Couvens d'hommes, du moins une très-considérable diminution, ces mêmes raisonnemens s'éleveraient contre la clôture des femmes, mais avec bien plus de force. On ne peut disconvenir que la société tire quelqu'espece de parti des Moines. Il n'en est pas ainsi des Religieuses. Toutes ces pieuses prisonnieres sont autant de corps ensevelis. Quelques-unes de leurs Communautés se chargent à la vérité d'élever les Demoiselles ; mais indépendamment de ce qu'il n'est pas nécessaire d'enterrer deux cens personnes toutes vives pour en instruire une vingtaine, l'éducation des jeunes filles serait aussi bien entre les mains de certaines femmes capables, qui en feraient leur état, qu'entre celles des Nones.

N'ayant point envie de donner matiere aux mauvaises plaisanteries, je

ne ferai point valoir les pertes que le Royaume fait par la ſtérilité d'un ſi prodigieux nombre de citoyennes ; ce ſerait d'ailleurs répéter ce qui a été dit ſur le compte des Moines. Je veux enviſager au contraire les Couvens de filles par l'endroit le plus avantageux. On verra ſi leur établiſſement peut être compatible avec le bien du tout.

Je l'ai déja dit, le ſeul ſervice que nous retirions des Religieuſes, eſt d'élever les filles ; cette éducation n'eſt pas ſans de très-grands inconvéniens, en ce que l'on abuſe ſouvent de la jeuneſſe & de la ſimplicité d'une innocente créature, pour la rendre l'éternelle victime de l'art ſuborneur & inhumain qu'on a employé à deſſein d'en faire une compagne d'infortune. On ſait combien les Religieuſes ſe prêtent aux intentions dénaturées des familles qui, pour avantager quelqu'enfant, en ſacrifient ſouvent pluſieurs, enſorte que les Communautés de femmes ſe trouvent peuplées de ſujets morts au monde, & qui pourtant ſe déſeſperent de n'y pouvoir pas vivre.

Si ces Couvens n'exiſtoient point,

tels & tels qui par des motifs de charité ont fait & font tous les jours des fondations en leur faveur, répandraient leurs largeſſes dans le ſein des pauvres familles. Au lieu de donner de quoi enfermer des filles, on fournirait de quoi les marier. Il eſt encore très-aſſuré que quand on n'aurait plus cette reſſource pour détruire autant qu'il eſt en ſoi ſes propres enfans, on redoublerait de travail & d'induſtrie pour leur faire un ſort; tout le monde y gagnerait.

Quelqu'un peut être moins perſuadé que moi qu'il ne ſaurait y avoir trop d'hommes ſur la terre, parce que leur multiplicité fait leur bonheur: ce quelqu'un dis-je, voulant prouver l'utilité des Couvens de femmes, me dira que s'il eſt vrai que la clôture du ſexe prive l'Etat d'un dixieme au moins de ſes ſujets, du moins eſt-il faux que le Cloître ſoit le plus ſouvent le ſejour du déſeſpoir. La raiſon eſt qu'on prononce volontairement ſes vœux, & qu'un noviciat ſert d'épreuve. Je commence par nier qu'on prononce volontairement ſes vœux.

Julie, brune piquante, d'un esprit doux, d'un caractere enjoué, d'un cœur excellent, agée seulement de quatorze ans & demi, tombe malade dans le Couvent où elle était depuis l'âge de sept ans. Les Médecins prétendent que le changement d'air lui est nécessaire. Effectivement, *Julie* en fort peu de tems recouvre la santé. Elle se déplaisoit dans ce Monastere ; l'ennui étoit la source de son mal. Dès qu'on s'aperçoit du retour de son embompoint, on parle de la remener chez les très-saintes Meres. La pauvre fille à qui trois mois de société civile avaient inspiré plus de dégoût pour la retraite, se jette aux genoux de sa mere, lui déclare que c'est lui donner la mort que de la forcer à quitter les auteurs de ses jours. Malheureusement elle avait trois freres & deux sœurs qu'on voulait établir ; il faut donc se résoudre à entrer en religion. Elle a beau employer la voix de la nature pour plaider ses intérêts, son pere ferme l'oreille à toutes ses représentations, & la prenant ainsi que sa mere, dans leur équipage, la conduisent

duiſe eux-mêmes à l'Abbeſſe. C'eſt, dit la tendre & chere maman, un ſacrifice que je vous fais, Madame, de vous donner ma fille; je l'aime ſi fortement! A ces mots elle tire un mouchoir de ſa poche dont elle s'eſſuie les yeux. Le pere auſſi cruel, mais moins fourbe, dit tout uniment à l'aimable *Julie*, qu'il la deſtine à l'état monaſtique, & que ſi elle réſiſte à ſes volontés, elle ne trouvera plus en lui toutes les bontés dont il l'accable. Ces bontés conſiſtaient à lui avoir fait un petit trouſſeau fort propre; c'était l'amorce qu'on tendait au poiſſon. *Julie* voit partir ſes pere & mere qui tout dénaturés qu'ils ſont lui arrachent des larmes de tendreſſe & d'amour. Une fiévre lente ne tarde pas à faire craindre pour ſes jours. Sa mere la vient voir, & lui promet que ſi elle veut prendre encore patience au Couvent pendant ſix mois, on l'en tirera au bout de ce tems. Vois-tu, ma chere enfant, lui dit-elle; le *Comte d'Interville* veut épouſer ta ſœur aînée, & pour faire réuſſir ce mariage; il faut lui perſuader que tu vas te faire Reli-

gieuſe ; ta ſeconde ſœur va feindre auſſi de ſe retirer du monde, & dès que le mariage ſera conclu, vous reviendrez l'une & l'autre à la maiſon paternelle. Ces promeſſes ſont confirmées par des affirmatives ſi fortes, & des démonſtrations d'amour maternel ſi vives, que la pauvre *Julie* donne dans le panneau. Le lendemain au matin elle voit arriver cette ſeconde ſœur, qui était bien inſtruite du rôle qu'elle devait jouer. Celle-ci, que nous apellerons *Lucile*, accable de baiſers l'innocente *Julie*, qui croit que ſon ſort changera bientôt, & qui en peu de temps recouvre la ſanté. *Lucile* reſte pendant un mois dans le Couvent avec ſa ſœur. Les pere & mere envoyaient fréquemment pour ſavoir des nouvelles de leurs filles qui recevaient journellement de petits cadeaux propres à les convaincre d'un ſouvenir continuel. Au bout de ce mois, ils viennent eux-mêmes, & affectant un air de ſatisfaction, ma chere *Julie*, dit la mere, il ne tient qu'à toi d'accélérer ta ſortie du Couvent, en faiſant terminer promptement le mariage

de notre aînée. Et comment, lui répondit vivement cette belle fille ? En prenant l'habit dans cette Communauté : cela ne t'engagera à rien ; car je te garantis que quand le Comte d'*Interville* saura que tu auras pris le voile, aussi-tôt il conclura avec nous. Cette proposition révolta d'abord *Julie* ; mais l'adroite *Lucile*, qui avant d'entrer au Couvent avait été instruite du personnage qu'elle devait faire, la persuada, en offrant de l'imiter avec une aparence de bonne foi tout à fait séduisante. Elle ne croyait pas être prise au mot, cependant elle le fut, & *Julie* assura qu'elle ferait tout ce qu'on voudrait, pourvu que sa sœur fût de moitié. *Lucile* aimait ses cheveux, & en prenant l'habit il falloit les couper. Sans doute qu'elle se serait rétractée de bon cœur si elle l'avait osé : mais le plaisir de faire une sœur Religieuse pour partager ses dépouilles, la promesse qu'on lui avait faite de la tirer du Couvent, sous prétexte d'une maladie, lorsque sa sœur serait une fois Novice, la crainte enfin de ses parens, lui firent prendre son parti.

BIBLIOTHECA

Pour mieux faire tomber la pauvre dupe dans le piége, on lui recommanda bien de ne point témoigner à la Communauté que sa prise d'habit ne fût qu'un jeu. Le lendemain les deux sœurs demandérent le voile à l'Abbesse. Celle-ci qui était intéressée, par l'espoir d'une dot, à augmenter le nombre de ses Religieuses, & qui d'ailleurs était gagnée par le pere des deux Demoiselles, homme d'un grand crédit, leur accorda leur demande. Cependant la sœur aînée ne se mariait point. On les accablait l'une & l'autre de petits bijoux & de colifichets : on enjolivait leurs cellules ; elles étaient perpétuellement fêtées, & les jours s'écoulaient sans que rien se décidât. Les pere & mere s'étaient persuadés que cette démarche une fois faite, il serait plus aisé aux Religieuses de gagner l'esprit de *Julie*, qu'auparavant. Ils se trompaient. *Julie*, voyant qu'on ne mariait point sa sœur, & que cependant le onzieme mois du noviciat commençait, se plaignit amérement, & menaça de quitter l'habit. Son pere & sa mere se rendirent

au Couvent. On essaya d'abord toutes les voies de douceur pour lui persuader qu'il fallait consommer le sacrifice. Ce discours fut pour elle un coup de foudre : elle se mit à jetter les hauts cris. Dans l'instant le pere la menaça de l'envoyer à deux cens lieues dans une Communauté où il la tiendrait toute sa vie enfermée seule & sans voir qui que ce fût. Ces menaces furent faites avec un ton de fermeté si persuasif, que cette infortunée ne douta point de l'exécution. La douleur lui arracha quelques plaintes, sans pourtant manquer au respect qu'elle devait à ses bons parens. Sa mere lui fit alors envisager toute l'horreur qui accompagnerait son sort, si elle s'obstinait à désobéir. Vous serez, lui dit-elle, vêtue d'un gros habit de serge, enfermée dans une chambre dont vous ne sortirez jamais, nourrie sur le pied de cinquante écus par an, & oubliée de toute la terre. Si au contraire vous vous prêtez à nos volontés, vous serez à la vérité Religieuse ; mais examinez la beauté de cette Abbaye, la vie en est douce & gracieuse, c'est un séjour dé-

licieux. Nous contribuerons encore à vous le rendre plus agréable par de fréquentes visites & par une pension que nous vous ferons pour contenter vos petites fantaisies. Cette flateuse perspective n'était pas capable de faire changer les sentimens de *Julie* ; elle voulut tenter encore une fois d'émouvoir les entrailles maternelles. Toute baignée de larmes, elle se jetta à genoux, suplia qu'on ne la condamnât pas à un malheur sans ressource. Les tendres noms de pere & de mere furent mille fois prononcés ; elle assura que pourvû qu'on ne la contraignît point à se faire Religieuse, elle ferait tout ce qu'on voudrait ; certifia qu'elle se contenterait de la vie la plus simple chez ses parens, & qu'elle serait sans prétentions. Rien ne fut capable d'exciter la commisération de ceux qui avaient depuis long-temps étouffé la voix du sang & les cris de la nature. Son pere ne gardant plus aucune espece de ménagement, s'emporta jusqu'à la maltraiter en paroles, & se levant tout-à-coup lui dit avec la fureur dans les yeux, qu'il lui jurait foi d'hon-

nête homme que dès le lendemain il la ferait conduire ſous bonne garde en lieu de ſûreté. *Julie* ne doutant plus de ſon malheur, lui dit d'un ton capable d'adoucir un tigre, qu'il ſerait obéi. Auſſi-tôt ſa mere eſſaya de calmer ſa douleur par des careſſes qui n'eurent pas plus d'effet qu'elles n'avaient de ſincérité. *Julie* regardant en ſe moment ſa ſœur *Lucile* qui avait été préſente à cette triſte ſcene ſans proférer un ſeul mot, lui dit avec bonté, hélas ma chere amie, quel ſort m'a-t-on réſervé ! Serez-vous auſſi malheureuſe que moi ? Nous a-t-on trompées toutes deux ? *Lucile* qui avait entré dans les vues de ſes parens par obéiſſance, & peut-être auſſi un peu par ambition, ne laiſſait pas d'avoir un aſſez bon cœur : elle n'avait pas ſenti toute l'indignité de ſa conduite ; l'état de ſa ſœur la pénétrait de repentir. Elle lui répondit en pleurant, qu'elle la plaignoit beaucoup, qu'elle eſpérait qu'on n'uſerait pas avec elle de la même rigueur, & qu'elle ne profiterait de ſon retour dans le monde que pour la venir ſouvent conſoler. En achevant ce diſ-

cours, elle regarda son pere comme lui demandant la permission de quitter le voile ; mais quel fut son étonnement lorsqu'on lui répondit, que les dispositions de la famille étaient changées ; que le Comte d'*Interville* ne voulait se marier que lorsqu'elles seraient liées par des vœux ? On ajouta que ce parti était si considérable qu'on se trouvait forcé à tout sacrifier, d'autant plus que par cet arrangement il se faisoit un double mariage dans ces deux familles, Mademoiselle d'*Interville* devant épouser leur frere aîné. *Lucile* aussi désespérée que sa sœur, mais plus prudente, feignit de se rendre aux ordres qu'on lui prescrivait. Trois heures s'étaient écoulées pendant cette longue visite ; on se sépara d'une maniere à ne pas laisser douter que les pere & mere étaient violemment déchirés par les remords, *Julie* absorbée par la douleur, & *Lucile* outrée de ressentiment.

Dès que les deux Novices furent montées dans leur chambre, elles se mirent à déplorer leur situation. *Lucile* avoua tout à sa sœur, qui fut assez

bonne pour lui pardonner. Après les premiers transports de déſeſpoir, *Lucile* dit à *Julie*, qu'elle ne voyait point d'autre expédient, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie, que de s'évader du Couvent, pour s'aller jetter entre les bras de la Marquiſe de *Fontbonne* leur Tante. Ce deſſein fut aprouvé; mais il était difficile à executer. Elles comptaient toutes deux beaucoup ſur les bontés de la Marquiſe qui effectivement les aurait reçues à bras ouverts. Ces pauvres infortunées ſe propoſérent d'épier toutes les occaſions qui pourraient leur être propices. Elles nourrirent ce projet dans leur ame pendant environ un mois. Elles entraient dans le douzieme, & par conſéquent le dernier du noviciat, lorſqu'uniquement occupées de leur délivrance, elles s'aperçurent qu'une Tourriere, nommée ſœur *Léonor*, avait coutume de mettre tous les matins les clefs de deux cours qu'il fallait paſſer pour ſortir du Couvent, dans un enfoncement de mur qui était auprès d'un bénitier, tandis qu'elle faiſait une aſſez longue ſtation devant un

Autel de la Vierge. *Lucile* réſolut de les eſcamoter. A cet effet elle vint à l'Egliſe pluſieurs jours de ſuite en même-temps que la Touriere.

Ayant enfin trouvé le moment favorable, elle ſe ſaiſit de ces deux clefs ſans être vue. *Julie* qui était au guet ſe hâta de la joindre. Elles furent toutes deux avec précipitation à la premiere porte qui leur laiſſa bien-tôt le paſſage libre. La trop grande vivacité avec laquelle ces infortunées Demoiſelles s'efforçaient d'ouvrir la ſeconde les perdit. Elles n'en purent jamais venir à bout. Pour comble de malheur, ſœur *Léonor* ayant achevé ſon chapelet, ne trouvant plus ſes clefs, ſe mit à ſonner l'allarme dans le Couvent. On fut bientôt inſtruit du ſujet de ſon inquiétude, & les deux fugitives furent priſes ſur le fait. On les renferma dans une chambre. L'Abbeſſe en donna ſur le champ avis à leurs parens.

La raiſon, l'honneur, l'équité, la Religion, tout aurait dû perſuader à cette Abbeſſe qu'elle ne pouvait ſe prêter à la contrainte qu'on faiſoit à

ces Novices. Il était clair que leur vocation n'était point la clôture, cependant elle convint avec leur pere qui se rendit au Couvent, qu'elle ferait les derniers efforts pour les obliger à s'engager par des vœux solemnels. On ne sait point quelles furent les promesses de ce pere barbare, mais on n'ignore pas qu'il augmenta de cent louis d'or la dot de ses filles. Il ne voulut point les voir, & après les arrangemens pris avec l'Abbesse, il se retira. Dès qu'il fut parti, celle-ci fit descendre les deux prisonnieres dans son apartement. Qu'on juge quel pouvait être leur état. Elles fondaient en larmes, protestaient que jamais elles n'avaient eu dessein de se faire Religieuses. *Lucile* raconta la supercherie qu'on avait imaginée contre *Julie*, & dont elle était elle-même la dupe. Elles espéraient exciter la compassion de leur Supérieure. Elles en étaient effectivement bien dignes. Leur espoir fut trompé. L'Abbesse après la mercuriale la plus dure & la plus humiliante, leur dit qu'on ne prétendait pas les contraindre, qu'au contraire on

ne voulait plus les admettre à la profession, mais, ajouta-t-elle, vous êtes revêtues du saint habit; vous avez scandalisé nos très révérendes Meres, je suis obligée de faire un exemple. Je vous condamne donc à recevoir tous les matins la discipline jusqu'à ce que vos parens vous retirent d'avec nous. La sentence fut sans apel. Le lendemain matin deux Religieuses administrerent, sans aucun quartier, vingt coups de discipline à chacune de ces infortunées. On continua pendant trois jours de suite. Elles se désespéraient & étaient à tout moment prêtes à se porter aux dernieres extrémités. Le quatrieme jour de ces indignes exécutions, la Sous-prieure accompagnant les deux flagellantes, se rendit à la chambre de ces déplorables victimes & leur dit, qu'elle venait leur montrer une lettre de leurs parens, qui priaient Madame l'Abbesse de les traiter avec beaucoup plus de rigueur, & de les enfermer séparément au pain & à l'eau jusqu'à ce qu'on eût pris les arrangemens nécessaires pour les faire conduire aux extrémités du Royaume, leur

derniere démarche autorisant à recourir à l'autorité du Prince. Tout ce que la douleur a de plus amer, tout ce que la détresse a de plus accablant s'empara tellement de leur ame, qu'elles furent quelque-tems comme pétrifiées. Revenues un peu de cet état d'anéantissement, elles levaient les mains au Ciel sans pouvoir proférer une seule parole. Quels secours avaient-elles à en espérer, à moins d'un miracle? La Sous-Prieure profitant de cet instant critique, leur insinua adroitement, que si elle était à leur place, elle saurait bien fléchir Madame la Révérendissime Abbesse, & rentrer en grace avec ses Parens. Elles demandérent aussi-tôt quel moyen il faudrait employer. Témoignez, leur répondit-on, un vrai repentir de votre faute, remettez-vous à la clémence de notre Supérieure, & priez-là de vous continuer ses bontés en vous promettant de vous recevoir Professe. Le mal était trop grand pour ne pas se résoudre au plus violent remède. Ce conseil fut suivi. L'Abbesse se fit répéter par plusieurs fois que l'on voulait se consacrer pour jamais

à la Religion dans sa maison. Après quoi leur donnant le baiser de paix, elle leur dit qu'elle allait instruire leurs pere & mere de leur conversion. Ceux-ci écrivirent une lettre fulminante à leurs filles, mais dont les dernieres lignes annonçaient un retour de tendresse & de bienveillance, si elles étaient fidèles à leurs promesses. Elles le furent en effet, car au bout du mois, elles prononcérent leurs vœux dans cette Abbaye, à la plus grande gloire de Dieu, à l'édification de toute les très-saintes Meres, & sans doute au salut de leur ame. Un an après *Lucile* mourut, & fut suivie de sa sœur; le dix-septieme mois de sa profession. (*a*)

Qu'on dise après cela que les vœux se contractent volontairement. Des exemples aussi tristes ne sont pas à la vérité si fréquens, mais tous les jours il se commet mille indignités à cet égard, sur lesquelles il serait temps qu'on ouvrît les yeux.

(a) *Ce détail a été su par une Lettre de Lucile, écrite à Mlle de ***, & remise par un Victorin, Frere du Confesseur de l'Abbaye, qui s'en chargea sans savoir ce qu'elle contenait.*

Quand il serait vrai que ce fût de plein gré, sans violence, ou sans séduction que les Religieuses fissent leurs vœux, les Cloîtres n'en seraient pas moins l'affreux séjour du désespoir. Peut-on raisonnablement se persuader que de jeunes filles, sans expérience, & à peine en âge de raison, saient capables de connaître & de décider quel doit être leur état ? Peut-on se répondre à soi-même d'une constance assez invariable, pour oser s'assujettir à une obéissance & à un emprisonnement perpétuel ? Est-on d'ailleurs maître de sa liberté & de toute son existence à quatorze ans, tandis que les loix ne permettent point de disposer de cinq sols de capital avant vingt-cinq ans révolus ? Quelles conséquences tirer d'une si dangereuse contradiction ? Je me tais sur cet article ; mais je ne puis m'empêcher de dire, que le meilleur & le plus chéri des Rois mettrait le comble à sa gloire, à notre bonheur, & à l'amour dont toute la France est pénétrée pour sa personne sacrée, si par une suite de cette sagesse & de cette bonté pater-

nelle, dont nous recevons des marques journalieres, il voulait réprimer un abus si directement opposé à l'agrandissement de son Royaume & au bonheur de ses sujets. Cette réforme n'appartient qu'à un Monarque qui a mérité le nom de bien-aimé.

Pour remplir l'objet que je me propose, je dirai que la maniere dont on pense des Cloîtres est assez uniforme dans notre siécle. Tout le monde accuse les Moines de paresse, d'inutilité, d'ambition. On estime en particulier ceux d'entr'eux à qui l'on ne peut reprocher que l'habit; mais en général on mépriſe tout le corps. Si ce mépris est raisonnable, c'est sans doute une suite du peu de raport de cet état avec la société. On plaint beaucoup les Réligieuses, mais on les regarde comme des ames pusillanimes, toutes occupées d'images & de confitures. Les dévots se recommandent à leurs prieres; les gens sensés leur portent compassion; les libertins & les sots les tournent en ridicule.

DES MÉDECINS.

LA fortune & la considération, dont les Médecins jouissent dans ce siécle, sont proportionnées au ton que les femmes y donnent. Ce sont elles qui les préconisent, & qui persuadent leur utilité & leur savoir. C'est outrer la matiere que regarder les Médecins comme Moliere. C'est tomber dans l'excès contraire, de les estimer ce que nos famelettes les aprécient. Il est certain qu'il est possible à l'homme d'acquérir une certaine connoissance de la nature de ses maux & des remédes qu'il faut y aporter. Cette connoissance est si peu commune, & le nombre des Médecins est si considérable, que ce n'est pas sans une espece de raison qu'on les taxe de charlatanerie. Pour moi je les regarde comme un mal nécessaire. Il est quelquefois avantageux de s'y soumettre pour en éviter un plus grand. L'expérience du soulagement qu'ils procurent de tems en tems, mê-

me par hazard, fait oublier les m[illegible]ers d'hommes dont ils abrégent les jours. C'eſt la profeſſion la plus ſcabreuſe, pour quelqu'un qui penſe avec honneur ; c'eſt la moins embarraſſante, pour ceux qui n'enviſagent que l'impunité de leur ignorance. Un peu de terre couvre, dit-on, toutes leurs ſottiſes. Il ſerait bien à ſouhaiter qu'on ne permît l'exercice de la médecine qu'après des examens rigoureux. Malheureuſement en cela, comme en tout, la faveur prévaut ſur la droite raiſon.

Je demandais un jour à une perſonne en place, qui était à même de faire ſentir tous les inconvéniens de cette foule de prétendus Eſculapes, & de contribuer à leur réforme, pourquoi il négligeait de faire des remontrances à cet égard, puiſqu'il ne ceſſait de répéter qu'elles étaient néceſſaires. C'eſt, me dit-il, parce qu'il faut regarder la médecine comme la chimie. On eſt forcé de tenter cent expériences avant de réuſſir dans celle qui peut conſtater la vérité d'une découverte. Dans l'une & dans l'autre de ces deux profeſſions, le hazard fait

plus que la véritable science ; ainsi par un heureux coup du sort, il peut arriver que tel & tel, quoiqu'avec fort peu de capacité, réussissent où un plus habile aurait échoué. Il y a du moins, lui répondis-je, à parier cent contre un, en faveur des malades qui tomberont entre les mains de gens expérimentés. Il en convint, mais il ajouta qu'il y en avait si peu de ces derniers à proportion des malades, que si on interdisoit les ignorans, tout le peuple crierait qu'on l'expose à mourir sans secours. Une autre raison qu'il m'aporta, c'est qu'on ne peut acquérir certaines lumieres dans cet art que par une longue habitude, qu'il faut exercer trente ans avant d'être ce qu'on apelle un bon Médecin, & que l'homme étant exposé à mille accidens qui le privent de la vie, il faut nécessairement permettre qu'un grand nombre de personnes s'adonnent à la médecine pour profiter de la capacité de celles qui parviennent à la vieillesse. Ce raisonnement politique me parut assez juste, & j'en conclus qu'il ferait très-à-propos que le Gouverne-

ment fondât des Ecoles publiques dans les principales Villes, en obligeant tous les vieux Médecins à donner des leçons aux jeunes, pour les instruire des expériences qu'ils auraient faites. On pourrait accorder des émolumens considérables à ces sortes de Professeurs, ou des marques de distinction à ceux que la gloire tenterait plus que la fortune. Voilà de ces établissemens qui ne sauraient être trop multipliés, parce que la vie des hommes en est en partie dépendante.

Je regarderais encore comme une chose aussi aisée qu'utile, de placer en différens endroits du Royaume, & de payer des deniers publics un certain nombre de Médecins pour les pauvres. Bien entendu qu'il faudroit les choisir honnêtes gens, déja consommés dans leur métier, & en état d'opérer de la main. Ce projet mériterait peut-être quelqu'attention ; il soulagerait les Hôpitaux & empêcherait la perte ou les longues maladies d'une quantité considérable d'indigens qui ne sont pas à même de satisfaire aux frais exorbitans des visites de ces Messieurs, & qui

cependant ne peuvent se résoudre à aller à l'Hôpital. Il n'est pas possible d'ailleurs que ces sortes de maisons de Charité soient assez vastes & assez rentées pour contenir tous les malheureux. Ce serait, dira-t-on, de nouveaux impôts dans l'état ; mais à quoi ses tresors peuvent-ils mieux être employés qu'à la conservation de ses Citoyens. C'est sans doute aux riches à soutenir de telles fondations. Qu'on augmente le prix des charges, puisqu'on les vend, le bien public retirera du moins quelque profit de l'orgueil des particuliers qui n'ont pour les obtenir d'autre droit que l'opulence. Je sais bien qu'il est aisé de multiplier les difficultés qui se rencontreraient pour l'exécution de ce que je propose ; mais je n'ignore pas que ces mêmes difficultés seraient bientôt levées par le moindre acte de la volonté du Prince.

Qu'on réfléchisse à l'utilité des Sœurs grises, qui saignent les malades & leur distensent des remedes dans toutes les paroisses où elles ont des maisons, on sentira tout ce qu'on pourrait espérer des soins de gens plus expérimentés

que ces charitables femmes, dont le plus grand mérite eſt la bonne volonté.

Je ne ſçaurais imaginer comment il eſt poſſible que le Miniſtere permette à des hommes qui lui ſont ſoumis, de garder bien ſecretement certaines recettes pour la guériſon de différens maux qui vont à la deſtruction de leurs ſemblables. Il me ſemble qu'il ſerait de l'humanité, autant que de la juſtice, de révéler ces découvertes quand elles ſont ſûres & prouvées, ſauf à payer l'induſtrie du particulier à qui on en eſt redevable. Il faut avoir l'ame bien peu généreuſe, pour expoſer ſes Concitoyens à perdre la vie, parce qu'ils ne ſeront ni à portée ni à même de ſe pourvoir d'un reméde qui les conſerverait à la Patrie. Je ſais bien qu'il eſt juſte de retirer un honnête profit de ſes travaux, & que l'Etat aurait beaucoup à faire, s'il fallait qu'il ſe chargeât de récompenſer tous ceux qui lui ſont utiles. Voilà juſtement ce qui prouve la néceſſité d'établir des Médecins, Chirurgiens des pauvres. On les rendrait dépoſitaires de ces ſortes de recettes qu'ils fourni-

raient gratis aux malheureux, & qu'ils feraient payer à ceux qui seraient en état de le faire. Le produit en reviendrait à celui qui aurait révélé son secret. C'est une des raisons pourquoi j'exigerais qu'ils fussent doués d'une grande probité.

Les nouvelles publiques viennent de nous annoncer qu'un particulier a trouvé un moyen infaillible de guérir la rage, pourvu que le mal ne soit pas trop invétéré. L'expérience de plusieurs années garantit, dit-on, l'excellence de son reméde. N'est-il pas extraordinaire qu'on ne fasse aucune attention à cette découverte ? il s'agit cependant de la maladie la plus dangereuse & la plus incurable. Mille morts terribles, dont le seul recit fait frémir d'horreur, n'ont point encore fait assez d'impression sur l'esprit de ceux qui sont révêtus d'autorité. Ils négligent de contraindre celui qui se dit propriétaire d'un secret si salutaire à le répandre assez pour que tout le monde en puisse profiter. On me dira, peut-être, qu'il suffit d'informer du nom & de la demeure de celui qui propose de guérir

les enragés. C'eſt une erreur. Des Provinces entieres n'en auront aucune connaiſſance ; & quand il ſerait vrai qu'il fût poſſible que tout le monde en fût inſtruit par la ſeule voie de quelques papiers publics, en ſerait-on beaucoup plus avancé ? Telle perſonne qui demeurera aux extrémités du Royaume, ou qui ſe trouvera à deux ou trois cens lieues de la réſidence de celui qui ſeul peut la préſerver de la mort, aura-t-elle le temps de recourir au reméde ? Pourra-t-elle le recevoir avant que le mal ſoit devenu incurable ? C'eſt ordinairement dans l'eſpace de quarante jours qu'on voit périr les enragés. Sera-t-il poſſible qu'on le lui faſſe tenir dans cet intervalle ? Il eſt des pays d'où le malade ne ſerait point parvenir ſa demande en ſix ſemaines. D'ailleurs, ſi c'eſt un pauvre, il faudra néceſſairement qu'il périſſe, & ſa perte peut entraîner celle de pluſieurs autres Citoyens. Ces juſtes conſidérations me perſuadent qu'il ſerait de l'équité & de la ſageſſe de ceux qui veillent au bien public de ſe convaincre, ſi réellement des remédes de cette nature ſont

auſſi

aussi efficace qu'on les annonce, pour les faire connaître dans toutes les parties du Royaume, d'où l'on pourrait aisément secourir les habitans. Ne sentira-t-on jamais le prix de l'humanité ?

Il est étonnant qu'il suffise de posséder quelques talens, ou de parvenir à persuader le public qu'on en a, pour que ce soit un droit d'affecter un air d'importance, de hauteur & de dureté, qui provo que la haine & le mépris de ceux qui seraient très-disposés à rendre hommage au mérite.

Grichard, Médecin de réputation, habile ou non, n'importe : *Grichard*, dis-je, l'air sombre, l'œil farouche, le front ridé, dérobant la moitié de son individu sous une forêt de crins postiches qu'il couronne d'un vaste feutre, va visiter un respectable Prêtre, horriblement tourmenté par les douleurs cuisantes de la pierre. Il opine pour qu'il soit taillé incessamment. On y consent, & on le remercie de ses soins, en le priant de les continuer. Le lendemain *Grichard* revient, & trouvant son malade dans cet état de perplexité, où la crainte d'une terrible opération

eſt capable de réduire les eſprits les plus forts. Comment, lui dit-il d'un ton bruſque, vous héſitez aujourd'hui à ſouffrir qu'on vous taille, ſi vous n'êtes pas plus ferme, vous ne ſeriez donc pas martyr de votre Religion? En diſant ces mots, il ſort & ne ſerait peut-être pas revenu, ſi on ne l'eût été ſolliciter avec les plus vives inſtances. Cet homme, dit-il, regimbe contre l'aiguillon. Il apréhende la mort? qu'il s'accommode. Je ne rends jamais deux fois mes ordonnances. Cet air de ſévérité eſt d'ordinaire le propre des vieux Médecins dont la fortune eſt faite. Ceux qui ſont dans un âge moins avancé, & qui travaillent encore à la faire, prennent une route toute oposée.

Tigellus, la phyſionomie ouverte, la voix gracieuſe, l'eſprit inſinuant, paré des plus ſuperbes dentelles, ſans affectation dans ſa chevelure, le gros diamant au doigt, & portant un magnifique corbin, eſt ſurnommé le Médecin des Dames. Sa réputation eſt auſſi bien établie qu'elle a été rapide. La jeune Marquiſe le mande, il arrive dans un joli équipage, mais pourtant modeſte.

Après les premiers complimens de civilité, il s'assied au côté du lit de la malade qui se plaint d'un mal de tête, d'une insomnie & d'un assadissement de cœur étonnant. *Tigellus* se leve, prend le bras de la prétendue malade avec grace, lui touche délicatement le bout de la langue avec le petit doigt, & tâte en souriant si le ventre est mollet. Cet examen fait, il se remet dans son fauteuil. Cela ne sera rien, dit-il, Madame, nous y mettrons ordre, votre indisposition est occasionnée par un épanchement de bile, que peut-être quelque petit chagrin à mis en mouvement. *Tigellus* n'ignore pas que l'aimable Marquise adore un Officier aux Gardes Françaises, dont le Marquis est jaloux, parce qu'il aime passionnément sa femme. Celle-ci se plaint à son Esculape des caprices de son Epoux qui, par ses soupçons & sa méfiance, lui cause tant de chagrin qu'il lui en coûtera la vie. En achevant cette confidence, les beaux yeux de la marquise se couvrent d'un petit nuage qui pourtant est bientôt dissipé par l'effusion de deux larmes que *Tigellus* ne voit pas sans quel-

qu'émotion, qu'il fait adroitement apercevoir. Après un petit mot de consolation, il égaie sa malade par le récit de l'histoire du jour. En la quittant, il ordonne quelque tisanne & un clistere, puis passant dans l'apartement de Monsieur, qu'il veut saluer, il lui insinue adroitement que la maladie de son Epouse pourrait avoir des suites, si elle continue à demeurer dans l'état de mélancolie où il l'a trouvée, & dont il ne peut attribuer la cause qu'à quelque violente agitation d'esprit qu'elle s'obstine à cacher. Il ajoute tout ce qu'il imagine propre à émouvoir le mari, en lui conseillant de voir cette Epouse si chere, qui a témoigné quelque mécontentement de ce qu'il ne s'est pas trouvé présent à la visite du Médecin. Tout de bon, répond le Marquis, elle y a été sensible ? Cette pauvre petite ! Je vais lui tenir compagnie. Le fin *Tigellus* n'en veut pas davantage, il sort à l'instant. Le mari va trouver sa femme, on s'embrasse, la paix est faite. Le lendemain, quand le Médecin vient réitérer sa visite, on lui fait compliment sur sa tisanne & son clistere qui ont produit les effets les

plus merveilleux. La malade eſt dans un état de tranquillité d'autant plus grand que le mari, perſuadé de l'injuſtice de ſa jalouſie, & voulant réparer ſes torts, a envoyé prier l'Officier aux Gardes à dîner. L'admirable cure! Le grand homme que *Tigellus*! Je ne m'étonne pas qu'il ſoit couru de toutes les femmes, & que la multitude de ſes pratiques l'ait obligé de déclarer qu'il ne fera point de viſites au ſecond étage.

DE LA COUR.

LE séjour le plus dangereux est sans difficulté celui de la Cour ; tout le monde en est convaincu, & tout le monde veut s'y introduire. Je ne sais s'il est possible d'y conserver un cœur parfaitement vertueux, mais il est certain qu'il faut souvent y dissimuler l'amour de la vérité & de la justice. Il me semble qu'on peut très-raisonnablement comparer la Cour à une nombreuse assemblée de masques, où le seul visage du Maître se voit à découvert. Il n'a nul intérêt à se déguiser ; & quand il daignerait en prendre la peine, ce serait fort inutilement : trop d'yeux sont ouverts sur lui pour échaper à leur recherche. Ce ne sont pas seulement les vicieux à qui il importe de se cacher, les personnes les plus remplies de droiture y sont souvent contraintes. Ma fortune dépend de *Narcisse*. S'il me croit incapable de me taire sur sa conduite, il se gardera bien de me laisser aprocher César.

Trois eſpeces de gens travaillent continuellement à faire pencher la balance de leur côté, les Miniſtres, les femmes & les gens d'Egliſe ; leur adreſſe, qui s'entre-détruit, ſert à maintenir l'équilibre. Si quelquefois un plus fort l'emporte, c'eſt une ſource de révolutions ; elles ne ſont pas heureuſement de longue durée. L'abus d'un trop haut dégré de bonheur ramene tout à l'ordre accoûtumé.

L'ame d'un Miniſtre n'eſt preſque ſuſceptible que d'une ſeule impreſſion, c'eſt la crainte. Les plus grands biens l'affectent peu ; il s'y attend. Les plaiſirs gliſſent ſur lui & n'y font qu'une foible ſenſation ; il n'a pas le tems de les ſavourer. Les honneurs le touchent médiocrement ; il en eſt raſſaſié. Cependant l'apréhenſion de perdre tous ces avantages dont il ne goûte pas la douceur, l'occupe ſans ceſſe. La jouiſſance ne lui paraît un bien que dans l'avenir. Le plus grand déſagrément d'un Miniſtre eſt l'impoſſibilité d'avoir un ami, ou du moins de pouvoir ſe convaincre qu'il en a. L'envie le ſuit à la piſte, la jalouſie le careſſe, la

haine le flatte, le mensonge l'obsede, il faut qu'il aille de lui-même au devant de la vérité pour la rencontrer.

Il n'est pas au pouvoir du Monarque de rendre sa Cour vertueuse ; mais il est le maître de la forcer à se montrer telle. César hait l'injustice ; ses Courtisans affecteront de paraître justes. Il est bon ; ils feront parade de générosité. Il est plein de respect pour les Mysteres ; ils sembleront des Anges quand ils y assisteront en sa présence. Protége-t-il les Arts & les Lettres ? Ils seront autant de Mecènes. En un mot, l'extérieur du Courtisan est le tableau de l'intérieur du Prince. Cette vérité fait l'éloge du nôtre. Tout aujourd'hui fait trophée de beaux sentimens.

Jamais la Cour n'a dû être moins en butte aux traits de la satyre que dans le tems où j'écris. Le Souverain est chéri, parce qu'effectivement chacun de ses jours est marqué par quelqu'action qui fait honneur à l'humanité. Ceux qui l'aprochent l'imitent ; que ce soit par désir de lui plaire, ou parce qu'ils ont réelle-

ment un caractere de bonté, il suffit au public que le bien se fasse.

Autrefois il ne s'agissait que de plaire pour faire une fortune rapide, il faut aujourd'hui se rendre utile. On fait très-bien de distinguer les talens propres à l'amusement d'avec ceux qui procurent un avantage réel.

Tant que le grave personnage *Purpuratus* a vécu, il a donné matiere à de très-justes plaintes. Depuis sa mort, on n'abuse point du plus auguste nom pour faire le malheur d'une infinité de bons sujets, que la cabale & des injustices de tout genre, faisaient gémir dans l'exil. Les Ecclésiastiques sont revêtus d'une autorité si illimitée, quant au spirituel, qu'ils s'accoutument aisément à traiter le temporel avec le même despotisme. Leur ministere est à craindre. Aujourd'hui toutes les opérations de la Cour sont dirigées avec un esprit de paix & de douceur qui font chérir le Gouvernement.

Eurimon jouirait peut-être encore de son poste, & serait en faveur, si la dureté de son administration n'avait été incompatible avec la bonté de son

Maître. Il est certain qu'il se laissait aisément prévenir, qu'il ne revenait jamais de son premier sentiment, & que, sans égard à la fragilité & à la faiblesse de l'homme, il était d'une sévérité outrée. Trop ami des grands, il regardoit les petits & les infortunés comme des êtres destinés à prouver le malheur de la condition humaine. Il aurait dû, au contraire, se persuader qu'il était fait pour corriger la maligne influence de leur étoile.

Alcidor son neveu, plus populaire, aussi éclairé, & non moins actif, aurait sans doute été d'une grande utilité à l'Etat s'il eût conservé plus long-tems la place qu'il occupait. Il aime les beaux Arts, & protégeait les gens de Lettres. Il a préféré la vie privée au tumulte de la Cour; en cela il a travaillé pour lui-même.

Puisque mon dessein en écrivant est d'apprendre à la postérité quel est l'esprit de notre siecle, afin que cette connoissance puisse lui servir à imiter nos vertus ou à éviter nos défauts; je ne finirai point l'article de la Cour sans parler d'un événement qui intéresse

l'honneur des Français, qui a mis tout le Royaume en deuil, & dont le seul souvenir lui arrache encore des larmes.

On trouve souvent des gens assez injustes pour décider du génie d'une nation par certains événemens qui lui sont tout à fait étrangers. Notre Monarque est tellement digne de notre amour, que nous l'avons unanimement surnommé *le Bien-aimé*. J'ai dit que son caractere dominant était la douceur & la bonté. Comment donc a-t-il pû être exposé au plus exécrable de tous les attentats au milieu de ses sujets ? Sont-ils des monstres ? Pour juger d'un peuple par des catastrophes si horribles, il faut que le complot qui s'en est formé soit l'ouvrage d'un nombre considérable de personnes toutes du même pays, & parmi lesquelles il s'en trouve de tout état & de toute condition. Il faut que la trame en soit ourdie avec réflexion, & le dénouement ménagé avec l'art, les précautions & le secret qui démontrent des esprits systématiques. Grace au Ciel, rien de tout cela n'a précédé ni accompagné

l'infâme parricide du scélérat dont je tairai le nom, à raison de l'horreur qu'il inspire.

J'ai rencontré une multitude prodigieuse de Français qui se donnaient la torture pour deviner les premiers moteurs de cette entreprise diabolique. Je n'ai point été surpris qu'avant le suplice du monstre qui l'a exécuté, chacun ait fait des conjectures relatives aux affaires du tems, à ses propres lumieres & aux soupçons généraux; mais depuis le procès fait & parfait, peut-il y avoir aucun doute à cet égard? Cette affaire a été instruite avec tout le zèle & l'attention du premier Parlement de France. Les Princes, les Pairs du Royaume assemblés ont été témoins des dépositions du criminel. On a recherché sa vie, de maniere qu'on a su jour par jour toutes ses actions. Personne n'a été impliqué dans ce parricide, puisqu'aucune peine de mort ni même de prison n'a été infligée à qui que ce soit, grand ou petit. Toute la France avait les yeux trop ouverts pour qu'on pût lui rien cacher dans cette conjoncture. L'infâ-

me assassin est mort publiquement, après avoir essuyé toutes les questions les plus cruelles. Soupçonnera-t-on que par considération pour ses complices, il ait voulu les taire? Pouvait-il tenir à quelque chose de l'univers dans la situation où il était? Il serait encore dans les cachots, s'il eût resté le moindre doute sur les circonstances de son attentat, & il aurait accusé la terre & les enfers, afin de se soustraire à la moindre partie des tourmens qu'on lui a fait subir pour avoir révélation de ses prétendus complices.

En supposant qu'il ait été instigué & payé pour consommer son abominable forfait, pourrions-nous l'ignorer? Tant de Juges auraient-ils gardé un secret si inviolable que rien ne leur fût échapé? L'indiscrétion d'un seul aurait rendu cette affaire publique. Chacun de ceux qui ont reçu ses dépositions, ou qui ont été présens lorsqu'il a paru devant un si grand nombre de Magistrats, de Ducs & de Princes; chacun, dis-je, de ces Seigneurs a ses amis particuliers, une femme ou une maîtresse, cependant rien n'a transpiré d'un événement

qui intéraissait si fort sa curiosité. La crainte dira-t-on, a fermé la bouche de ceux qui auraient pû parler. Quel intérêt peut donc obliger à des ménagemens de cette nature ? Est-ce la qualité des criminels ? En peut-il être d'assez éminente pour engager à pallier de si odieux forfaits ? Est-ce le nombre des coupables ? Il faudrait qu'il fût bien considérable pour qu'il ne dût pas succomber sous les efforts de tout un peuple qui adore son Maître. Ces scélérats seraient-ils d'ailleurs tous dans le cas de faire craindre les plus terribles révolutions, en leur décernant la peine qu'ils auraient méritée ? N'aurions-nous pas aperçu quelque changement dans l'Etat ? L'esprit humain peut-il imaginer quelqu'espece de motif qui pût déterminer un Monarque puissant & chéri, à laisser des conjurés dans une paix profonde. Le Roi de Portugal a puni les plus grands Seigneurs de son Royaume. La mort des Ducs d'Aveiro & d'Antigoa, celle des Marquis de Tavora, dont la famille était si illustre & si puissante, l'emprisonnement d'une foule de sujets de

toute condition, l'ignominie répandue sur une société redoutable, tous ces justes châtimens n'ont point altéré l'amour & la fidélité des Portugais vertueux, ni excité les murmures du peuple. Si du tems de Ravaillac on a paru garder le silence sur les premiers auteurs de son crime, il n'en ont pas moins été connus. On se le disait en se recommandant mutuellement le secret; & des Ecrivains, même contemporains, ont été assez hardis pour confirmer des soupçons qu'aucun acte autentique n'avait dû autoriser. On n'a rien vu de semblable ni d'aprochant depuis l'attentat commis en 1757. Tout le monde convient qu'on ne peut former la moindre conjecture en examinant la maniere dont on s'est comporté avec le criminel qui a paru plusieurs fois devant tant de personnes toutes empressées à lui arracher un secret important, & néanmoins on se refuse à l'évidence de la vérité pour s'entretenir d'idées chimériques. Je sais qu'il est difficile d'imaginer qu'on se livre à cet excès de fureur & scélératesse, sans avoir été aveuglé par

l'espoir du gain. Il faut que l'avarice ou le fanatisme ferme les yeux sur l'inévitable & terrible punition qui suivra le crime. Toutefois on a des exemples qui démontrent qu'il n'est pas impossible qu'un homme se porte aux extrémités les plus surprenantes, sans autre cause que celle d'un accès de folie. Celui qui pour faire parler de lui mit le feu au temple d'Ephese, une des sept merveilles du monde; cet autre qui de propos délibéré se précipita dans un volcan parce qu'il ne pouvait comprendre la nature de ce Phénomene, & qui laissa sa chaussure sur le bord du gouffre pour qu'on n'ignorât pas ce qu'il était devenu, en sont des preuves. Soit folie, soit force de destinée, je conçois très-aisément qu'il peut se rencontrer un homme qui n'ayant rien à perdre, ennuyé de sa malheureuse existence, sans principes d'honneur, accoutumé aux crimes dont il fait métier pour vivre, échauffé d'ailleurs par les propos des mécontens : je conçois, dis-je, qu'un scélérat de cette nature peut se laisser aller à un tel excès de désespoir, qu'il ose tout.

La

La seule idée d'être l'auteur d'un si grand coup d'éclat, l'espoir de profiter des troubles pour changer de fortune ; quelquefois même une espece de satisfaction intérieure à devenir le vengeur d'une querelle qu'on regarde commune à raison des discours de certains sujets peu zélés. En voilà plus qu'il n'en faut pour déterminer un enragé. C'est précisément ce que nous avons eu le malheur d'éprouver dans le funeste événement qui nous a coûté autant de gémissemens qu'il a fait éclore de propos sans vraisemblance. Le traître qu'on a si justement condamné aux suplices les plus étonnans, était un homme du néant, habitué au larcin, puisqu'on lui trouva encore une partie de l'argent qu'il avait volé peu de tems avant de mettre le comble à ses crimes, à raison de quoi un Inspecteur de Police avait envoyé son signalement à différentes Maréchaussées. Il a déclaré dans toutes ses interrogatoires que le hazard l'avait rendu témoin de plusieurs discours peu mesurés de la part de quelques esprits turbulens dans le tems des dernieres con-

teſtations. Son cerveau s'eſt échauffé, il s'eſt fait en lui une fermentation de déſeſpoir, produite par la miſere, par la crainte des châtimens que ſes vols méritaient, & par des diſcours ſéditieux. Au milieu des accès d'un délire furibond, l'affreuſe idée d'attenter aux jours du Souverain s'eſt préſentée à lui; il l'a ſaiſie. Agité de plus en plus par les mouvemens contradictoires que ſon ame éprouvait, en réfléchiſſant à un projet de cette nature, ſon eſprit s'eſt tout-à-fait égaré. Il a enfin conſommé ſon crime, tel qu'un enragé qui ſe précipite ſur le premier venu pour le déchirer.

Je ſuis perſuadé que la plus grande partie de mes Lecteurs trouvera beaucoup de probabilité dans ces raiſonnemens. A en bien peſer toutes les circonſtances, il y a pour ainſi dire matiere à conviction; cependant je ne doute pas qu'un grand nombre d'entr'eux ne s'obſtine encore à ſoutenir, qu'un tel malheur doit avoir eu une cauſe toute différente; voilà l'eſprit de l'homme. On veut toujours rencontrer du prodigieux dans ce qui regarde les

Princes. On ne leur permet pas de terminer leur carriere de mort naturelle. Si l'on en croit la voix populaire, le poiſon eſt ordinairement la Parque qui tranche leur deſtinée. Pour moi je ſerais bien mortifié de ne pouvoir m'arrêter à la vérité dont je cherche à convaincre tout le monde, au ſujet d'un attentat ſi honteux pour le pays où il ſe commet. Il faut être bien peu jaloux de la gloire de ſa patrie, & bien peu prévenu en ſa faveur, pour ſupoſer, contre toute vraiſemblance, qu'elle à donné le jour à pluſieurs monſtres de la nature de celui dont nous parlons. Si ce malheur était réel, nous n'aurions rien de plus important que de le cacher. Il eſt chimérique, & nous ſommes aſſez inſenſés & aſſez peu délicats pour autoriſer nos ennemis & la poſtérité à nous faire un reproche ſi humiliant.

Revenons au Tableau du ſiecle; cet événement y eſt ſi peu analogue, que ſi j'en ai fait mention, c'eſt uniquement pour prouver qu'il nous eſt abſolument étranger. Nos larmes ſi abondamment verſées juſqu'au moment qu'on nous a

répondu de la conſervation de notre Maître ; depuis cet heureux inſtant, nos tranſports d'allégreſſes, nos largeſſes prodiguées aux pauvres, les témoignages de reconnaiſſance dont nous avons rempli nos temples, ſont un monument éternel de notre amour & de notre fidélité pour nos Princes légitimes.

DE LA VILLE.

LA Ville eſt, dit-on, le ſinge de la Cour. A dire vrai, on ne peut gueres adreſſer ce reproche qu'à la capitale; auſſi eſt-ce d'elle ſeule que je prétens parler. La proximité de Verſailles & le ſéjour que les premiers Seigneurs du Royaume font à Paris, y entretiennent une eſpece de rivalité avec la Cour. Les femmes y ſont auſſi ambitieuſes, plus coquettes & moins aimables. Les hommes auſſi polis, plus vains & moins ſenſés.

Amarinte affecte d'aller ſouvent chez le Miniſtre; elle demande des entretiens particuliers: on la voit paſſer dans un cabinet un papier à la main; elle en ſort avec un air affairé dont elle voudrait bien que tout le monde s'aperçût. Rentrée chez elle, l'ordre eſt donné au Suiſſe de ne la déclarer viſible qu'à tous les gens à cabriolets de vernis de Martin, ou aux équipages armoiriés & chargés de grandes livrées. Trouve-t-on *Amarinte* ſeule, elle de-

mande mille pardons de ce qu'elle a fait attendre un moment. Comment suffire à une foule de lettres dont les bureaux l'accablent ? On voit sur sa cheminée une douzaine d'épîtres tournées du côté du cachet : on y reconnait les armes des plus grands Seigneurs. Vous devez être obsédée d'affaires, Madame, lui dit un honnête homme, avec la meilleure foi du monde. Ha ! Monsieur, je n'y puis suffire ; je crois que toute la Cour s'est donnée le mot pour éprouver ma patience. Voilà des lettres d'une longueur qui ne finit point. Il est vrai que les objets qu'elles renferment sont de la derniere conséquence. Un frere d'*Araminte*, Capitaine de Dragons, arrive sur ces entrefaites, il prend une de ces lettres pour donner des dragées à un petit enfant. Prenez garde, lui dit l'étranger, vous allez égarer des papiers très-importans. Bon, lui répond le Capitaine, ce sont des réponses de bonne année.

Bélise, s'est brouillée avec son mari pendant un mois pour un sujet très-considérable. Elle l'a obligé enfin par

traité de paix à changer tout un ameublement. Elle ne veut plus souffrir qu'un fauteuil dans sa chambre, on n'y trouve que des chaises ; si elle osait, il n'y aurait que des tabourets.

La véritable grandeur réside à la Cour. La fatuité préside à la Ville. Si la sagesse & la prudence réglent à Versailles les destins de l'Etat, la frivolité & l'ignorance en parlent à Paris.

Le Marquis de *Beaubois* se plaint qu'une foule de jeunes gens sont toujours à minauder autour de sa femme, qui les reçoit avec un air précieux après sept heures de toilette. Que vous avez mauvaise grace, lui dit son épouse de trouver à redire à cette conduite ! Que diriez vous donc, si comme la Duchesse de **** je les souffrais tandis qu'on me coëffe, & que le Marquis, le Comte & le Chevalier me missent, comme à elle, mon blanc, mon rouge & mes mouches ? Le mari se tait ; il a bien fait ; car pour renchérir sur l'esprit de galanterie, sa coquette aurait bien pû souffrir qu'un Mousquetaire lui mît sa chemise.

Ce qu'on apelle les hommes du jour, les jolis hommes, n'y sont pas moins ridicules que les femmes. Pour vouloir copier les Courtisans, il étudient devant un miroir leurs gestes, leur entretien & leurs démarches. Contrefaits & affectés jusque dans le langage, ces especes de marionnettes seraient très-propres à réjouir les Grands qu'ils veulent imiter.

Le beau *Damon*, pour mieux ressembler aux gens de Cour, à pris pour dix-sept mille écus d'habits à crédit. Son équipage est un des plus lestes & des plus brillans de Paris. Il fait s'y précipiter comme un foudre. Tous les matins il court en extravagant les rues de Paris dans un cabriolet. Le soir, musqué & paré comme une nouvelle mariée, il se pavanne en deux heures de tems sur tous les théâtres de Paris. Avant de paraître sur la scène, il se mord les levres, y passe légérement une goutte d'ambre ou de quelqu'autre parfum; puis saluant à droite & à gauche toutes les personnes de nom & d'importance, il croit en imposer assez au public pour être mis dans la

classe

classe de ceux qu'il parodie. Je lui passerais volontiers toutes ces extravagances & ces traits de fatuité si usités à la Ville, mais je ne lui pardonne pas d'avoir deshonoré une femme respectable qui avait été assez infortunée pour se laisser séduire, & qui l'aimait sincérement. Ces gentillesses n'ont rien de commun avec l'air & les façons des Grands.

Il n'y a pas jusqu'à la bourgeoisie qui s'astraint au cérémonial de la Cour, & qui emprunte un air d'importance tout-à-fait risible. *Argante* a gagné un bien fort honnête, il vit dans une douce aisance, & serait vraiment heureux, si sa vanité ne se trouvait de tems en tems mortifiée lorsqu'il oublie la gradation des différens états. A la mort de sa sœur, il a fait prendre le deuil à ses chevaux. Quelques mauvaises plaisanteries l'ont obligé à ne se plus promener dans un carosse drapé. *Argante* s'est tenu prisonnier dans ses apartemens, jusqu'à ce que le tems du grand deuil ait été expiré. Il a reparu dans un équipage plus modeste. Malheureusement pour lui il y avait fait peindre des armes qu'il s'est ajugées. Elles se sont trouvées

conformes à celles d'un Magiſtrat de nom qui a obligé *Argante* à ſe contenter d'un chiffre.

Il ſuffit d'aprocher de la Cour pour faire fortune à la Ville. Médecins, Chirurgiens, Artiſtes, Ouvriers, deviennent à la mode dès qu'ils peuvent obtenir la permiſſion de ſe dire attachés à la Cour.

La Ducheſſe de *** ſe trouve preſſée par les douleurs de l'enfantement. Elle était en voyage. On eſt forcé de s'arrêter dans un Bourg. On cherche du ſecours, & on n'en trouve que dans la perſonne de Maître Guillaume, Chirurgien, ſoit diſant. Il eſt aſſez heureux pour que l'enfant vienne à bien, & ſans faire ſouffrir la mere. Maître Guillaume avait juſqu'ici paſſé pour très-expert dans toutes les maladies des chevaux; & la femme du Procureur Fiſcal ſe ſerait bien gardée de ſe laiſſer ſaigner par un homme qui maniait mieux une flamme qu'une lancette. Toutefois le voilà devenu Accoucheur de Madame la Ducheſſe. Il demande la permiſſion de ſe déclarer tel par un tableau qu'il veut faire mettre au deſſus de ſa porte.

On la lui accorde. Il va trouver un peintre & lui dit, qu'en vertu de ce qu'il a accouché Madame la Ducheſſe de*** on lui a permis de prendre une enſeigne avec ces mots : *Guillaume Accoucheur de Monſeigneur le Duc de* ***. Le Peintre goguenard ſatisfait à la lettre les déſirs de Maître Guillaume qui, tout fier de cette inſcription, l'arbore pompeuſement devant ſon logis. On eut toutes les peines du monde à perſuader à notre Accoucheur qu'il faiſait une balourdiſe. Enfin ſur la foi du Curé, il rectifia ſon enſeigne. Croirait-on qu'en huit ans Maître Guillaume a fait une fortune fort au delà de ce qu'aurait pû eſpérer un homme de mérite ?

Il n'y a point de peuple plus ſuſceptible du préjugé que le Pariſien. Tout ce qui a quelque raport avec la Cour, eſt tellement ſacré pour lui, qu'il ne ſe permet pas même l'examen à cet égard. C'eſt une ſuite de ſa légéreté. Il eſt d'ailleurs ſi enclin aux niaiſeries & à la bagatelle, qu'on épuiſe ſa bourſe avec les moindres choſes. Il s'eſt débité pour cinquante mille écus de Pantins en trois ſemaines, ſoit au Palais, ſoit

à la foire saint Germain. Peut-on rien de plus extravagant que de payer jusqu'à dix louis d'or, quelques petits morceaux de carton attachés les uns aux autres, qu'on fait remuer par le moyen d'un fil ?

Paris est la Ville du monde où il se fait le plus de bien, & où en même tems il se commet le plus de mal. Le Parisien est bon, fort intelligent, & capable d'acquérir les plus hautes connaissances ; mais il faut qu'il voyage. Rien n'est pour l'ordinaire plus borné que lui, quand il n'a pas abandonné pour quelque-tems ses Dieux Pénates. La raison de cette espece de stupidité ne doit point être attribuée au climat ni à l'air lourd & pesant qu'on respire dans l'intérieur de la Ville. C'est uniquement à la longueur du tems qu'on laisse les enfans entre les mains des gouvernantes. On ne saurait se persuader combien cette conduite est contraire à la bonne éducation, à l'ouverture de l'esprit, & à cette élévation d'ame qui est toujours l'ouvrage d'un Précepteur savant, poli & vertueux.

La maniere d'en imposer au Parisien,

eſt de faire une groſſe dépenſe. Il ſe prévient tellement à cet égard, qu'il ſuffit de ſe mettre hors d'état de faire honneur à ſon crédit, pour l'augmenter à l'infini. Il eſt aſſez Religieux, plein de généroſité, mais en même-tems peu capable de garder un ſecret, curieux & rempli de vanité. Il met les Courtiſans au niveau des Dieux, & les Provinciaux fort au deſſous des hommes.

DE LA PROVINCE.

LA Province regarde à peu près Paris du même œil que cette Capitale envisage la Cour. Tout ce qui passe de Paris en Province est divin & miraculeux. La prévention est si forte sur cet article, qu'il suffit à une Provinciale d'avoir demeuré trois mois au Fauxbourg saint Germain pour devenir l'oracle de son Pays. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que non-seulement on l'envisage comme un petit prodige, mais c'est qu'elle se persuade être telle.

Je ne prétens pas que tous les Provinciaux soient assez peu éclairés pour donner dans ce préjugé ridicule. Je parle du général sans faire tort au particulier.

Il est surprenant que la Province ne sache pas s'aprécier. Proportion gardée, on y rencontre beaucoup plus de génies qu'à Paris. On y est plus inventeur. Chacun s'y sert de modele ; à Paris l'on ne fait que s'imiter les uns les autres.

Le ſéjour de la Capitale eſt preſque toujours nuiſible aux perſonnes qui ſont obligées de revenir dans la Province. Elles y raportent un dégoût & un mépris pour tout ce qui n'eſt pas relatif aux uſages de Paris, qui les rendent inſuportables à la ſociété.

Cephiſe, élevée dans le Château de ſes peres, faiſait l'ornement de la Contrée. Aimable autant que ſpirituelle, chacun vantait ſon mérite. Elle attirait toute la nobleſſe de ſon pays, qui s'empreſſait à lui rendre les hommages dûs à la beauté, à la naiſſance & à la vertu. Si chacun goûtait une véritable ſatisfaction à ſe trouver à ſa compagnie, elle avait elle-même aſſez d'eſprit pour mettre tout le monde dans une honnête aiſance en s'amuſant de tout. A dix-neuf ans ſon pere la marie, il eſt riche, & ſa fille étant le parti le plus conſidérable de ſa Province, il la donne à un homme de nom & fort opulent, mais qui, accoutumé à la prééminence dont-il jouit parmi les ſiens, n'eſt point du tout d'humeur à ſe confondre dans le chaos de la Capitale. Cependant il

prend fantaisie à sa jeune épouse d'y aller, elle le presse avec instance. Il n'a pas la force de lui refuser. Ils partent donc aux aproches de l'hyver qu'ils y passent dans les plaisirs. Au retour du printems ils reviennent dans leurs terres. *Cephise* trouve en entrant au Château plusieurs Gentilshommes qui, instruits de son arrivée, se sont empressés à venir lui rendre des devoirs, dont on la croit toujours digne. Elle les salue avec un air d'importance qui les fait bientôt repentir de leur démarche. Elle n'ouvre la bouche que pour les plaisanter, tantôt sur leur maintien, & tantôt sur leurs ajustemens. Les Dames viennent lui rendre visite, elle affecte un souris malin en leur faisant voir un coffre plein de pompons & d'aigrettes. Ce sont, dit-elle impertinemment, de ces colifichets dont une femme de condition ne peut se passer sans avoir l'air d'une Provinciale, & à vous dire vrai, je ne vois rien de plus maussade. Bientôt la métamorphose de *Cephise* se répand dans le pays. D'anciens amis pleins d'estime pour sa famille, & pour son époux

desirent la rapeller à elle-même. Ils la prient à de petites fêtes qu'elle reçoit avec dédain. Tous les repas où elle se trouve sont, dit-elle, si mal ordonnés, & les mets si communs, qu'elle sort de table avec plus d'apétit que lorsqu'elle s'y met. Enfin elle pousse la sotise au point qu'elle oblige son mari trop complaisant à renvoyer tous ses anciens serviteurs. Il voudrait au moins conserver un Valet de chambre qui l'a élevé, qui a appartenu à son pere, & qui est au service de cette maison depuis trente-trois ans. Elle s'y opose, parce qu'il n'a pas été du voyage de Paris, & qu'il a les manieres rustiques. On fait donc maison neuve, on prend des Domestiques de Paris. *Cephise* est cruellement punie de sa ridicule vanité. Celui-même qui remplace cet honnête & ancien Valet de chambre dont j'ai parlé, force la serrure de son cabinet de toilette, vole un petit coffre qui renferme tous ses diamans, une magnifique montre d'or, & presque toutes ses dentelles. Il joint à ce larcin celui de quinze couverts & d'une tabatiere d'or de son maître, à qui il emmene

son meilleur cheval sur lequel il s'évade. Une des Dames que *Cephise* avait le plus molestée, vient lui faire compliment de condoléance, dès que cette nouvelle lui est parvenue. Voilà qui est bien malheureux, lui dit cette bonne consolatrice, vous avez donc perdu tous vos bijoux. Cet événement est d'autant plus triste que *ce sont des colifichets dont une femme de condition ne peut se passer, sans avoir l'air d'une Provinciale; & à vous dire vrai, je ne vois rien de plus maussade. Cephise* a bien senti la pointe de l'Epigramme, elle en est d'autant plus piquée, que son mari qui pense assez bien, pour ne lui faire aucun reproche sur ce qu'elle a occasionné, n'est pourtant pas disposé à réparer la perte des bijoux. *Cephise* gagnerait beaucoup si cette privation la pouvait ramener à sa premiere façon de penser & d'agir. Je le souhaite, car j'ai été pénétré de respect pour elle, plus que pour aucune femme du monde, avant qu'elle eût été à Paris.

Je ne disconviens pas qu'il ne doive y avoir une très-forte prévention en faveur des Artistes ou des Ouvriers qui

viennent de Paris en Province, sur-tout lorsqu'ils y aportent un nom connu ; mais il est inconteſtable que le préjugé est si grand à cet égard, que les Provinciaux en sont très-souvent les dupes. Au reste je ne blâme point ceux qui savent tirer parti de la bonne opinion qu'ils inspirent. Il est permis à tout le monde de profiter de sa réputation. Qu'un Chanteur de l'Opéra de Paris vienne en Province, qu'il fasse courir au Concert toute une Ville, qu'en conséquence il se fasse bien payer, rien n'est plus juste. Il demandera, s'il veut, cent louis d'or pour chanter deux Actes d'Opéra. On lui en donnera cinquante, il ne fait tort à personne, les volontés sont libres. Il revient à Paris, il y exalte la générosité des Provinciaux. Ses Camarades, dit-on, le plaisantent sur son adresse à mettre les gens à contribution. Ma foi je crois que les rieurs doivent être de son côté. Ce serait une chose criante qu'un homme abusât de la simplicité d'autrui dans la vente des denrées nécessaires à la vie, mais à l'égard des talens de pur agrément, comme ils n'ont d'autre valeur que celle de la fan-

taisie : il est très-permis à celui qui les possede de les taxer suivant son bon plaisir.

Je ne suis point étonné que les gens d'esprit se rassemblent ordinairement à Paris indépendamment des ressources qu'ils y trouvent, ils jouissent chez les grands des prérogatives dues au mérite. En province ils sont en butte à l'envie, leur supériorité est à charge : on est trop exposé au parallele. Rarement on voit un homme d'esprit fêté en Province, s'il y fixe son séjour. A la réserve de quelques amateurs des beaux Arts, tout le reste le regarde comme le censeur de la société, tandis qu'on ne l'y devrait envisager que comme un ornement utile & nécessaire. Funeste effet de la vanité & d'un orgueil mal entendu.

Une jolie femme jouit paisiblement de son triomphe dans la Capitale, parce qu'elle n'est pas seule à le mériter. En Province elle est l'histoire du jour, & rarement ce qu'on en dit est-il à son avantage. Les femmes n'aiment point une comparaison trop disproportionnée & toujours présente. La rivalité

d'apas eſt chez elles une affaire capitale. Malheur à celle qui obtient la pomme. Tous les yeux ſont ouverts ſur ſa conduite, & toutes les langues prêtes à la déchirer. *Venenum aſpidum ſub labiis eorum.*

La Province fait tous ſes efforts pour entretenir l'idée peu avantageuſe que la Cour & la Ville en ont. Semblable à une mere dénaturée qui méconnait ſes propres enfans pour adopter ceux d'autrui, elle fait paſſer la plûpart de ſes productions à Paris, d'où enſuite elle les fait revenir pour les débiter ſous le nom de cette Capitale. Comment prétendre qu'on lui rende la juſtice qui lui eſt due, lorſqu'elle refuſe de reconnaitre qu'on la lui doit ?

De la Venalité des Charges.

LA Venalité des Charges eſt ſans difficulté la choſe la plus humiliante pour la nation, & la plus préjudiciable au bien public, qu'on puiſſe imaginer. Elle eſt humiliante en ce qu'elle prouve évidemment qu'on n'eſtime pas aſſez le vrai mérite pour lui accorder gratuitement les diſtinctions dont il eſt digne, ou qu'on le regarde comme étant ſi rare, qu'on eſt forcé de diſpenſer à l'opulence le prixde la vertu. Elle eſt préjudiciable en ce qu'elle anéantit l'émulation parmi les Concitoyens qui, par les plus nobles & les plus généreux efforts, travailleraient à mériter une prééminence qui ſerait toujours le fruit des ſervices rendus à la Patrie. Elle eſt encore préjudiciable en ce qu'il arrive preſque toujours que ceux qui ſont redevables de leurs dignités à leur bourſe, ſont auſſi déplacés dans l'exercice de leurs fonctions, qu'ils étaient peu faits pour y prétendre.

C'eſt, me dira-t-on, une néceſſité.

L'Etat eſt obéré, & c'eſt un des moyens les plus efficaces de remplir les coffres du Roi. Je réponds à cela qu'il faut bien ſe garder d'aporter à certains maux des remedes qui ſont plus dangereux que le mal même. L'Etat eſt pauvre : il eſt des expédiens très-propres à exciter l'induſtrie des peuples dont le ſouverain peut très-aiſément tirer parti. Celui de vendre les Charges n'enrichit point le Prince, & apauvrit au contraire ſes Sujets. Il n'enrichit point le Prince, en ce qu'on ne doit regarder ſes tréſors réellement augmentés que quand le commerce de ſon peuple attire les eſpeces étrangeres dans ſon Royaume ; il apauvrit ſes Sujets, en ce qu'on les vexe impitoyablement dans l'adminiſtration de toutes les affaires. La raiſon de cela eſt naturelle. Un homme qui achete une charge deux ou trois cens mille francs, ne peut ni ne veut l'exercer de la maniere qu'il ferait s'il l'avait eue gratis. De-là naiſſent tant d'abus qui rendent preſque toujours l'innocence & la juſtice victimes de l'avarice & de la cupidité.

Si l'on ne vendait que les Charges

purement honoraires, le mal ne serait pas grand. *Chrisalde* a ramassé des sommes immenses, il est assez dupe pour acheter bien chérement le privilége de se dire noble, il veut enfin être Secrétaire du Roi. Quoique ce soit en quelque façon dégrader la Noblesse que de l'exposer en vente, néanmoins l'idée que l'on a de cette espece de Roturiers ennoblis étant proportionnée à sa valeur, il n'y a pas lieu de craindre qu'elle puisse porter un préjudice considérable aux véritables Gentilshommes. Il est encore vrai de dire que *Chrisalde* n'a accumulé tous les biens qu'il possede que par son propre travail. Il a donc été utile à l'Etat, puisqu'il n'a pas été un membre oisif dans la société. Qu'il jouisse du salaire de ses peines dans la possession de son nouveau titre. S'il doit se reprocher quelques injustices dans l'acquisition de ses richesses, sa qualité moderne n'est pas assez éminente pour qu'on regarde comme un inconvénient qu'un tel personnage en soit revêtu. Le grand & véritable mal, c'est de vendre des Charges

qui

qui ajugent à leur acquéreur le droit de prononcer sur la vie & la fortune des Citoyens : c'est de placer sur le trône de Thémis de jeunes Sénateurs qui joignent souvent à un défaut de capacité une dépravation de mœurs qui deshonore la place qu'ils ont olé prendre. De-là naît la facilité de corrompre une grande partie de ces hommes qui donnent dans les vices les plus grossiers, eux qui devraient être à l'abri des faiblesses humaines.

Tiberius, fils du plus insinuant de tous les humains, & qui avait séduit la Cour & la Ville par un maintien doucereux, & des paroles toutes de miel ; *Tiberius*, dis-je, ne voulant point embrasser la profession de son pere pour laquelle il se sentait une répugnance invincible, lui déclare qu'à l'exception de ce seul état il peut ordonner de sa destinée, & qu'il se sent propre à tout. Le pere, homme très-opulent, sans faire attention à la légéreté de ce fils, à son peu de lumieres, à son inclination au libertinage, le fait asseoir sur les lis à l'aide

de ſes ducats. Le premier jour que *Tiberius* prend ſéance parmi les arbitres des loix, il rencontre un jeune Officier qui, l'apercevant en grande robe dans un équipage leſte, & tel qu'un petit maître affecte d'en avoir, fait ſigne au cocher d'arrêter, & s'élançant à travers la portiere; Morbleu! mon ami, lui dit-il, tu es ſi bien déguiſé, que ſans ton caroſſe, je ne t'aurais jamais reconnu. Ah! ah! répond notre Magiſtrat, tu plaiſantes, mais tu ne ſais pas tous les avantages de cette robe. Je t'en dirai des nouvelles à la premiere occaſion. Effectivement il eut bientôt lieu de lui en donner. Il ne ſe paſſa pas un mois qu'une perſonne très-aimable vint le ſolliciter pour un procès. *Tiberius* la trouve jolie, il veut lui en conter. Il lui recommande de le venir voir ſouvent, parce qu'il s'informera exactement de tout ce qui pourra regarder cette affaire. La Demoiſelle obéit. Après un aſſez grand nombre de viſites, il prétend pouſſer à bout l'avanture; on réſiſte par modeſtie en aparence, mais foncierement par une raiſon qui

n'avait rien de relatif avec la modeſtie. *Tiberius* animé ſe réſout à paſſer outre. *Vous allez vous perdre*, lui dit-on, *Monſieur, je ſuis de bonne foi, & je ſerais au déſeſpoir de tromper un homme comme vous. Je ſuis la victime des débauches du jeune Duc de ***** N'importe*, répond notre Magiſtrat, *j'en ai bien vû d'autres.* Une bravoure ſi déterminée ne ſaurait éprouver une longue défenſe ; il triompha, mais ce ne fut pas ſans acheter bien chérement la honte d'une pareille victoire. On croira peut-être que le dépit & la vengeance déterminerent *Tiberius* à deſſervir la Solliciteuſe. Point du tout. Un Magiſtrat peut-il être ſuſceptible de ces paſſions ? Toujours juſte, il fut obligé de convenir qu'il était ſeul & unique auteur de ſon déſaſtre. Conſéquemment il marque plus d'empreſſement que jamais à obliger ſa bienfaitrice ; il fait tant enfin auprès du Raporteur, qu'en fort peu de tems le procès ſe gagne avec dépens, dommages & intérêts. Admirez, s'il vous plaît, juſqu'où va l'amour de l'équité dans les gens de Juſtice ; il ne crut

pas devoir se ressentir seul des gratifications de la partie gagnante. Il insinua adroitement au Raporteur que cette aimable Demoiselle n'était pas absolument farouche. Celui-ci qui la trouvait effectivement pleine d'attraits, la reçut avec une bienveillance singuliere lorsqu'elle vint lui faire ses remercimens. De mauvais plaisans ont voulu persuader que *Tiberius* avait engagé ladite Demoiselle à provoquer son Raporteur pour le rendre participant de sa bonne fortune ; mais elle m'a assuré elle-même que c'était une pure calomnie, & qu'il avait trop bonne opinion d'elle pour se persuader qu'il eût pû réussir à la résoudre à un si indigne procédé. Il est certain que l'intention de notre jeune Conseiller était d'associer à sa situation présente le Raporteur ; mais il se contenta de lui vanter les charmes de la Demoiselle, & de faire l'office du tentateur auprès de lui. Il y réussit à merveille. Le bon Raporteur, entousiasmé de toutes les perfections de sa plaideuse, après lui avoir fait une assez longue description de toutes les

peines qu'il avait prises pour lui obtenir gain de cause, se mit en devoir d'en recueillir le salaire. Celle-ci se trouva dans un moment de tendresse qui lui fit oublier ce qu'elle devait *à la bonne foi*. Elle n'avait d'ailleurs plus rien à craindre du ressentiment de son Juge, l'affaire était terminée. Elle céda au doux penchant qui l'entraînait, & paya grassement les épices. Au bout de quelques jours le Raporteur se plaignit d'un gros rhume qui le mettait dans l'impossibilité de recevoir aucune visite. *Tiberius* poussa la plaisanterie jusqu'à lui envoyer par un Valet de Chambre un flacon de tisanne sudorifique. Voilà la conduite de quelques-uns des organes de la Justice, & des arbitres de nos vies & de nos fortunes. Confierait-on des dépôts aussi sacrés à de telles gens, si les Charges étaient le prix de la vertu ? N'est-ce pas une chose criante que, malgré l'excessive indulgence dont on use aujourd'hui à l'égard de tous ces jeunes Robins, à qui la fortune ouvre les portes du Sénat, ce même Sénat soit forcé

de tems en tems de les retranchier de son corps en les obligeant à se démettre de leurs Charges ? Ces exemples tous fréquens qu'ils sont, ne le sont pas encore autant qu'ils devraient l'être. N'ai-je pas vu un de ces Juges donner publiquement des preuves d'impiété, en se mettant en robe de chambre sur un balcon pour se divertir à jetter ses papillottes sur une foule de peuple prosterné au passage de la plus auguste procession des Catholiques ? Je l'excusai, il n'avait que vingt-six ans ; mais je plaignais le sort de ceux qui pourraient avoir affaire à lui.

Ne sait-on pas la singuliere avanture d'*Ignorantius*, Juge de N ***** à qui l'on mande de revenir promptement de sa campagne, *pour le suicide le plus extraordinaire, & dont il importe le plus de pénétrer les motifs.* Il reçoit cette lettre qu'il relit quatre fois, & enfin il renvoie le Cavalier de la Maréchaussée qui la lui avait aportée avec cette réponse. Je la rends mot à mot telle qu'elle est. *Mes vendanges ne sont point encore faites ; je ne pourrai quitter d'ici que quand elles seront fi-*

nies ; d'ailleurs nous devons faire une chasse au blereau, à laquelle je suis engagé d'honneur & d'honnête homme. Pour ce qui est à l'égard du suicide dont vous me parlez, & dont vous ne me marquez pas les circonstances ; puisqu'il importe d'en pénétrer les motifs, *faites de votre mieux pour qu'il ne puisse parler à personne, & à mon arrivée nous mettrons les choses assez promptement en état pour le faire apliquer à la question.*

Cet homme a donné pour sa Charge vingt-sept mille francs, une fort jolie maison, & a consenti à faire sortir du Couvent une de ses sœurs qu'il avait lui-même fait enfermer, pour la soustraire aux caresses assez publiques de celui dont il a acheté l'Office. Un tel personnage serait-il Juge, si cette qualité suprême n'était avilie par la plus honteuse venalité ?

Une raison qui devrait déterminer le Prince à ne plus tolérer cet abus, c'est la maniere dont la justice est administrée. Chacun regarde sa charge comme un fond dont il est en possession par le droit d'achat. Il le fait plus

ou moins valoir selon qu'il veut plus ou moins travailler, & ne croit pas qu'on soit en droit de lui faire aucun reproche de sa paresse, parce qu'il n'est redevable de l'emploi qu'il occupe qu'à ses pistoles. Qu'un certain nombre de Magistrats malversent, on leur ordonnera de vendre; mais les acquéreurs seront peut-être moins dignes qu'eux d'occuper la place qu'on leur livre. Le choix des sujets n'entrant pour rien dans cette adjudication, c'est purement une affaire de commerce.

Je sens bien qu'une grande difficulté qui se rencontre à l'abolition de cette venalité, c'est le remboursement qu'il faudrait faire à tous ceux qui siégent en conséquence de l'argent qu'ils ont donné. Faire un tel remboursement serait fort onéreux au trésor royal, & ne le point faire, serait ruiner, ou du moins diminuer considérablement la fortune des héritiers de nos Magistrats. Cette raison est très-forte, mais l'objet dont il est ici question, étant de la plus grande conséquence, il s'agirait de prendre certains tempéramens qui, sans endommager les finances, défrayeraient

frayeraient tous ceux qui auraient à reclamer leurs deniers. Après tout, le bien public & général paſſant par-deſſus toute eſpece de conſidération, la ſageſſe du Prince ſuffirait pour régler les choſes de maniere qu'on ne pût être autoriſé à ſe plaindre.

Il eſt ſi certain que la vénalité des Charges eſt contraire au bon ordre, que la magiſtrature n'eſt pas le ſeul état où elle produiſe & faſſe ſubſiſter les plus grands abus.

Tout le monde ſait, par exemple, que les emplois ſe vendent à très-haut prix dans le Régiment des Gardes-Françaiſes ; on n'ignore pas non plus que ſi les Officiers ſont de fort honnêtes gens, dignes d'être eſtimés à tous égards, leurs ſoldats ſont, pour la plûpart, des bandits. Les Capitaines ont beau les abandonner aujourd'hui à la vindicte publique, dès que le cas l'exige, tout Paris ne laiſſe pas d'avoir encore beaucoup à ſe plaindre des excès qu'ils y commettent journellement. Il y a quelques années que, pour réprimer cette licence effrénée, on forma le projet de les caſerner.

Quelque sage que fût cette précaution, on ne put réussir à la faire aprouver, par la raison que les Capitaines auraient beaucoup perdu. Leurs Soldats doivent être logés dans les fauxbourgs, suivant la distribution qui en est faite par la Police ; or, comme ils sont pour la plûpart mariés, ou qu'ils vivent du moins comme tels, ils obtiennent la permission de demeurer où bon leur semble, & laissent au Capitaine le logement donné par la Ville, que celui-ci retire en espéces. Le Regiment une fois casérné ce lucre cesserait, & les Compagnies n'auroient plus rendu l'intérêt du capital. On sent bien que le public aurait beaucoup gagné dans cet arrangement. Tous ces escrocs, ces filoux & ces racoleurs, qui toute la nuit rodent dans la Ville, & y commettent mille indignités, une fois assujettis à l'appel, & consignés dans les casernes à une heure raisonnable, telle que celle du déclin du jour, n'auraient plus inquiété des particuliers qui craignent d'être enrôlés à coups de bâton, ni soutenu un nombre infini

de proſtituées, qui abuſent de la ſimplicité d'un jeune libertin, pour le voler impunément. Les fauxbourgs de la Capitale n'auraient plus été infectés par le commerce criminel de ces Soldats, & le Bourgeois auroit été libre poſſeſſeur de ſon domicile. Voilà ſans doute de grands avantages, & très-dignes de l'attention du miniſtére; mais les Compagnies aux Gardes coutent cent mille livres. Un autre inconvénient de la vénalité des emplois, c'eſt la facilité qu'elle procure à des perſonnes de très-médiocre origine, d'aller de pair, & ſouvent même d'effacer les gens de condition. Qu'un homme de mérite, & devenu recommandable par ſa vertu & par des actions vraiment dignes d'un Héros, ſoit mis au rang de ceux à qui la naiſſance en a tranſmis le ſang, rien de plus juſte. Mais qu'avec de l'argent on puiſſe acquérir le droit de ſe faire reſpecter, qu'on ſoit inſcrit dans la claſſe de ceux qui ont acheté la gloire de leur nom par l'effuſion de leur ſang, voilà un très-grand mal, ſur-tout dans un Gouvernement monarchique. Car

comme il eſt plus aiſé d'amaſſer des treſors que de ſe diſtinguer par de hauts faits, que le danger eſt éminent d'une part, & qu'on ne riſque rien de l'autre, le plus grand nombre bornera toute ſon ambition à accumuler richeſſes ſur richeſſes. Il ne reſtera donc qu'une très-petite quantité d'hommes qui courront dans le chemin de la gloire à l'exemple de leurs ancêtres; encore ſeront-ils ſouvent tentés de découragement lorſqu'ils ſe verront confondus parmi une foule de Financiers qui, revêtus des mêmes dignités qu'eux, attireront les regards publics par le clinquant de leurs dorures, tandis qu'on daignera à peine jetter un coup d'œil ſur le véritable brillant de la vertu. Rien n'eſt plus contraire à l'harmonie qui conſerve un Royaume dans ſa ſplendeur, que de confondre ainſi les états. C'eſt en exclure cette noble fierté qui entretient l'ame dans une perpétuelle diſpoſition d'héroïſme & qui la porte aux plus grandes choſes.

La Nobleſſe n'eſt point une chimére. Si elle n'était l'apanage que des

hommes vraiement dignes de la poſſéder, elle mériterait des honneurs bien plus conſidérables que ceux qui lui ſont décernés. Tous les mortels ne ſont point égaux dès qu'il y a différens dégrés de vertu ; or ce ſont ceux-là ſeuls qui poſſédent les plus éminens à qui apartiennent les Charges & les emplois. On les leur diſtribuerait ſi on ne les vendait pas. Chacun s'éfforcerait de les mériter ; on tenterait toutes ſortes de voies pour ſe diſtinguer en ſe rendant utile. Quelle émulation ! Les récompenſes ſeraient précieuſes, parce qu'elles ne s'accorderaient qu'à juſte titre. Celui qui ſerait né Gentilhomme aurait droit de prétendre aux dignités, en ſupoſant qu'il ne dégénérât pas : le roturier y ſerait admis dès l'inſtant qu'il mériterait d'être noble, & chacun n'étant redevable de ſes titres qu'à la vertu, nul ne ſerait expoſé au mépris de ſon confrere, ni aux railleries de ſes concitoyens. Chaque homme, ainſi placé dans le rang qui lui ſerait propre, formerait le lien indiſſoluble de la ſociété. Le Prince ſerait bien ſervi, & ſon peuple

jouirait d'une véritable félicité. Il eſt plus aiſé, me dira-t'on, de relever les avantages d'un tel projet que de l'exécuter. J'entrevois toutes les difficultés qui s'y rencontreraient ; mais enfin les Charges n'ont pas toujours été vénales ; d'ailleurs ſi cette réforme n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, combien ſerait-il digne d'un Monarque, tel que celui qui nous donne aujourd'hui des loix, de commencer cet ouvrage ! Quel honneur n'en rejaillirait-il pas ſur tous ceux qui ſont admis à ſon Conſeil ! quelle ſatisfaction enfin pour un Roi de pouvoir dire, *tous ceux qui m'aprochent ſont dignes de mes bontés* ! Peut-il tenir ce langage lorſqu'on achete le privilége de le ſervir ?

Parmi tous les avantages qui réſulteraient de l'abolition de la vénalité des Charges, il ne faut point oublier un accroiſſement d'obéiſſance parmi le peuple. Si ceux qui ſont à la tête des affaires veulent dire la vérité, ils avoueront que l'on remarque une répugnance extrême à plier ſous le joug, dans toutes les perſonnes qui reçoivent

les ordres de gens qui ne ſont pas faits pour en donner. On a beau dire, la volonté du ſouverain ne peut ſupléer au défaut de mérite dans ceux qu'il rend dépoſitaires de ſon autorité ; ce qu'il exige s'exécute, il eſt vrai ; mais qu'elle violence eſt-on ſouvent obligé d'employer, & comment les choſes ſe font-elles ? L'amour doit exciter au devoir, peut-on aimer ce qu'on mépriſe ? On s'aperçoit moins à Paris & dans les environs de Verſailles, de la difficulté que le peuple témoigne à obéir à certaines gens, parce qu'on y eſt ſans ceſſe porté à la ſoumiſſion par la vue d'un Prince qu'on adore ; mais dans les Pays où l'on n'a pas le bonheur de jouir de ſon auguſte preſence, combien le pouvoir de tant de Magiſtrats & de perſonnes conſtituées en dignité ne paraît-il pas onéreux ? On n'éprouverait rien de ſemblable ſi les emplois étaient occupés par ceux qui en ſont dignes, & non par ceux qui les achétent.

DE LA LITTÉRATURE.

L'Esprit est aujoud'hui si général, ou du moins on se pique si généralement d'avoir de l'esprit, que tout le monde veut écrire. De-là naissent une infinité de volumes & de brochures qui ne font qu'un pas de l'Imprimeur chez l'Epicier. Le sort de pareils ouvrages est sans doute digne de leur mérite. En effet, quel fruit peut-on retirer d'une prodigieuse quantité de libelles destitués de bon sens, & qui n'ont pas même les agrémens du style ? Le but d'un Auteur doit toujours être d'instruire, ou du moins d'amuser. Il est bien des façons d'instruire l'homme, parce qu'il est bien des matieres qu'il ignore. La plus essentielle de toutes est la connoissance de lui-même, & c'est préciſément la plus négligée par nos Ecrivains. On peut lui aprendre à se connaître, en cherchant à développer la nature de ses passions, ou en lui fournissant des exemples qui le mettent à portée de

juger de lui par les autres. La premiére de ces deux méthodes apartient au Philoſophe, la ſeconde à l'Hiſtorien. L'une eſt plus utile, parce qu'elle eſt plus à la portée de tout le monde ; l'autre eſt plus abſtraire, & fait peu d'impreſſion, parce qu'elle exige une contention d'eſprit qui fatigue & dégoûte le Lecteur. A en croire les Ecrivains ſur leur parole, ils n'ont tous d'autre intention que de travailler au bien public ; à en juger par leurs écrits, la plus grande partie d'entr'eux n'enviſage qu'une vaine gloire ou une ſordide avarice.

Le goût de la littérature eſt très-différent de ce qu'il était autrefois. Il n'y a pas un ſiécle que toutes les connoiſſances des Sçavans ſe réduiſaient à des dates ; on ſe contentait de citer en quel tems François premier régnait, & on négligeait de s'informer quelle était la forme de ſon Gouvernement. On pouvait dire en quelle année tel peuple avait établi des Colonies dans une partie de la terre, mais on ſe ſouciait fort peu d'être inſtruit de ſes mœurs, de ſa religion, de ſa police, de l'état de

ſon commerce, de ſes forces, en un mot de tout ce qu'il eſt très-important de ne pas ignorer, pour s'en faire à ſoi-même l'aplication. Aujourd'hui nos Ecrivains célébres nous ont ſi fort perſuadé de l'inutilité des recherches qui ne ſont proprement qu'une ſcience de Dictionnaire; ils nous ont tellement convaincus qu'il était du plus grand intérêt de connaître la puiſſance de nos voiſins, leurs coutumes, leurs loix & leur génie, que preſque tout le monde en fait une étude. Il ne ſera pas difficile d'en recueillir les fruits les plus ſalutaires. On évitera leurs défauts, on renchérira ſur leurs vertus. Voilà l'obligation qu'on aura à ces hommes dont les écrits dureront autant que la poſtérité.

Si tous ceux qui ſe bornent à amuſer le Lecteur, avaient ſoin de ne jamais choquer les bonnes mœurs, on aurait moins à ſe plaindre que jamais de cette partie de la littérature. Le ſiécle eſt trop éclairé pour qu'on oſe expoſer au grand jourde l'impreſſion toutes ces abſurdités & ces niaiſeries qui rempliſſaient autrefois les Bibliothé-

ques. Le mal eſt qu'il régne dans nos Romans modernes un eſprit de libertinage, d'autant plus dangereux qu'il eſt plus ſéduiſant, parce qu'il ſe preſente d'une maniére à ne pas révolter; ainſi le poiſon en eſt bien plus ſubtil.

Pour procurer un débit conſidérable à un Livre, il ſuffit d'y enveloper adroitement des ſentimens contraires à la Religion, ou d'y inſpirer avec fineſſe les paſſions les plus pernicieuſes. C'eſt la principale aplication d'un grand nombre de nos Ecrivains qui donnent dans ce travers, les uns par néceſſité, les autres, plus criminels ſans doute, par pur amour pour le vice.

Clauſias, par exemple, n'attend pas le produit d'un Livre pour payer ſon hôtellerie; toutefois je l'ai vu jetter un aſſez joli manuſcrit au feu, parce que la jeune & innocente *Heléne* l'avait lu ſans rougir. Le fait eſt tel que je le dis. Je me hâtai de dérober ſon ouvrage à la fureur des flammes, il le reprit. Je l'ai lu depuis imprimé, & aſſurément il l'a ſi bien corrigé, qu'il n'y a plus à craindre qu'une coquette

même puisse le lire sans risquer d'être plus que coquette. C'est peut-être à l'égard de ces sortes de Livres qu'il serait à propos d'user de la rigueur avec laquelle on en traite d'autres qui ne sont pas, à beaucoup près, si dangereux. Je m'explique. Un Roman propre à corrompre les mœurs, fait un ravage affreux dans le cœur & l'esprit de la jeunesse. On le laisse débiter publiquement, tout le monde l'achete & le lit. On ne s'avise pas même d'en concevoir le moindre scrupule. Le flétrir en le défendant, c'est à la vérité le faire rechercher avec plus d'avidité de la part des libertins déterminés ; mais c'est l'arracher des mains d'une foule de jeunes personnes des deux sexes, en qui l'éducation & la religion entretiennent encore des sentimens d'amour pour la vertu. Je ne vois donc nul inconvénient à diffamer ces ouvrages, parce qu'encore une fois ils n'en deviendront plus précieux qu'aux Petits-Maîtres & aux Coquettes affichées. Il n'y a rien à risquer vis-à-vis cette espece de gens, mais il importe beaucoup que les cœurs

qui ne ſont point encore gâtés, ſoient préſervés de ce venin : or tous ceux de la compétence de qui ſont ces ſortes de Livres, dès qu'ils reſpecteront encore la modeſtie & la ſageſſe, n'oſeront les acheter ni les lire quand on les aura déclarés criminels & traités comme tels. Cette conduite ſerait un trait de prudence. En eſt-ce un à l'égard des ouvrages de certains Philoſophes qui ne compoſent que pour les Sçavans ?

Je révére infiniment tous les decrets émanés du Sénat ; mais je crois, ſans manquer à ce que je lui dois, pouvoir dire mon ſentiment : le motif même qui m'engage à ne le pas cacher doit juſtifier cette hardieſſe.

Pour juger du mal qu'un Livre peut produire, il faut examiner à la portée de qui il peut être ; voilà le point capital. De cette premiére conſidération, il s'enſuit une réfléxion très-judicieuſe. Quel ſera l'effet des foudres qu'on lancera contre cet ouvrage, tant à l'égard des gens qui ſont aſſez intelligens pour en comprendre toute la métaphyſique, que vis-à-vis ceux qui le

liſent ſans l'entendre parfaitement.

Qu'un Auteur ſubl me cache un ſyſtême de matérialiſme avec aſſez d'obſcurité pour qu'il ne puiſſe être développé que par des eſprits ſupérieurs, eſt-il à propos de s'élever contre lui, & la cenſure qu'on en fera pourra-t'elle le décréditer? Tous ceux qui penſent comme lui ne le liront pas moins; & tous ceux qui l'ont déja lû ſans ſavoir ce qu'on peut y trouver de répréhenſible, le reliront encore pour tâcher d'y apercevoir ce qu'ils n'ont pas eu la capacité de déméler. Un Livre tel que je le dépeins, n'affecte que faiblement les perſonnes d'un génie médiocre, & s'il leur fait quelques legéres impreſſions, elles ſont bientôt détruites par le préjugé de l'éducation, & les principes de religion, qui maîtriſent avec trop de force la conſcience pour qu'ils puiſſent être anéantis par une lecture qu'on ne comprend pas, faute d'une aſſez grande intelligence. A l'égard de ceux qui y trouvent l'expreſſion de leurs ſentimens & de leur croyance, ce ne ſont aſſurément pas toutes les déclamations qu'on

pourra faire contre un tel ouvrage qui les persuadera de sa fausseté. Ils seront tentés, au contraire, de soupçonner d'ignorance ceux qui s'éléveront contre un pareil système *visu carentem magna pars veri latet*, ou du moins les taxeront-ils de considérations politiques.

On ne risque jamais rien à diffamer des Livres où la pureté des mœurs est attaquée : tous les hommes pensent uniformement à cet égard ; mais il est très-dangereux de couvrir d'oprobre ceux qui traitent des matiéres qui ne sont pas encore bien éclaircies. On doit craindre que certains caustiques ne s'en prévalent pour tirer en leur faveur des argumens, sinon de conviction, du moins de probabilité, dont ils savent très-bien prendre avantage. On ne saurait s'imaginer l'effet que produisent ces sortes d'argumens sur toutes les personnes qui ne sont pas assez instruites pour résoudre des doutes ; mais qui ne sont pas non plus assez machines pour n'en point former. Je suis donc très-persuadé que le silence est la voie la plus sûre & la plus avantageuse

pour faire tomber dans l'oubli ces sortes de productions.

De tout ce que je viens de dire, il ne s'ensuit pas que je blâme le zèle des Censeurs. Quant au motif, il est très-louable; quant à l'effet, je ne crois pas qu'il en soit de même. On dira sans doute qu'en partant de ce principe, il faudra laisser une libre carriére à toutes les opinions erronées? Tant que ces opinions n'occuperont que la plume des Philosophes, il n'y a rien à craindre du fanatisme. Si les Théologiens s'en mêloient, la thése changerait de face; mais ils se garderont bien d'agiter des questions de la nature de celles dont je viens de parler. Ces Messieurs sont accoutumés à disputer des mots & non des choses. Il est plus facile d'imaginer des distinctions de trente-six sortes de graces, qu'il n'est aisé de résoudre si l'ame est matérielle. D'ailleurs avec qui disputeraient-ils? Aucun d'eux ne s'aviserait d'adopter un semblable sistème, ce serait travailler contre ses propres intérêts: or un Philosophe ne se donnera sûrement pas

la

la peine d'entrer en lice avec eux, ou s'il peut s'y résoudre, la querelle ne s'échauffera jamais assez pour occasionner un schisme. L'excommunication sera la derniere ressource du Théologien; le silence sera sûrement celle du Philosophe. On m'accusera peut-être de contradiction avec moi-même, quand on verra que je suis porté à croire qu'il n'est pas expédient de censurer les ouvrages que je veux désigner; il se pourra faire encore qu'on me soupçonne d'être partisan du matérialisme: on sera dans l'erreur à tous égards. Mes sentimens sont très-orthodoxes, & l'article que je traite s'accorde fort bien avec celui où j'ai cité *Euricles*. J'ai dit qu'il n'était pas digne d'un Philosophe d'apprendre aux hommes à secouer le joug salutaire de la Religion. J'ai avancé avec raison, que c'était ouvrir une vaste carriere au libertinage. Je le répéte encore, cette conduite est opposée même à la probité. Je voudrais néanmoins qu'on feignît d'ignorer ces sortes de Livres; car si j'ai prétendu que sur la foi des lumieres d'*Euricles*,

deux mille personnes qui ont lu le sien, sans le comprendre, ont arboré, ceux-ci le déisme, ceux-là le matérialisme, & que d'autres enfin ont pris le parti de se croire athées; j'ai pensé que tous ces effets pernicieux n'auraient pas été produits par une simple lecture de son Livre. L'éclat auquel il a donné lieu, a plus accrédité son opinion que l'exposition embrouillée de son système. Je puis me tromper; mais je jouis du droit d'être homme. J'écris ce que je pense; mon intention est pure. *Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.*

Tout le monde est dans l'attente du sort de l'*Encyclopédie*; chacun en raisonne conformément à la façon de penser qu'il a adoptée sur certaines matières qui causent aujourd'hui des contestations aussi contraires à l'esprit de la charité chrétienne, qu'à la tranquilité de l'Etat. Les uns ne font point difficulté de dire que ce Dictionnaire doit être absolument supprimé; d'autres qu'il convient de prescrire à ses Auteurs les matières qu'il leur est per-

mis de traiter : or comme l'oracle qui doit décider de la valeur du Livre & de la conduite qu'auront à tenir ceux qui le compoſent n'a pas encore été prononcé, il eſt, je crois, permis à tout être penſant de s'expliquer ſur ce chapitre.

Si l'on a déféré cet ouvrage devant les Juges, il ne s'enſuit pas delà que ceux-mêmes qui en ont été les délateurs, l'ayent abſolument regardé comme criminel; il peut arriver qu'ils ayent agi ſur des repréſentations qu'on aura pu leur faire ; ainſi ce n'eſt point leur manquer que de rechercher à en prouver l'excellence, & même la néceſſité.

Il eſt certain que ſi les Anciens s'étaient aviſés de travailler dans ce genre, toute l'antiquité nous ſeraitconnue; nous profiterions aujourd'hui d'une infinité de connaiſſances auſſi agréables qu'utiles. De ſecrets très-importans, tels, par exemple, que ceux de fondre la pierre, ne ſeraient point perdus. Nos bâtimens pourraient acquérir la ſolidité de ces enormes piramides d'Egypte.qui ſemblentêtre

d'une seule piéce. Nous saurions à quoi nous en tenir sur toutes les contradictions de tant d'Auteurs, dont les écrits ont été dictés par un esprit de parti : enfin nous jouirions des lumiéres de nos peres auxquelles nous ajouterions les nôtres, conséquemment nous serions plus heureux.

Nos aïeux n'ont pas pensé assez solidement pour nous laisser des monumens d'une telle importance ; faut-il frustrer la postérité des secours dont nous nous plaignons d'avoir été privés ? Banissons toute espece de prévention, nous conviendrons que ce serait faire un tort irréparable à nos descendants de proscrire un Ouvrage tel que celui-là. En supposant qu'il s'y soit glissé quelqu'une de ces pensées hardies qu'il n'est permis qu'aux Républicains d'imprimer, est-ce un motif suffisant pour le condamner ? Il peut arriver qu'il ait offensé quelque controversiste ; faut-il armer Thémis pour le venger ? Ce n'est assurément pas ce Dictionnaire qu'on prendra pour régle de foi. Il ne s'écartera d'ailleurs jamais du respect qu'on doit aux My-

téres de la Religion Chretienne, quelques disputes de mots valent-elles la peine de donner matiére aux plaintes de toute l'Europe?

Non-seulement il serait bien malheureux qu'on en empêchât la continuation ; mais il serait encore très-fâcheux qu'on prétendît assujettir la plume de ses Auteurs à de vaines considérations. Comment veut-on qu'il soit possible de laisser à l'avenir un tableau fidèle de notre bonheur ou de notre infortune, de nos lumiéres & de nos erreurs, de notre puissance & de notre foiblesse, si l'on nous oblige à nous montrer tels que nous devons être, & non tels que nous sommes? La liberté d'écrire ce que l'on pense, & de rendre témoignage à la vérité, est le plus bel apanage de l'homme. Ce sont les écrits des fanatiques qu'il faut foudroyer, & non ceux des philosophes. Ce sont ces libelles diffamatoires où chacun, nommé par son nom, est exposé aux yeux de l'Univers, pour scandaliser, je ne dis pas les véritables Chrétiens, mais quiconque respecte l'humanité. Voilà les véritables Titans

qu'il faut réduire en poudre. A l'égard de l'Enciclopédie, je crois que ce Livre suffirait seul pour illustrer le régne d'un Prince, sous les auspices duquel il se serait composé. Je regarderai donc la permission qui, sans doute, sera accordée pour l'achever, comme une protection duë à son mérite. Serait-il possible qu'on fût obligé de porter chez les Etrangers des tresors qui apartiennent à la Patrie ? Faudra-t'il rendre la Haye ou Amsterdam dépositaires de nos plus excellentes productions ? Nous réduira-t'on à envier le sort de nos voisins, & travaillera-t'on volontairement à détruire une des branches du Commerce ?

Pour moi je suis très-assuré que le Sénat qui a pris connaissance de cette affaire, aussi sage qu'il est, & aussi attaché au bien public, justifiera la vive persuasion où sont tous les honnêtes gens, qu'il ne peut se dispenser d'honorer de sa bienveillance tous ceux qui contribueront à la perfection de ce grand Ouvrage. Le tems nous aprendra si nos conjectures sont véritables. (*a*)

(*a*) *Certains avis assurent qu'on travaille à obtenir du Roi la révocation du Privilège: si l'on*

Une des raisons pour lesquelles l'amour des Lettres est général dans notre siécle, c'est qu'aujourd'hui toutes les personnes de qualité, s'adonnent plus ou moins à l'étude. Un Gentilhomme rougissait, il y a cinquante ans, de signer son nom lisiblement, aujourd'hui il auroit honte de n'avoir pas lu quelques-uns des meilleurs Auteurs anciens & modernes, de ne point être en état de juger d'une piéce d'éloquence, & de ne pas savoir les mathématiques. Nous devons beaucoup aux Anglais à cet égard. Presque tous les jeunes Seigneurs Français ont coutume de voyager, cet usage aussi agréable qu'utile, leur a ouvert les yeux sur l'état d'ignorance où ils croupissaient, faute d'éducation. Rien ne formait un contraste plus humiliant pour notre Nation, que de voir un Milord raisonner comme les Pope & les Newton, tandis que toutes les connaissances d'un Marquis Français se

réussit, sans doute que notre maître aura bien pesé les motifs qui l'obligeront à user de cette rigueur; en ce cas la soumission duë à ce qui émane du trône doit étouffer toute espéce de murmure.

bornoient à savoir l'adresse des plus excellens Parfumeurs du Royaume. L'un citait un passage d'Homére, l'autre montrait des mouches de la bonne Faiseuse. On s'est aperçu, un peu tard à la vérité, mais enfin on s'est aperçu combien il était déraisonnable que ceux qui sont au-dessus du commun des hommes par leur naissance, leurs dignités & leurs emplois, fussent cependant infiniment au-dessous du petit bourgeois par l'esprit & la science. On a réfléchi sur les abus qui résultaient du défaut de capacité chez les grands. Enfin les nobles ont été convaincus que leur extraction ne leur imposait pas une obligation indispensable d'être ignorants & de se raprocher par conséquent de la brute le plus qu'il leur était possible. Ils ont étudié, & leur exemple, qui a toujours beaucoup de force, influant sur le reste des hommes, tout le monde aujourd'hui s'empresse d'acquérir des connaissances qu'on regardait inutiles, parce que l'humeur féroce de nos ancêtres nous persuadait que toute l'érudition nécessaire à un Gentilhomme consistait à savoir égorger méthodiquement son

semblable

ſemblable, dreſſer des chiens & dompter un cheval.

Je n'ignore pas que certains ſpéculatifs prétendent qu'il n'eſt pas avantageux que ce qui compoſe le plus grand nombre dans une monarchie ſoit éclairé. La raiſon qu'ils en donnent, c'eſt que trop d'eſprit parmi le peuple eſt capable de le diſtraire de cette ſoumiſſion aveugle dans laquelle il eſt expédient de le maintenir. Ce ſentiment ne me paraît pas raiſonnable, & ne pourrait acquérir quelque vraiſemblance qu'à l'égard d'un gouvernement deſpotique. Tout devant y être aſſujetti à la volonté d'un ſeul homme qui, ſans aucune forme de juſtice, ordonne & exécute ce qui lui plaît, il aurait peut-être à craindre que la multitude une fois au deſſous de cette ignorance craſſe qui entretient l'ame dans un état d'aviliſſement, ne cherchât à ſe ſouſtraire à ſes caprices; mais dans une Monarchie où le Légiſlateur même veut bien ſe ſoumettre à la loi, où tout ſe regle & ſe conduit avec des formalités qui donnent du moins les plus grandes aparences

d'équité & de raiſon, je ne vois pas qu'il y ait du danger que les grands & les petits s'adonnent à l'étude.

Un autre inconvénient, diſent ces politiques, c'eſt qu'il eſt à apréhender que le peuple néglige les arts mécaniques pour courir après les langues, & toutes les autres ſciences qui doivent être le partage des gens qui ne ſont pas obligés de travailler de leurs mains pour vivre. Le teſtament atribué au Cardinal de Richelieu, ſemble déſaprouver par cette conſidération la multitude des Colléges. Le ſentiment d'un homme auſſi capable de décider ce qui eſt expédient ou nuiſible à un Etat, eſt, ſans contredit, une grande autorité ; cependant il ſe pourrait faire qu'il eût enviſagé les choſes avec un peu trop de prévention. Quoi qu'il en ſoit, une preuve qu'il s'eſt trompé, c'eſt que les Colléges ne ſont pas moins nombreux qu'ils l'étaient de ſon tems, au contraire, il s'en eſt établi beaucoup depuis lui dans toute l'étendue du Royaume ; on y enſeigne la jeuneſſe gratis; on excite ſon émulation par tous les moyens imaginables; toutefois nous ne manquons pas d'artiſans.

DES MODES.

DEclamer contre toutes les extravagances des Français, en fait de Modes, c'eſt avoir envie d'écrire pour conſommer du papier, & ennuyer les Lecteurs. On peut dire en général que les Modes ſont modeſtes & indécentes, ſages & extravagantes, économes & diſpendieuſes. Voilà je crois la meilleure façon de les caractériſer. Chacun en fait uſage ſuivant le genre de ſon humeur. Une femme raiſonnable eſt enchantée qu'on ait preſque totalement ſuprimé les paniers, parce qu'elle s'en trouve plus à ſon aiſe; une coquette ſe plaît à porter des robes ouvertes, parce qu'elles donnent un air de liberté. C'eſt peut-être auſſi matiere à de plus fréquentes tentations. Une mere de famille adopte la coëffure qu'on nomme cabriolet, parce qu'elle n'a point de tems à perdre à une longue toilette; une fille du monde la recherche, parce qu'elle eſt charmée de découvrir quelque nouvelle grace

ſous cette eſpece de bonnet. C'eſt un filet tout récemment tendu pour ceux qui préférent l'art à la belle nature. Les aigrettes ſont du goût de celles qui ne ſont pas aſſez prodigues pour ſe parer tous les jours avec des dentelles de deux cens piſtoles. D'autres les achetent pour expoſer aux yeux du public mille colifichets d'un prix exorbitant, & qu'on ne porte qu'une fois. C'eſt ainſi qu'on peut convertir en bien ou en mal preſque tout ce qui eſt en uſage dans la ſociété.

L'étourdie court après les Modes, l'homme ſenſé s'y conforme & en tire le parti le plus utile. Jamais elles n'ont été plus variées, & quoi qu'on en puiſſe dire, c'eſt une preuve d'opulence. On a beau aimer le luxe, on ſe prive du faſte quand on n'a pas le moyen d'être ſplendide. On ne peut diſconvenir non plus que tous ceux qui travaillent à inventer des Modes n'aient pour but de joindre le commode à l'agréable. Notre façon de nous habiller, de nous coëffer & de nous chauſſer, eſt plus analogue à la conſtruction de notre corps qu'elle n'a jamais été. Nos

équipages leſtes & bien coupés, ſont plus maniables que ces boîtes énormes qui pulvériſaient le, pavé & ruinaient les chevaux. Les ſurtouts, dont on fait uſage dans toutes les grandes tables, ſont des plats d'économie ; nos bâtimens ſont plus clairs, & par conſéquent plus ſains que ceux de nos peres. En un mot, ſi l'uſage qu'on fait des Modes était réglé par la raiſon, bien loin d'en blâmer les inventeurs, on ſerait forcé de convenir qu'on leur a quelqu'obligation ; encore faut-il avouer que malgré tous les abus qui en naiſſent, on leur eſt cependant redevable, parce que les perſonnes de bon ſens ſavent les mettre à profit.

Il eſt des gens qui voient tout avec chagrin, c'eſt le propre d'un tempérament bilieux : pour moi je trouve plus de bien que de mal dans l'arrangement de ce qui s'offre à mes regards, & j'oſerais ſoutenir que ſi l'on faiſait une juſte eſtimation des avantages que le mal même aporte, on ſerait contraint de s'écrier : oui, tout eſt bien. Il eſt ſans doute aiſé de tourner ce ſyſtême en ridicule. Il ne s'agit que

d'opoſer avec un peu d'adreſſe la proſpérité des méchans, à l'infortune & aux diſgraces des bons. Ce ſeul parallele ſuffit pour faſciner des yeux peu clair-voyans, mais revenu de la premiere ſurpriſe, & même de l'eſpece d'indignation qu'on éprouve quand on voit un honnête homme devenir la victime des complots d'un ſcélérat, lorſqu'on ſe donne la peine d'examiner la chaîne d'événemens qui donne lieu à cette eſpece de mal, on s'égare dans un ſi prodigieux dédale de réflexions contradictoires, qu'on eſt au moins dans l'incertitude ſur le jugement qu'on en doit porter. Mais revenons aux modes : la diſgreſſion n'eſt excuſable que parce qu'elle n'eſt pas longue.

Il n'eſt pas ſurprenant de voir preſque tout le monde rechercher la nouveauté en fait d'ajuſtemens, d'étoffes & d'équipages. Rien n'eſt plus naturel à l'homme, & ſur-tout au Français, que l'amour du changement. C'eſt un bonheur pour l'Etat, puiſque l'induſtrie & le commerce y gagnent. On a beau s'emporter avec tout le zele que l'a-

mour de la ſimplicité & de la modeſtie inſpire contre les ornemens mondains, il ne s'en débitera pas par année pour cinq ſols de moins qu'on n'aurait fait ſi l'on s'épargnait des remontrances ſi vaines ; cependant s'il était poſſible que ces déclamations produiſiſſent l'effet que leurs auteurs n'en attendent point, & que même ils ne ſouhaitent pas, ce ſerait un des plus grands maux que la ſociété pût éprouver. Heureuſement nous n'avons rien à apréhender à cet égard. Les riches aimeront toujours le luxe, par conſéquent les pauvres trouveront leur ſubſiſtance dans les ſoins qu'ils prendront de travailler à les ſatisfaire. En préconiſant les avantages qu'on tire du débit des Modes, je ſens tous les inconvéniens qui réſulteraient de l'excès où la vanité pourrait les porter. La Police ſait y mettre bon ordre. On ne ſouffrira pas que *Laïs* aille aux ténébres de Long-Champ dans un char dont le harnais des chevaux brillera de plus de feux qu'elle n'en a allumé d'impudiques.

Il n'apartient qu'aux grands de donner le ton. Ceux qui, ſans en

avoir le droit, cherchent à se l'arroger, se distinguent, il est vrai, mais c'est en se rendant ridicules, & en devenant la fable de la Cour & de la Ville.

Je ne sais quel est le plus insensé, de *Florimont* qui se met à la torture pour imaginer une coëffure nouvelle, ou de *Tristius* qui s'obstine à montrer une tête chauve plutôt que de prendre perruque. Tout bien examiné, il vaut mieux être coquet que dégoûtant.

Je ne crois pas qu'il soit jamais possible de prescrire des bornes raisonnables à tout ce qu'on apelle Mode. Comment régler une chose qui est du ressort des coquettes & des petits maîtres.

Les boutiques des Marchandes de Mode sont le rendez-vous des jolis hommes, des Abbés & des Filles de joie. Le joli homme se pavanne sur le portique en ouvrant avec élégance une tabatiere que la Fille de joie s'approprie aux dépens d'une minauderie, tandis que l'Abbé en conte à la petite Marchande. J'ai rencontré des femmes qui se faisoient un revenu

de toutes les pretintailles qu'elles ramaſſaient les quinze premiers jours de l'an. J'ai vu d'aimables ſots qui avaient pour vingt mille francs de comptes ouverts au palais, ſans pouvoir ſe vanter d'avoir eu la moindre faveur en échange des flacons, des éventails & des néceſſaires. Certain Abbé très-connu, & qui reçut l'année paſſée les étrivieres par les Domeſtiques du P. de *** a vécu pendant trois ans aux dépens d'une Marchande de Mode chez qui il a placé quatre jeunes tendrons à qui il avait donné les premieres leçons d'amour.

Quoi qu'on puiſſe dire contre les Modes, parce qu'elles entretiennent un eſprit de prodigalité & de diſſipation parmi une foule de jeunes gens des deux ſexes, je ſuis ravi qu'elles ſoient plus abondantes dans ce ſiecle qu'elles n'ont jamais été. C'eſt une preuve de notre aiſance.

Il y a deux ans que me promenant au Palais la veille du premier de Janvier à huit heures du ſoir, jour où l'on rencontre un concours prodigieux de monde qui s'empreſſe à acheter mille

bagatelles, ou à jouir du coup d'œil ravissant que présentent toutes les boutiques de bijouteries, j'accostai un grave personnage que je reconnus pour un fameux Prédicateur, qui venait de remplir la chaire de saint G. pendant l'Avent. Cet homme, dont la sévérité est outrée, s'était fort étendu dans un de ses Sermons sur la frivolité des Modes qu'il regardait, disait-il, *comme le tombeau de l'innocence chrétienne.* Il est certain que les boutiques des Marchands du Palais étaient beaucoup moins brillantes il y a deux ans, qu'elles n'ont coûtume d'être, à raison de la misere des tems, suite inévitable de la guerre. Je liai conversation avec lui; & comme je lui faisais remarquer cette différence : *Hélas!* me dit-il, *Monsieur,* avec le ton le plus patétique & le plus capable d'inspirer de la douleur, *nous devons gémir sur nos malheurs ; cette diminution de gaieté & d'affluence de monde dans toutes ces boutiques, doit pénétrer un bon Citoyen.* Mon premier mouvement fut d'aplaudir son sentiment, & venant à réfléchir sur le chagrin qu'il témoignait de voir les Mar-

chandes de Modes étaler & vendre beaucoup moins de pompons, de mouches & d'aigrettes qu'à l'ordinaire, je concluai qu'il aimait encore mieux qu'on laissât *l'innocence chrétienne au tombeau*, que de la voir ressuscite aux dépens de notre bien-être.

DES SPECTACLES.

LEs Spectacles ont causé de tous tems de grandes discussions. Suivant les aparences elles ne finiront jamais, parce qu'il y aura toujours des gens qui se feront un devoir de les mettre infiniment au dessous de ce qu'ils sont, & d'autres beaucoup au dessus de ce qu'ils peuvent être. Depuis quelquetems on se contentait d'aller au spectacle, sans raisonner sur sa valeur intrinséque, ni sur le dégré d'estime qu'on pouvait accorder à la profession du Comédien. La querelle vient de se renouveller. *M. Rousseau* a déployé l'étendart de la discorde, il a attaqué *M. d'Alembert* qui s'aprête à justifier ce qu'il a dit à l'avantage de la Comédie dans le Dictionnaire Encyclopédique. Son ouvrage est sous presse, nous verrons quelles armes il oposera à celles dont le Citoyen de Genève s'est servi pour couvrir d'infamie le Théâtre & les Acteurs, quoiqu'il ait travaillé

pour eux. Nous avons déja vu de quelle maniere *Meſſieurs de Marmontel*, *Fréron & Laval*, ont réfuté ſon Livre. *M. d'Alembert* ne nous laiſſera, ſans doute, rien déſirer à cet égard ; cependant après la lecture du pour & du contre, chacun des Lecteurs demeurera dans l'opinion qu'il avait adoptée ſur cette matiere. Ceux qui ſe ſont mis au deſſus du préjugé ne s'y aſſujettiront pas, parce que M. Rouſſeau l'autoriſe ; & ceux qui y ſont aſſervis n'en ſecoueront point le joug, parce que quelques perſonnes de bon ſens en auront démontré toute l'abſurdité.

Les Spectacles ſont le rendez-vous de tous les honnêtes gens qui viennent y prendre une récréation quelquefois néceſſaire, ſouvent utile, & toujours raiſonnable. Je n'ai jamais bien compris le motif de l'acharnement de certains perſonnages contre ce genre d'amuſement, mais je ſais que me trouvant un jour chez un Commandant de Place, un Directeur de Comédie vint lui demander la liberté de donner quelques repréſentations & l'obtint. Cette nouvelle répandue dans la Ville y cau-

ſa beaucoup de joie. Le lendemain le même Commandant envoya chercher le Directeur, & lui dit : *Je vous avais permis, mon ami, de jouer ici la Comédie, vos Camarades les Miſſionnaires s'y opoſent ; je ſuis fâché qu'il y ait jalouſie de métier.* Il fallut céder au plus fort.

Je n'ai pas beſoin de répéter que j'écris en Philoſophe politique, & qu'ainſi je ne conſidere les objets que relativement au bien ou au mal qu'ils peuvent aporter dans la ſociété. Les Spectacles, ſous ce point de vue, me paraiſſent beaucoup plus utiles que préjudiciables. Ils entretiennent l'amour des talens ; ils excitent l'émulation des Artiſtes ; ils ſervent enfin de paſſe-tems à une infinité d'hommes que l'oiſiveté conduirait à la taverne, à la roulette, ou chez *Meſſaline*.

Pour juger de l'effet des Spectacles, il faut examiner leur nature. L'Opéra eſt une Académie de Muſique, où tous les Arts ſe réuniſſent pour étonner, émouvoir & attendrir. Ces ſortes de Spectacles en raſſemblant un grand nombre de perſonnes, contribuent à

polir les mœurs, & rendent la société plus amicale. Tout y respire l'amour, j'en conviens ; mais cette passion est la plus noble & la plus belle de toutes : c'est elle qui éleve l'ame au dessus de l'humanité, & qui la provoque à l'héroïsme. D'un lâche elle fait faire un Achille. Par elle, la dureté du caractere s'adoucit, & la fierté s'humanise ; c'est elle enfin qui rend la vertu aimable en la dépouillant de cette austérité qu'elle emprunte de la rudesse. Je sais que cette passion est cause d'une infinité de maux ; mais je n'ignore pas que sans faire attention au principe universel de toutes choses, qui est l'amour, on releve avec emphase le mal qu'il procure, sans examiner qu'il est seul & unique auteur de tout le bien qui se fait dans l'univers. Qu'ai-je dit ? Quel orage va s'élever contre moi ? Dût la foudre m'écraser ; oui l'amour, le seul amour est le principe universel, le premier moteur de tout, comme il en est le terme. Quel danger y a-t-il donc à nous entretenir d'un penchant auquel la

nature nous a assujettis ? Quel inconvénient y trouve-t-on, sur-tout lorsque dans l'image qu'on nous en présente, on ne nous fait appercevoir que des traits de fidélité, & de tendresse autorisés par le devoir ?

Je ne prétens point dire que l'Opéra ne soit capable de donner certaines impressions de vice, sur-tout à la jeunesse ; mais comme il n'est rien de parfait sur terre, & que les meilleures choses peuvent se convertir en mal, il n'est pas naturel de priver la société d'un de ses plus nobles amusemens, parce qu'il peut porter préjudice à un petit nombre de citoyens. On trouve à l'Opéra ce qu'on voit tous les jours dans les cercles, des femmes coquettes, des hommes qui aiment le plaisir, des intrigues, des amourettes. Tant que le bien public se rencontrera parmi tous ces défauts, il faut éviter de rien changer à l'ordre des choses. *Severus* excommuniera *Orphée*, qui ne laissera pas de chanter sa victoire. Tout est mal, tout est bien, ne portons point d'atteinte

teinte à l'harmonie qui régne dans l'univers.

Le Théâtre des Comédiens réunit deux genres de Spectacles, le tragique & le comique. Il peut fournir une infinité de leçons de la morale la plus épurée. Les seuls esprits prévenus ou intéressés à nier cette vérité en disconviendront.

La tragédie nous remet devant les yeux des traits d'histoire où l'on montre le vice sous la forme qui lui est personnelle ; c'est-à-dire, qu'on l'expose d'une maniere à exciter l'horreur & l'indignation. Il est enfin toujours accompagné des punitions, ou du moins des remords qui en sont inséparables. La vertu, au contraire, au milieu même des tempêtes qui l'agitent, en butte à l'envie, à la méchanceté & à tous les artifices des calomniateurs, brille de l'éclat qu'elle n'emprunte que de sa simplicité & de la justice. Si elle n'est pas quelquefois récompensée comme elle le mérite ; c'est qu'il n'est point permis de changer le fond du sujet que l'on traite : or comme il n'arrive que trop souvent de voir

des gens vertueux privés des avantages dont ils sont dignes, on représente les objets tels qu'ils sont, & l'on se contente de relever le mérite de la vertu, de la peindre aussi aimable qu'elle est, pour en inspirer l'amour au Spectateur, tandis qu'on provoque sa haine & son mépris à l'égard de tout ceux qui oprriment l'innocence. Il suffit de jetter les yeux sur quelque tragédie que ce soit pour se convaincre de cette vérité. Quelle espece de mal peut-il résulter de la représentation de ces pieces ? Les Grecs, les plus sages de tous les hommes, ont été les premiers inventeurs des Scènes tragiques. Ils s'en servaient comme du moyen le plus efficace pour instruire le peuple : par cette raison leurs Prêtres étaient leurs Acteurs. Aujourd'hui la sainteté du ministere des nôtres ne serait pas compatible avec cette profession ; mais aussi ceux qui l'exercent ne devraient-ils point être l'objet de leur animosité, ne fût-ce qu'à raison de l'origine.

La Comédie est le tableau de nos mœurs. C'est une école où chacun

peut aprendre les devoirs de ſon état, en remarquant tous les défauts qui ſe gliſſent dans la ſociété. C'eſt une maniere d'inſtruire & de cenſurer d'autant meilleure qu'elle égaie l'eſprit en parlant au cœur. L'aigreur accompagne preſque toujours les réprimandes de ceux qui ſont en droit d'en faire, & c'eſt peut-être la cauſe la plus ordinaire de leur inutilité. Les Comédiens, au contraire, débitent leur morale de la maniere du monde la plus capable de faire impreſſion, parce qu'ils mettent en action tout ce qu'ils veulent exprimer, & qu'ils paraiſſent toujours exempts de ce fiel qui répand une amertume inſuportable ſur les remontrances. Un avare ſe plaît à voir *Arpagon* qu'il blâme, lors même qu'il imite ſon avarice. L'attention qu'il aporte au jeu de ce perſonnage, lui ſuggére des réflexions dont il y a lieu d'eſperer qu'il profitera, parce qu'on l'inſtruit ſans l'offenſer. *Tartufe* dévoile tous les ſecrets reſſorts de l'hypocriſie, & enſeigne au public à ſe méfier de l'affectation & de la forfanterie des bigots. En un

mot, il n'eſt guéres de comédies qui ne puiſſent devenir d'une fort grande utilité, parce qu'il y en a fort peu qui n'aient pour but de ridiculiſer le vice. S'il s'en rencontre où l'on remarque une trop grande liberté dans les expreſſions & dans la matiére que l'on traite, c'eſt à la Police à défendre de les jouer, ſi l'avidité du gain détermine les Comédiens à les afficher. Quiconque peut empécher le mal par un ſeul acte de ſa volonté, ſe rend très-coupable lorſqu'il le tolére. Je ſuis ſurpris, par exemple, qu'on autoriſe la repreſentation de *Turcaret*, de la *Comteſſe d'Orgueil*, du *Tambour nocturne*, du *Bal d'Auteuil*, & de quelques autres piéces ſemblables qui dégradent la Nobleſſe du Théâtre, & qui donnent matiére à tous les reproches dont on l'accable. On devrait en bannir ces baſſes équivoques qui font rire les gens ſans éducation, & qui révoltent toutes les perſonnes qui penſent. Sur le pied où le théâtre eſt aujourd'hui, il ne ſerait peut-être pas difficile de parvenir à une réforme complette; les piéces modernes ſont

très-épurées, il ne s'agirait que d'en proscrire quelques anciennes. Si cette conduite n'était pas capable de le réconcilier avec les dévots, peuple toujours armé de grifes, du moins elle ferait honneur aux Comédiens, augmenterait l'estime que les honnêtes gens ont pour ceux d'entreux qui méritent d'être distingués, & peut-être déterminerait les Ecclésiatiques à révoquer leurs censures. Au reste, s'ils n'en recueillaient pas ce dernier avantage, dont ils pourraient être privés par des raisons de politique, ils n'auraient plus rien à se reprocher : alors on dirait avec raison, *fulmen male fulminatum fulminat fulminantem.*

L'excommunication portée contre les Comédiens passe pour le chef-d'œuvre du zèle & de la discipline de l'Eglise dans l'esprit des fanatiques, des ignorans & de la populace. Conséquemment ce préjugé doit être fort étendu, parce que la classe des personnages que je viens de désigner est fort nombreuse; c'est le gros du public. Heureusement pour les Comediens ils sont dédommagés par la façon de

penſer de tous les êtres qui raiſonnent. Ils ſont les maîtres de faire rougir de honte les auteurs de cette injuſte prévention par leur conduite. Qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes, s'ils ne jouiſſent pas de l'eſtime qu'ils pourraient mériter de la part des citoyens éclairés : des mœurs plus pures, des ſentimens plus nobles, moins de faſte & plus de modeſtie les mettrait à l'abri de beaucoup de mortifications.

Il eſt certain que l'excommunication dont ils ſe plaignent avec juſtice, eſt la preuve la plus claire de l'inconſéquence qu'on a lieu de reprocher aux Français. Ils ſont à cet égard une eſpece de ſchiſme avec l'Egliſe de Rome ; démandez-leur-en la raiſon, je leur défie d'en fournir une qui ſoit plauſible. Il y a quelque-tems que j'examinais avec un des plus reſpectables Sénateurs du Royaume, tout le ridicule de ces cenſures. Après bien des réflexions de part & d'autre : *Je vous avoue*, me dit il, *que rien n'eſt plus abſurde que l'obſtination dans laquelle on eſt d'anathématiſer les Co-*

médiens, tandis que le Pape les admet dans le sein de l'Eglise. Cette conduite peut donner matiere à des argumens dont on peut tirer avantage pour prouver que la Religion sert de prétexte à la politique ; car, ajouta-t-il, *on n'use de cette rigueur à leur égard, que par la crainte où l'on est qu'une infinité de jeunes gens de famille seduits par l'extérieur brillant des Acteurs & les charmes des Actrices, ne renoncent aux occupations auſquelles on les destine, pour embrasser cette profession. Il en résulterait de grands maux par la mésalliance des familles, & l'abandon des Charges & des dignités que les peres & meres veulent transmettre à leurs enfans. Pour prévenir un abus si dangereux, nous n'avons trouvé rien de plus propre que d'attacher, par le ministere des Prêtres, une note d'infamie à l'etat du Comédien ; bien persuadé que le peuple qui donne dans un prejugé par principe de Religion, ne s'en départ jamais. Conſéquemment le mépris de la nation pour ceux qui se consacrent au théâtre, devait néceſſairement mettre un*

frein au penchant que la jeunesse ne montre que trop à l'embrasser.

*Remarquez encore que par une suite de cette excommunication les peres & meres sont en droit de deshériter leurs enfans : or ceux qui braveraient le préjugé ne se détermineraient peut-être pas si aisément à se voir frustrés d'un bon héritage. La preuve de ce que je vous avance, c'est que n'ayant point à redouter des Comédiens Italiens, les mêmes inconvéniens que nous craignons de la part des Français, nous avons excommunié ceux-ci, & nous n'avons fait aucune difficulté d'inscrire ceux-là au rang de tous les autres fidéles Catholiques, quoique ces derniers soient beaucoup plus libres, & qu'à la réserve d'un petit nombre de pieces, telle qu'*Arlequin sauvage, *toutes leurs Comédies soient pleines d'indécences & peu susceptibles d'inspirer des sentimens d'honnêteté.*

Je ne puis me refuser à l'évidence de cette vérité, mais avant d'en paraître persuadé, je lui fis observer que l'excommunication avait été lancée dans des tems où on n'avait pas lieu de craindre

dre que les jeunes gens de famille priſſent le parti du théâtre. Il en convint avec moi, & me répondit, *que cette ſévérité dans ſon principe avait été très-raiſonnable, parce qu'une foule de gens ſans aveu s'étaient érigés en Comédiens, & qu'auſſi diſſolus dans leurs mœurs qu'infâmes dans leurs jeux & leurs propos, on avait dû les traiter comme l'excrément du genre humain; que cette eſpèce de vermine, capable d'empeſter le public, n'avait jamais dû être regardée comme méritant le nom d'Acteur; mais qu'en ayant uſurpé le titre, ils avaient autoriſé toutes les perſonnes qui n'ont point de diſcernement, à confondre d'honnêtes gens avec cette vile canaille.*

On a bien apperçû, continua-t-il, *toute l'extrême différence qui ſe rencontre entre ces odieux Baladins & les Comédiens; mais comme leur art, quoique fort épuré, ne pouvait acquérir un certain dégré d'eſtime à raiſon du préjugé occaſionné par ſon propre nom, on s'eſt bien donné de garde de retirer l'anathême dont on l'avait chargé, par la crainte d'engager une jeuneſſe trop adonnée aux plaiſirs à renoncer aux devoirs eſſentiels de la ſo-*

cieté pour prendre le parti du théâtre. Je ne déſeſpere pas, me dit-il encore, *qu'on ne ſe relâche par la ſuite de cette rigueur, mais avant d'en venir-là, il faut qu'on ait une façon de penſer ſur les Comédiens aſſez juſte pour qu'ils ne ſoient ni plus conſidérés ni plus avilis que leur état le mérite. On doit ſe garder, par reſpect pour la Religion, de rompre en viſiére à tout le peuple, s'il s'obſtine à perſiſter dans ſa mauvaiſe opinion, & on doit également craindre de répandre trop de luſtre ſur la profeſſion des Acteurs s'ils parviennent à obtenir un dégré ſupérieur d'eſtime. Cette politique néceſſaire eſt très-diſgracieuſe pour ceux qui ſont dignes de la conſidération de leurs compatriotes ; mais il faut laiſſer au tems à remédier à un mal qui paraît juſqu'à préſent ſans remede. Pour les dédommager en quelque maniere d'une trop grande ſévérité de la part de l'Egliſe, nos Rois leur accordent des penſions, & leur donnent des marques de bienveillance qui ſont un témoignage aſſez évident du peu d'attention qu'on fait aux foudres dont on les a frappés, mais qu'on n'oſe encore éteindre.* Il

me cita cette déclaration de Louis XIII. du 16. Avril 1641, qui ordonne, *qu'en cas que les Comédiens réglent tellement les actions du Théâtre, qu'elles soient toujours exemptes d'impureté, il voulait que leur exercice qui peut innocemment divertir ses sujets de diverses occasions mauvaises, ne leur puisse être imputé à blâme, ni nuire à leur réputation dans le commerce public.*

Il est certain qu'une déclaration de cette nature, publiée par les conseils, & sous les auspices d'un Ministre Cardinal, est très-capable d'émousser les traits que l'Eglise Gallicane a lancés contr'eux. Comment excommunier raisonnablement des personnes dont *l'exercice ne peut être imputé à blâme, ni nuire à leur reputation?* Je n'ai pas assez d'esprit pour concilier cette opposition. Le Cardinal de Richelieu a-t-il pû, comme Prêtre de cette même Eglise, lui donner cette mortification, ou n'avait-il pas assez de lumiere pour en sentir toutes les conséquences? Ce grand homme a sans doute préféré dans cette occasion l'équité naturelle à la politique. Que de scandale n'auroit-on pas

é vité, ſi en imitant ſon amour pour la juſtice, on avait ceſſé de flétrir des gens dont la profeſſion autoriſée par le Prince n'a rien d'aviliſſant ni de mépriſable!

Quand je me plains des ſcandales que cette rigueur déplacée occaſionne, ce n'eſt pas ſans ſujet. On ſait que Mademoiſelle le Couvreur, qui faiſait les délices de tout Paris, fût privée de la ſépulture eccléſiaſtique, parce qu'elle n'eut pas le tems de faire ſa renonciation, étant morte preſque ſubitement. Le Curé de ſa Paroiſſe, digne de grands éloges à certains égards ſeulement, cet *Ariſte* enfin, dont j'ai parlé dans le cours de cet Ouvrage, refuſa de l'enterrer parmi les Fideles, quoiqu'elle eût témoigné un extrême déſir de recevoir les derniers Sacremens, & qu'elle fût morte dans le tems qu'elle avait envoyé chercher un Prêtre. Les amis de cette ſublime Actrice l'inhumerent clandeſtinement, à la honte de toute la France qui, par une ingratitude barbare, refuſait une légére marque d'eſtime à la cendre de celle dont elle avait ſi fort aplaudi les

talens. Quelques jours après cette triſte cérémonie, quelqu'un fut trouver *Ariſte*, & lui dit qu'en faveur des ſentimens de piété que Mademoiſelle le Couvreur avait montrés en mourant, & en conſidération des demandes réïtérées qu'elle avait faites d'un Confeſſeur, on aurait dû uſer de quelqu'indulgence à ſon égard, étant certain que le vouloir eſt réputé pour le fait auprès de Dieu. *Ariſte* n'eut pas de peine à démontrer qu'il avait agi comme il le devait, la force de la loi était pour lui. On le laiſſa débiter toute l'auſtérité de ſa morale ; & après l'avoir écouté paiſiblement : ſavez vous bien, lui dit-on, qu'elle avait une volonté ſi déterminée de ſe ſoumettre à la diſcipline de l'Egliſe lorſqu'elle a fait apeler un Prêtre, qu'elle a chargé des amis, témoins de ſes derniers ſoupirs, de donner un diament & un colier de la valeur de 6000 livres pour orner le ſoleil de votre Paroiſſe, au cas que vous l'enterraſſiez comme elle l'eſpérait? *Pourquoi donc ne m'avoir pas inſtruit plus tôt de ces pieuſes intentions*? repliqua Ariſte, *il n'eſt pas poſſible à préſent de la faire déterrer : on*

m'a dit qu'on avait jetté de la chaux sur son corps.

En dépit de l'aveugle superstition, Voltaire a fait son Apothéose, & les talens ont gravé son nom au temple de Mémoire.

Je n'ai point d'intérêt à défendre la cause des Comédiens, je n'en connais aucuns particulierement; mais s'il m'était permis de m'expliquer aussi clairement que je le pourrais, pour prouver que la seule politique a su armer le fanatisme contr'eux, je ne laisserais aucun doute sur l'ignorance ou la mauvaise foi de leurs censeurs. Brisons-là. Il est des choses qu'on est contraint de taire, d'ailleurs après les graces dont le Souverain les honore, ont-ils besoin d'Apologie? La postérité aprendra que LE ROI TRÉS-CHRÉTIEN, LOUIS LE BIEN AIMÉ, par une bonté digne de sa magificence royale, vient d'orner le portrait d'une Comédienne, & a ordonné que ce témoignage de bienveillance fût constaté d'une maniere autentique, qu'on plaçât les Armes de France en relief sur la bordure de ce tableau.

Tandis qu'un Cagot en soupire ;
Plus d'un Prélat, chere Clairon ;
Qui comme moi ne fait que rire
De l'excommunication,
Abandonnant Mitre & breviaire ;
Plutôt aujourd'hui que demain,
Endosserait l'habit Romain,
Pour faire un nouveau Séminaire,
S'il espérait d'un tel honneur,
Instruit par toi dans l'art de plaire,
Partager un jour la grandeur,
Et les hommages de la terre.

En faisant remarquer à certaines personnes toute la contradiction qui se rencontre dans la conduite qu'on tient à l'égard des Comédiens, j'en ai rencontré qui voulaient raisonner par principes & qui me disaient, qu'il ne fallait pas juger de cette profession par les anathémes, ni par les distinctions qu'elle éprouve, mais par sa propre essence. Lorque j'ai eu affaire à des rigoristes qui s'n'opposaient à chaque instant que de grands mots vuides de sens, & qui, semblables à Sœur Agnès, se confessaient d'avoir tué une puce avec colére, où d'avoir mangé les parties honteuses d'un harang, je me suis contenté de rire : mais quand j'ai parlé à

des hommes, je leur ai demandé en quoi ils faisaient consister l'essence de cette profession, puisqu'ils voulaient qu'on jugeât d'elle par ce qu'elle est en elle-même? Ils ont été obligés de convenir que l'art du Comédien n'était autre que le talent de captiver l'imagination, & de fasciner tellement les yeux du Spectateur, qu'on parvint à lui persuader qu'une action faite il y a cent ans, se passe dans l'instant qu'on la lui représente, en l'affectant des sentimens qu'il auroit éprouvés s'il en avait été réellement témoin. Cela posé, je ne vois pas ce qu'il y a d'infâme dans l'exercice de cet art. Il s'agit de savoir si ce qu'on représente est digne de louange ou de blâme; car si le vice prend la place de la vertu dans la bouche des Acteurs, certainement ils doivent être proscrits; mais si au contraire ils sont très-attentifs à ne rien exposer en public que de conforme à la pureté des mœurs, qu'a-t-on à leur reprocher? Ils n'ont pas toujours été, dit-on, si scrupuleux; mais ils le sont aujourd'hui: il est donc de la raison de les distinguer, puisqu'ils ont su se distinguer eux-mêmes.

Croit-on avoir un motif suffisant de couvrir d'opprobre une infinité de Citoyens, parce qu'on dira que leur métier est contraire à la rigidité de l'Evangile qui nous menace de nous faire rendre compte d'une parole oisive? Les discours des Comédiens ne doivent pas être tels, puisqu'ils tendent à faire haïr le vice, & à rendre à la vertu les hommages qu'on lui doit. On ne trouve, dit-on, au théâtre qu'esprit de dissipation, & qu'occasion prochaine d'immodestie & d'impureté. Qu'on anathématise donc aussi toutes les promenades, & peut-être qu'en faisant un examen sérieux de tous les lieux où des abus de différents genres produisent de très-grands scandales, la foudre percera jusques dans le lieu saint. Les rendez-vous sont plus fréquens & plus faciles dans un de ces endroits que dans l'autre, & il ne s'y peut commettre aucune espéce de mal qui n'entraîne d'affreuses conséquences. Est-il du bon sens de juger de la nature d'une chose par quelques effets qui ne lui sont point propres & personnels? La Comédie & les Comé-

diens ne subsisteraient pas moins, quand on en bannirait les propos licencieux des petits Maîtres & les indécences des coulisses ; qu'on laisse donc à la Police & aux Directeurs des consciences, le soin de chercher à rectifier ce qu'il y a de défectueux parmi un petit nombre d'Acteurs & de Spectateurs, mais que la stupidité & la superstition n'allument plus les flambeaux de la discorde, pour diviser des Concitoyens & les élever les uns contre les autres.

Puisqu'il n'est pas possible de régler le jugement du peuple à ce sujet suivant la droiture & l'équité, parce que les Ecclesiastiques ne veulent point permettre aux Séculiers de jouer la Comédie, pourquoi, dira-t-on, s'obstiner à embrasser l'état de Comédien ? Pourquoi ? parce que la plupart des Acteurs n'ont point d'autre ressource, ayant été destinés au théâtre dès leur enfance ; parce que d'autres ont été très-heureux de trouver ce moyen de subsistance après des revers de fortune, parce qu'enfin ceux qui ont des talens supérieurs ne seraient pas maîtres de le quitter si leur desertion pouvait entraîner sa ruine. Il

faut donc qu'il y ait néceſſairement des Comédiens. Heureux, quoiqu'on en puiſſe dire, tous ceux qui pourront atteindre à la perfection de quelques-uns deux; malheureux ceux qui, ſans y pouvoir parvenir, ſont obligés indiſpenſablement d'en exercer la profeſſion.

FIN.

TABLE

DES MATIERES.

De la Religion, 1
Des femmes, 19
De la Juſtice, 32
Du Militaire, 37
De la Finance, 49
Du Commerce, 56
Des Moines, 77
Des Medecins, 113
De la Cour, 126
De la Ville, 141
De la Province, 150
De la Vénalité des Charges, 158
De la Littérature, 176
Des Modes, 195
Des Spectacles. 204

Fin de la Table.

Mole, Guillaume François Roger

LÉGENDE DORÉE,

OU

HISTOIRES

MORALES.

Adore un Dieu, sois juste, & chéris tes semblables ;
Mortel, voilà ta loi : qui la suit est heureux.

A GENEVE,
Et se trouve
A PARIS,
Chez DUFOUR, Libraire, Quai de Gesvres, au Bon Pasteur.

1768.

PRÉFACE.

POURQUOI l'Homme eſt-il né ? Pour faire des heureux. Voilà ſans contredit une belle maxime ; mais dans quel Pays eſt-elle adoptée ? Hélas ! l'égoïſme eſt le ſyſtême dominant : nous croyons que nos ſemblables ſont faits pour contribuer à notre bonheur, & nous ne faiſons pas attention que d'après les principes de la Société, l'obligation eſt réciproque. Nous reſſemblons à ces Juges qui font exécuter ſtrictement des loix qu'ils tranſgreſſent tous les jours : Eſt-il

injuſtice plus criante ? Qu'arrive-t-il ? La froide indifférence s'introduit parmi les hommes ; on n'aime que ſoi & nul n'eſt heureux.

Je ne viens point ici combattre ce fatal ſyſtême de l'égoïſme : un ennemi ſi redoutable demande un Athelete plus vigoureux. Mon but eſt de propoſer aux mortels des exemples de bonne foi & d'humanité, de ſageſſe & d'équité, de patience & d'humilité : en un mot, raconter d'après l'Hiſtoire, les fatales ſuites du vice & les avantages de la vertu : voilà tout mon ouvrage.

Si l'on parcourait les faſtes du monde, le nombre de ces exemples ſerait ſans doute immenſe : c'eſt ce qui fait que j'ai tâché de

les reſtraindre en ne faiſant uſage que d'Auteurs connus & approuvés. La vie des Saints eſt une ſource féconde en merveilles : j'y ai puiſé ſouvent & je compte qu'on m'en ſçaura bon gré. Les Ambroiſes, les Auguſtins, les Grégoires, vallent bien ſans doute les Héros du Paganiſme. Tous méritent nos éloges, tous ſont dignes d'être imités.

Etre court & ne point altérer le fond de l'Hiſtoire, ſont encore deux regles que je me ſuis impoſées. Embellir la vérité n'eſt pas un crime, c'en eſt un que de la déguiſer. Je ne crains point qu'on me faſſe ce reproche. Si dans quelques occaſions j'ai donné l'eſſor à mon imagination, c'eſt que j'ai cru qu'il pourroit en réſulter quelque bien

pour les mœurs & nul mal pour la Religion. Je n'ai même pris cette liberté que dans les discours que je mets dans la bouche de mes Héros. Licence je crois permise, & passée en usage.

Je pouvais diviser l'Ouvrage par Chapitres, ou suivre la Chronologie, ou rassembler sous un même titre les Histoires qui ont à-peu-près le même objet ; l'ordre alphabétique m'a paru le plus simple, & je l'ai adopté.

Si ce coup d'essai de ma plume est de quelque utilité au Public, je me croirai bien dédommagé de mes peines. *Faire germer l'amour du bien dans les cœurs, est le plus ardent de mes vœux.*

LÉGENDE

LÉGENDE DORÉE,
OU
HISTOIRES MORALES.

ABRAHAM.

L'ABRAHAM dont il s'agit ici, n'eſt pas cet ancien Patriarche que la Bible nous repréſente ſi pieux, ſi ſoumis aux décrets de l'Eternel; mais un noble Syrien, qui renonça au monde pour ſe conſacrer totalement à Dieu; il mourut Hermite dans le troiſieme ſiécle.

Qu'un Hermite ait avec lui ſa niéce, ce n'eſt pas un crime : qu'elle ſoit jolie, ce n'eſt pas ſa faute : qu'elle donne dans le travers, c'eſt ce qui peut arriver, & arriva en effet à la niéce d'Abraham. Elle avait à peine ſept ans lorſqu'on la lui amena dans ſa cellule : comme elle était orpheline, & donnait d'elle les idées les plus flatteuſes, ce bon Hermite ſe chargea volontiers du ſoin de l'élever, & ſe fit un plaiſir de l'inſtruire. L'amour de Dieu, la fuite du mal, la recherche du bien, volà les ſentimens qu'il tâcha de lui inſpirer. La plus tendre des Meres aurait-elle pû en faire davantage ?

Pendant pluſieurs années Abraham eut l'avantage de voir fructifier ſes travaux. Sa niéce croiſſait en âge, en beauté, en vertu ; mais, hélas ! cette brillante aurore qui ſemblait annoncer le lever de l'aſtre le plus beau, ſe changea tout-à-coup en une nuit

obſcure. Séduite par les idées flatteuſes qu'elle ſe formait du monde, la jeune niéce conçut une averſion mortelle pour la ſolitude. Les conſeils de ſon Oncle qu'elle recevait autrefois comme des oracles, lui devinrent inſupportables; elle ne vit plus dans Abraham qu'un cenſeur rigoureux, qu'un vieillard décrépit, elle commença par le mépriſer, elle finit par le haïr.

Une conduite ſi extraordinaire alarma Abraham. Il voulut ramener ſa niéce au ſein de la vertu. Les voies de douceurs lui parurent les plus favorables à ſon deſſein, il les employa: mais tous ſes efforts furent ſuperflus. Un Hermite du voiſinage à qui la jeune perſonne avait donné ſa confiance, détruiſait tous ſes travaux. Cet Hermite étoit un jeune homme aimable, qui n'avoit pu voir la niéce d'Abraham ſans l'aimer. S'il s'était revêtu

d'une haire, s'il avait embrassé la vie solitaire, c'était pour jouir plus souvent de l'objet de ses vœux, c'était pour lui faire plus aisément sa cour.

Ce vil adorateur vit bientôt ses soins couronnés du succès. La jeune niéce répondit à ses desirs. Tous deux s'évaderent secrettement de la cellule du Saint, & furent au loin satisfaire la plus infâme des passions. La joie de ce malheureux n'eût pas une longue durée : une mort imprévue l'enleva au printems de ses jours, & ce coup fatal loin de faire rentrer son amante en elle-même, ne servit qu'à la plonger dans de nouveaux forfaits.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis que son amant etait expiré entre ses bras, que cette jeune insensée, cédant à son penchant, se mit sous la direction d'une de ces femmes publiques, qui font trafic de galanterie : trafic infâme, l'opprobre de

la Société & le comble du deshonneur. Par les soins & les intrigues de cette prostituée, elle devint bientôt célebre. En peu de jours elle eut une cour nombreuse : on rendit hommage à ses charmes, & l'on paya ses faveurs.

Un vieux richard superbement vêtu se présente un jour chez cette femme publique. Il regarde, il examine les portraits des jeunes divinités qu'elle possede, celui de la jeune niéce fixe son choix. Il paye : on la fait avertir : la folette, vêtue à la légere, accourt en fredonnant une chansonnette. Elle arrive : mais, ô Ciel ! quelle est sa surprise ! ce vieux richard c'est son Oncle.

Ce brave homme s'étant apperçu de l'évasion de sa niéce, avait tout quitté pour la chercher, & avait été assez heureux pour la découvrir ; lorsqu'il apprit quelle étoit son infâme retraite, il pensa mourir de douleur : cependant

avant d'en venir à un coup d'éclat, il jugea plus à propos de tenter encore les voies de la douceur. C'était pour celà qu'il s'était déguisé.

Je n'entreprendrai point de rapporter ici tout ce qui se passa alors entre Abraham & sa niéce, chacun peut se le figurer. Je me contenterai de dire que les remontrances du bon Hermite produisirent leur effet. La jeune personne confuse, interdite, se jetta aux pieds de son Oncle, lui demanda pardon de son ingratitude, revint habiter sa cellule, & ne cessa de pleurer ses crimes qu'en cessant de vivre. *Reconnoître ses fautes, s'en corriger, c'est l'héroïsme de la vertu.*

ACACE.

EST-CE la force qu'il faut employer pour repouſſer la violence & faire triompher la vertu ? Non. La patience & l'humanité ont ſeules le droit de dompter tous les cœurs. Les Romains indignés de la maniere barbare avec laquelle on traitait les Chrétiens chez les Perſes, leur déclarerent la guerre, & remporterent ſur eux une victoire éclatante. Le nombre des priſonniers fut environ de ſept mille. Enflés de leurs ſuccès, les vainqueurs exercerent ſur ces miſérables toute leur furie. Ils aimerent mieux les laiſſer périr de miſere que de les rendre aux vaincus. Loin de fléchir les Perſans, cette cruauté ne fit que redoubler leur haine contre les Chrétiens. Ils recommencerent à les perſécuter, & ſe préparerent à de nouveaux combats.

La Ville d'Amide, frontiere de la Perſe, avait alors pour Evêque un brave homme, nommé Acace. Il ne put voir ſans gémir la triſte ſituation des malheureuſes victimes du zèle trop outré des Romains, quoiqu'il fût ſujet de l'empire. Il fut trouver les Chefs de l'Armée & leur parla en faveur des Perſans. Il reçut une réponſe qui fait frémir.

« Quoi, vous êtes Romain, & » vous vous intéreſſez pour des Ido- » lâtres ! vous ignorez donc leur bar- » barie ? Allez en Perſe & vous ſerez » témoin de leurs forfaits. Vous y » verrez ces monſtres faire périr ſans » pitié leurs ſemblables. Ils brûlent » les uns, étouffent les autres, maſ- » ſacrent ceux-ci, écorchent ceux-là, » & vous voulez que nous ayons des » égards pour ces cœurs dénaturés ? » Non, non, qu'ils mettent fin à » leurs excès, autrement ils périront » tous

» tous ſous nos coups ». Le bon Prélat voulut remontrer tout l'odieux d'un procedé ſi injuſte ; mais on lui impoſa ſilence. « Retirez-vous, lui dit » un des principaux de l'armée ; prendre le parti des Perſans, c'eſt favoriſer le crime, ou trahir les Romains ».

Déſeſpéré du mauvais ſuccès de ſes démarches auprès des Chefs de l'Armée, Acace eut recours à ſon Clergé : il commença par lui faire un tableau pathétique du déplorable état des Perſans. « Je ſuppoſe, dit-il enſuite, » que tous les crimes dont on les » accuſe ſoient vrais, eſt-ce une » raiſon pour les maltraiter, & » devenir auſſi criminels qu'eux ? » Qu'ils ſoient barbares, idolâtres, » & quelque choſe de pire encore, » que nous importe. Ils ſont hommes, » à ce titre nous devons les aimer : » ils ſont malheureux, nous devons

» les ſoulager. Si nous étions eſclaves » chez les Perſes, s'ils nous maltraitaient, ne ſerions-nous pas charmés » de trouver quelqu'un qui s'intéreſſât » à nos malheurs ? Faiſons donc pour » les autres ce que nous voudrions » qu'on fît pour nous-mêmes. C'eſt » la loi de la nature, elle eſt écrite » dans tous les cœurs ».

Ces mots, prononcés avec feu, firent verſer des larmes à toute l'aſſemblée : le ſaint Evêque enchanté de cet attendriſſement général, reprit ainſi : » Que c'eſt avec joie que je vois couler vos pleurs ! la tendre humanité » n'eſt donc point exilée de la terre. Il » eſt encore des humains ». Après quelques momens de ſilence, il ajouta : « A vos ſoupirs, je vois que l'impoſſibilité où vous êtes de donner » des ſecours aux Perſans, redouble » votre ſenſibilité, augmente votre » douleur ; conſolez-vous, quoique » pauvres, quoique dénués de tout,

» il eſt un moyen bien ſimple de » remplir nos vœux. Notre Dieu » n'a beſoin ni d'or ni d'argent, » cependant grace à la libéralité des » fideles, notre Egliſe a quantité de » vaſes faits avec ces précieux métaux. » Il faut les fondre pour nourrir & » délivrer les Perſans ; pouvons-nous » en faire un plus bel uſage ? »

Le Clergé d'Amide animé du même zèle que ſon Prélat, adopta cette réſolution généreuſe. Déjà les vaſes ſont fondus ; de ce qui en provient le ſaint Evêque paye aux Romains la rançon des priſonniers, donne à ceux-ci tout ce qu'il leur faut pour leur voyage, & les renvoie dans leur Patrie. Le bruit d'une ſi belle action ſe répandit bientôt dans toute la Perſe. Le Roi en ayant été inſtruit, voulut voir abſolument Acace : il le combla de dons & ceſſa de perſécuter les Chrétiens. *La patience & l'humanité ont le droit de fléchir tous les cœurs.*

AGATHE.

LA ville de Palerme, que dis-je, le monde entier n'a jamais rien produit de si beau qu'Agathe. Imaginez une de ces physionomies heureuses qui à quinze ans joignent aux graces de la décence, tous les charmes de la beauté, vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite de cette Sainte.

De son tems la Sicile avoit pour Gouverneur Quintien, homme dur, mais voluptueux. Un jour de fête, dans ses atours les plus brillans, il vit Agathe & ne la vit point impunément. Malheureusement pour lui cette merveille du monde était Chrétienne : elle rejetta les vœux d'une Idolâtre, & ce refus causa ses malheurs.

Que l'amour est terrible lorsqu'il ose braver les loix : tout moyen qui peut le satisfaire lui paraît légitime,

& d'un homme il fait un monſtre. Ce fut lui qui de Quintien, de cet amant ſi tendre, qui paroiſſait encore plus touché des vertus d'Agathe que de ſes appas, en fit tout-à-coup le plus noir, le plus barbare des mortels.

Abuſant de ſon pouvoir, ſe jouant de la Religion, ce Gouverneur impie fait citer Agathe à ſon tribunal : il l'interroge ſur les Dieux qu'elle adore : charmé d'apprendre qu'elle eſt Chrétienne, il l'enleve à ſes parens, ordonne qu'elle ſera remiſe entre les mains d'une femme étrangere, pour être inſtruite des principes du Paganiſme.

Agathe exécute ſans ſe plaindre, les ordres de ce Juge inique. Les larmes aux yeux elle quitte ſa famille, ſe rend chez la femme indiquée par l'arrêt, & ſe prépare à ſoutenir les rudes combats qu'on va lui livrer. « Dieu puiſ-» ſant, diſait-elle tout bas, Dieu que

» j'adore, viens seconder mes efforts:
» ma cause est la tienne: fais que je
» triomphe de ceux qui t'outragent
» & ma langue ne cessera de publier
» tes bienfaits ».

Les assauts qu'avait à soutenir Agathe, n'étaient pas ceux qu'elle redoutait: elle ne les prévoyait même pas. Qui se serait en effet imaginé que cette femme chargée de l'instruire de sa religion, n'était qu'une prostituée dont Quintien se servait pour faire réussir ses criminels projets. Le fait est pourtant vrai: au lieu d'entretenir Agathe des Dieux de l'Empire, cette méchante femme ne lui parla que de l'amour, que de ses plaisirs.

« Que vous êtes heureuse, lui dit
» un jour cette dangéreuse syrenne.
» vous comptez à peine quinze ans &
» vous avez un million d'appas. Ah!
» que l'amour va vous préparer d'a-
» gréables momens, vous touchez à

» l'instant du bonheur. Il me semble
» déja vous voir environnée d'une
» foule d'amans empressés à rendre
» hommage à vos charmes. Il me sem-
» ble les entendre vous dire : belle
» Agathe, recevez nos cœurs, ils
» sont tendres, ils sont sinceres, ils
» sont dignes de vous. Parmi ce grand
» nombre d'adorateurs, j'en distingue
» quelques-uns par leurs soins, leur
» assiduité, leurs égards : on dirait
» que l'amour leur a donné le talent
» de lire dans votre cœur. Ils pré-
» viennent tous vos desirs, ils com-
» blent tous vos vœux : un seul cepen-
» dant aura la préférence, un seul vous
» rendra sensible : puisse-t-il être le plus
» riche, le plus beau, le plus aimable
» de tous les mortels !

» Que ne suis-je votre mere, lui
» dit-elle une autre fois, qu'avec moi
» vous passeriez de doux momens !
» habits galans, bijoux précieux, aju-

» ſtemens nouveaux, vous auriez
» tout, tout ſerait pour vous. Vous
» voir bien brillante, bien parée, fe-
» rait ma joie, ferait mes plaiſirs.
» Loin de vous interdire les ſpectacles,
» les promenades, les aſſemblées, je
» m'empreſſerais moi-même à vous
» procurer ces agréables paſſe-tems.
» Eſt-il rien de plus flatteur pour une
» mere, que de voir une fille qu'elle
» aime, fêtée, applaudie, adorée par-
» tout. Oui, ſi vous étiez ma fille,
» je voudrais que l'Univers entier fût
» inſtruit de vos charmes, & qu'on
» entendît d'un bout de la terre à l'au-
» tre rétentir ces mots : Agathe eſt la
» plus belle des femmes, Agathe eſt la
» Reine des cœurs ».

Telles étaient les armes qu'on employait pour ſéduire Agathe. C'était ainſi que celle qui devait l'inſtruire de ſa religion, tâchait de lui inſpirer l'attrait du plaiſir. Chaque jour elle redoublait

redoublait ſes efforts, chaque jour elle lui livrait de nouveaux combats. La jeune Chrétienne ne fit pas d'abord grande attention à ces vains diſcours. Comme ils étaient ſans ceſſe plus preſſans les uns que les autres, & qu'on faiſait à chaque inſtant l'éloge de celle qui pouvoit plaire à Quintien, elle s'apperçut enfin du piege qu'on lui tendait. Cette odieuſe manœuvre ranima ſon courage. Elle jetta la confuſion dans le cœur de la malheureuſe qui voulait la ſéduire, & fut aſſez hardie pour reprocher à Quintien lui-même devant une nombreuſe aſſemblée, ſa turpitude & ſon infamie.

Ce fut alors que ce monſtre ſe livra aux tranſports de la rage & du déſeſpoir: « Qu'on arrache, s'écria-t-il » dans un accès de fureur, qu'on ar» rache ce ſein dont l'éclat, dont la » blancheur ne m'ont quetrop ébloui: » que le fer, que le feu détruiſent ces

» traits enchanteurs, ces traits qui » m'ont tant fait ſoupirer : que ce chef- » d'œuvre de la nature en devienne à » la fois & l'opprobre & l'horreur ».

Il dit : & ces ordres barbares ne ſont que trop bien exécutés. On traîne Agathe au ſupplice : on lui tenaille le ſein : on verſe de l'huile bouillante, du plomb fondu dans ſes plaies ; elle expire & paſſe de cette vallée de miſere dans l'éternel ſéjour du bonheur.

ALEXANDRE.

LA Ville de Comane, en Aſie, étant deſtituée d'Evêque, envoya des Députés à Grégoire Taumaturge, pour le prier de lui choiſir un Paſteur. Ce ſaint Prélat ſe rendit à cette invitation ; mais à peine fut-il arrivé, que les Principaux de la Ville s'empreſſe-

rent de lui rendre hommage, & de lui faire connaître tous ceux que parmi eux la nobleſſe ou la fortune rendaient les plus recommandables. Dans l'aſſemblée qu'on tint pour l'élection de l'Evêque, la cabale redoubla ſes efforts, & Taumaturge vit avec douleur que les Magiſtrats, au lieu de le ſeconder, négligeaient les vertus ſolides pour ne s'attacher qu'aux qualités brillantes. Il vit même que la faveur décidait preſque de leur choix. Le plus riche, le plus noble devait être élu, c'était-là leur maxime. Elle n'eſt ſouvent que trop ſuivie.

Taumaturge penſait autrement; & voyant qu'enfin la protection allait l'emporter ſur le mérite, « Vous m'avez appellé pour choiſir un Evêque digne de vous conduire, je ne demande pas mieux que de vous ſatisfaire, & c'eſt de tout mon cœur; mais je ſuis bien aiſe de vous le

» dire, ce n'eſt point ſur le plus puiſ-
» ſant, c'eſt ſur le plus vertueux que
» doit tomber mon choix. Ainſi n'ayez
» aucun égard ni au rang, ni à la con-
» dition des ſujets que vous me préſen-
» tez. Nommez-moi indiſtinctement
» celui qui dans cette Ville s'eſt acquis
» par ſon propre mérite l'eſtime & la
» vénération publique. Fût-ce le der-
» nier des Citoyens, il mérite la pré-
» férence ».

Un de ceux qui préſidaient à l'élec-
tion, voulut tourner ce diſcours en
ridicule, & s'écria d'un ton railleur :
« Choiſiſſez Alexandre, c'eſt un char-
» bonnier, mais c'eſt le héros du peu-
» ple, il mérite la préférence ». —
» Eh! quel eſt cet Alexandre? Où eſt-
» il? reprit Grégoire ». Un de la com-
pagnie le préſenta. Il étoit couvert de
haillons ſales & déchirés; à la noir-
ceur de ſon front, à la poudre qui cou-
vrait ſes habits, on devinait aiſément

qui il était. Quoiqu'il eût un air assez grave, tout le monde se mit à rire à la vue d'une figure si grotesque dont on vouloit faire un Evêque, & chaqu'un étoit dans l'attente du parti que prendrait Grégoire.

Le saint Evêque de Néocésarée ne se troubla point : charmé de l'air grave & modeste avec lequel le charbonnier avait paru, il le tire à part, & lui fait différentes questions sur lesquelles il reçoit des réponses très-satisfaisantes. En un moment il reconnut qu'Alexandre était un brave homme, plein d'honneur & de probité, mais sans ambition. S'il s'était fait charbonnier, c'était pour vivre inconnu, pour pratiquer plus librement toutes les vertus. Enchanté de cette découverte, Grégoire laisse Alexandre entre les mains de ceux qui l'accompagnaient, leur prescrit ce qu'il veut qu'ils fassent, & retourne dans l'assemblée, où, sans

parler de tout ce qui vient de se passer, il fait un discours patétique sur les devoirs & les qualités d'un bon Evêque.

On était toujours dans l'attente du parti que prendrait Grégoire, lorsqu'Alexandre reparut dans l'assemblée. Après lui avoir ôté ses haillons, après lui avoir décrassé le visage, on l'avoit revêtu des habits de Grégoire, ainsi qu'il l'avoit ordonné, de sorte qu'il parut un autre homme, & attira sur lui les yeux de tout le monde. Le Saint le pria de parler, il le fit avec tant de solidité & de bon sens, que tous les esprits changerent en un instant, & toute l'assemblée demanda Alexandre pour Evêque.

« J'y consens, répondit Grégoire, » & c'est avec plaisir que je vois vos » acclamations : *croyez-moi, ne jugeons* » *jamais personne sur les apparences, l'es-* » *clave vaut souvent mieux que le maître*». En achevant ces mots, il consacra le

nouvel Evêque, & la ville de Comane n'a jamais eu de Prélat plus célebre.

ALIPE.

AVANT qu'Alipe fût élevé sur le Siége Epiſcopal de Thagaſte, en Afrique, il était Aſſeſſeur auprès du Tréſorier-Général de l'Empereur au département de l'Italie. Tant qu'il conſerva cette place, ſon déſintéreſſement & ſa probité lui attirerent l'eſtime & l'admiration du Public. Entrevoir une eſpérance flatteuſe ſi l'on tolere le mal, craindre un avenir funeſte ſi l'on fait prévaloir le bien, eſt ſans doute une alternative bien critique. Alipe s'eſt pourtant trouvé dans une pareille poſition ; ni l'eſpoir ni la crainte n'ont pû lui faire trahir ſon devoir.

Un riche & puiſſant Sénateur qui s'était acquis l'affection de bien des gens par ſes largeſſes, & qui en tenait beaucoup d'autres dans la crainte par ſon autorité, voulut faire un jour une choſe que les loix ne permettaient pas ; mais à quoi il ne croyait pas qu'un homme de ſon rang pût trouver le moindre obſtacle. Malheureuſement pour lui ce qu'il demandait était du reſſort d'Alipe, & ce brave homme eut le courage de le refuſer. « Ce n'eſt » pas moi, écrivit-il au Sénateur, c'eſt » la loi qui s'oppoſe à ce que vous » deſirez : ſi je la violais je ſerais un » ſcélérat, & je vous rends trop de ju- » ſtice pour croire que vous exigiez » demoi un crime ».

Cette réponſe étonna le Sénateur, & dans le premier mouvement de colere, il jura la perte d'Alipe & diſſimulant ſon reſſentiment, il eut recours à ſes armes ordinaires : il lui

fit offrir des préſens. Ses offres reſterent ſans effet. « Pour qui me prenez-» vous, dit Alipe à ceux qui étaient » chargés de cette commiſſion, vous » voulez que je trahiſſe mon devoir, & » vous m'offrez des dons ſi j'y conſens! » c'eſt exiger de moi deux crimes à la » fois. Allez, & dites à celui qui vous » envoie, que la vertu ſeule mérite » d'être récompenſée ».

Le mauvais ſuccès de cette nouvelle démarche irrita le Sénateur juſqu'à l'excès. Il mit tout en uſage pour ſe vanger de ce refus ; mais ſes menaces ne produiſirent pas un meilleur effet que ſes promeſſes, & tout le monde admira une ame d'une trempe ſi peu commune, qui n'avait pu être ébranlée ni par l'envie d'avoir pour ami, ni par la crainte d'avoir pour ennemi, un homme qui avait mille moyens de faire du mal ou du bien, & qui paſſait pour faire bien ſentir ce qu'on

pouvait attendre de ſon amitié ou de ſa haine.

Une ſeule choſe ſe trouva cependant capable d'altérer un moment une intégrité ſi grande : c'était l'envie qu'Alipe avait de ſe rendre habile dans ſa profeſſion. Il avait beſoin de livres pour étudier, il héſita s'il n'en ferait point faire ſur le fonds des dépenſes publiques qui étaient en la diſpoſition de l'Officier dont il était l'adjoint. « Ces livres, diſait-il, ſont moins » pour moi que pour le public, il eſt » donc juſte que ce ſoit lui qui les » paye ». La réflexion lui fit bientôt connaître tout le ridicule de ce ſophiſme : il rejetta avec horreur un projet que l'intérêt ſeul avoit dicté, & donna à la poſtérité un exemple de ſa délicateſſe & de ſon intégrité. *Sacrifier ſon propre intérêt au bien public, eſt un beau ſacrifice ; mais il eſt bien rare !*

AMBROISE.

IL eſt des gens qui tremblent toujours : incertains ſi ce qu'ils font eſt bien ou mal, ils vivent dans de continuelles allarmes : ce ſont des aveugles qui marchent à taton dans le chemin de la vertu, & qui avec la meilleure volonté du monde, vont ſe jetter dans l'abîme. Prenons toujours de bons principes pour guides & nous éviterons ce malheur.

Le célebre Evêque d'Hippone repondant au Prêtre Caſulan, qui lui avait demandé s'il était permis de jeûner le Samedi, s'exprime ainſi : « Je » vous citerai S. Ambroiſe, Evê- » que de Milan, lorſque je le conſul- » tai ſur le même ſujet : car ma mere » étant dans cette ville avec moi, qui » n'étais encore que Cathécumene,

» & qui me mettais alors peu en peine
» de tout cela ; elle était fort inquiette
» de savoir si elle devait jeûner le sa-
» medi, selon la coutume de notre
» pays qui est l'Afrique, ou si elle ne
» devait point jeûner, suivant l'usage
» de l'Eglise de Milan. Elle me fit part
» de ses doutes & me pria de les
» éclaircir ».

Ne voulant rien faire de mon chef, ajoute ce grand Docteur, « je fus » consulter Ambroise, ce Prélat d'heu- » reuse mémoire. — Que puis-je vous » dire, si non ce que je fais moi-mê- » me : quand je suis à Milan, je ne » jeûne point le samedi : lorsque je » suis à Rome où l'on jeûne ce jour- » là, je jeûne comme les autres. Ainsi, » regle générale, dans tout ce qui n'in- » téresse ni la foi ni les bonnes mœurs, » il faut se conformer aux usages du » pays où l'on est, c'est l'unique » moyen de n'être point scandalisé & » de ne scandaliser personne ».

« Je rapportai cette réponſe à ma » mere, continue Auguſtin, elle en » fut enchantée & ne douta point qu'il » ne fallût la ſuivre ; ce que nous fî- » mes ». Puiſſe cette maxime produire un bon effet ſur tous ceux qui ſeront aſſez ſages pour la mettre en pratique. *Quant on meurt sûr d'avoir bien vécu, on meurt heureux.*

ARSÈNE.

ARCADE n'avoit que ſix ans lorſque Théodoſe ſon pere l'aſſocia à l'Empire ; mais eſt-ce la pourpre qui donne le pouvoir de commander à ſes ſemblables ? Non. L'eſprit & le cœur ont ſeuls le droit de mettre de la différence entre les mortels. Convaincu de cette maxime, Théodoſe pria Gratien, Empereur d'Occident,

de lui chercher à Rome un maître habile, capable de former son fils dans l'art de régner & de faire des heureux. Gratien, de concert avec le Pape Damase, jetta les yeux sur un Diacre de l'Eglise Romaine, nommé Arsene, homme d'un extérieur fort simple, mais d'un mérite & d'un savoir distingué. Dès qu'il fut à Constantinople, Théodose lui confia Arcade, — « Arsene voilà mon fils, déformais il sera le vôtre ». En effet une bonne éducation est une seconde vie.

Le même Théodose étant un jour entré dans la salle où Arsene donnait des leçons à son fils, & ayant vu le maître debout tandis que le disciple était assis, il en témoigna de l'indignation, & fit sentir à Arsene tout le tort qu'il se faisait en ne conservant pas assez sa dignité de Précepteur. « Vous » êtes son pere, & je veux qu'il vous » respecte comme moi-même; si vous

» ployez devant lui, comment voulez-
» vous qu'il vous obéiſſe ? Allons, Ar-
» cade, levez-vous, cedez ce ſiege à
» votre Maître, quand vous aurez ſçu
» allier en votre perſonne la ſcience
» & la vertu, alors vous jouirez des
» droits que votre rang vous donne ;
» juſqu'à préſent l'obéiſſance eſt votre
» partage, & c'eſt tout ce que j'exige
» de vous ».

Entrant dans les vues d'un pere ſi ſage, Arſene ne négligea rien pour inſpirer à ſon éleve tout ce qui contribue à former un grand homme & un bon Prince. Peines perdues : il eſt des terres ingrates ; en vain une main habile les cultive ſans ceſſe, elles ne produiſent que des ronces, que des chardons. Arcade ſous le meilleur des Maîtres n'apprit rien. Si les progrès d'un éleve ſont la conſolation d'un bon maître, leur ignorance eſt ſon plus grand tourment. Celle d'Arcade

déſeſpéra Arſene. L'eſpoir de ſe dédommager de l'eſprit au dépens du cœur le conſola un peu : il y donna tous ſes ſoins, ils furent encore inutiles.

Un Prince eſt entouré d'eſclaves ; ces ames mercénaires n'ont jamais goûté les charmes de la vertu ; l'intérêt ſeul les fait agir, les fait parler. Convaincus qu'on eſt sûr de plaire quand on flatte les ſens, ils encenſent les caprices de leurs maîtres, érigent en loi ſuprême le moindre ſigne de leur volonté, traitent d'oracles toutes les paroles qui ſortent de leur bouche, & font périr quiconque ne penſe & n'agit pas comme eux. Courtiſans infames, juſqu'à quand flétrirez-vous la gloire des Rois, juſqu'à quand en leur faiſant accroire qu'ils ſont des Dieux, en ferez-vous des ſcélérats. Sans vous, Arcade aurait profité des ſages avis de ſon maître ; ſans vous il aurait chéri la

vertu

vertu & le monde n'aurait point frémi au récit de ſes crimes.

Les excès de ce jeune Prince devinrent en peu de tems ſi terribles, qu'Arſene, après avoir épuiſé toutes les voies de douceur, ſe crut obligé de le punir. Un châtiment qu'il n'avait que trop mérité, irrita ce cœur perverti : de concert avec les compagnons de ſes égaremens, Arcade projette la mort de ſon maître & ſe prépare à exécuter ce projet horrible : heureuſement Arſene en eſt averti. Au lieu de s'en plaindre il s'évade ſecretement de la Cour, & va dans les déſerts de l'Egypte, chercher un aſyle contre les coupables efforts d'un éleve qu'il aime & dont les inclinations le conſument de douleur.

Arcade reconnut bientôt la faute qu'il avait faite. A peine eut-t-il ſuccédé à ſon pere, qu'il regretta les beaux jours de ſa jeuneſſe paſſés dans

la débauche & l'oiſiveté ; il n'était plus tems. Il écrivit à Arſene, le combla de dons, & tant qu'il régna il ne ſe paſſa pas un ſeul jour ſans qu'il ſe reprochât d'avoir mépriſé les avis d'un ſi bon maître. *Qu'il eſt triſte de ſe répentir d'une faute, quand elle eſt irréparable.*

AUGUSTIN.

Assez d'autres ſe ſont exercés à faire connaître l'eſprit de ce ſavant Evêque d'Hyppone : je veux aujourd'hui faire connaître ſon cœur. L'un & l'autre mérite des éloges. O vous qui ne ſongez qu'à envahir la ſubſtance des familles, ſous le ſpécieux prétexte de la Religion, Prêtres & Moines intéreſſés, écoutez ce que fit Auguſtin, & rougiſſez de vos cou-

pables efforts : votre zèle n'eſt qu'une avarice déguiſée.

Un particulier voyant ſes affaires tourner autrement qu'il n'eſpérait, ſe répentit d'avoir donné dans ſa jeuneſſe la plus grande partie de ſon bien à l'Egliſe. Cet objet l'affecta même ſi vivement, qu'il devint comme inſenſé, & pluſieurs fois on le ſurprit voulant s'ôter la vie. Enfin il prit le parti de recourir à la Juſtice. » J'ai encore de l'argent, j'ai de gran- » des protections, c'eſt aſſez pour » avoir raiſon, mes dons ſeront re- » voqués ».

Le ſaint Evêque ayant été inſtruit de ce téméraire projet, fit venir ce particulier : « J'ai appris que vous » vous propoſiez d'attaquer l'Egliſe, » pour lui enlever les biens que vous » lui avez donnés ; je pourrais m'op- » poſer à des prétentions auſſi odieuſes » qu'injuſtes, & mon triomphe ſerait

» assuré ; mais non : l'Eglise n'est point » faite pour disputer des biens tempo- » rels & passagers ; elle reçoit les dons » qui partent du cœur, le vôtre re- » grette ceux qu'il lui a faits, vous » pouvez les reprendre, puissent-ils » faire votre bonheur, c'est le plus » ardent de mes vœux ».

Une autrefois ce grand Prélat apprit qu'un de ses Diocésains lui avait légué tout son bien, & qu'il laissait un grand nombre d'héritiers dans la misere. Il se transporta aussitôt chez eux ; les voyant fondre en larmes, il s'écria : « consolez-vous, mes chers » amis, voilà le testament de votre pa- » rent & tous ses biens, c'est pour les » malheureux qu'il me les a laissés, il » me les a donc laissés pour vous ».

Les plus belles actions ne sont pas toujours les plus applaudies. Celles dont on vient de parler firent murmurer de prétendus zélés qui ignoraient

les tendres mouvemens de l'humanité. Ils blâmerent hautement la conduite d'Auguſtin, le traiterent de diſſipateur des biens de l'Egliſe, du patrimoine des pauvres, & ameuterent la populace contre lui. Le ſaint Prélat pénétré de douleur, monta en chaire, & pour ſa juſtification fit un ſermon ſur la bienfaiſance.

C'eſt dans ce diſcours qu'il poſa les vrais principes de cette vertu, qu'il en fit connaître toute la beauté, toute l'étendue, & preſcrivit des bornes au-de-là deſquelles elle prend l'empreinte du vice. Il s'exprima avec tant de véhémence & de vérité, que ſans parler directement de ce qui s'était paſſé, il vint à bout de calmer tous les eſprits & de gagner tous les cœurs. *Voulez-vous perſuader les hommes ? que votre langage ſoit celui de la raiſon & de l'humanité : avec de pareilles armes on triomphe toujours.*

BASILÉE.

A PEINE quelques mois s'étaient écoulés depuis que par les liens les plus sacrés, Licinius s'était uni à la sœur du grand Constantin, qu'oubliant ses sermens, il adressa ses vœux à une jeune fille de l'Impératrice, nommée Galphire. Elle avait alors vingt-ans : sa beauté la rendait la plus accomplie de son sexe ; mais sa sagesse, son esprit, ses talens, l'emportaient mille fois sur ses appas. Galphire était en même tems le modele, l'ornement & l'admiration de la Cour.

Licinius surprit un jour cette jeune personne dans un lieu retiré, s'occupant à lire un ouvrage nouveau sur les charmes de l'amitié. Il crut l'oc-

caſion favorable pour déclarer ſes feux. Sous le nom ſpécieux de l'amitié, il fit à Galphire l'aveu de l'amour le plus tendre, le plus vif qu'on puiſſe s'imaginer. Galphire n'en fut point éblouie : elle comprit aiſément quelle pouvait être l'amitié d'un Prince pour une ſimple ſujette qui n'était point dépourvue d'appas. Feignant de ne pas comprendre les expreſſions paſſionnées de Licinius, elle ſçut cacher le trouble dont il étoit l'Auteur, & ne s'entretint avec lui que de l'amitié, de ſes avantages, de ſes plaiqrs. Inſenſiblement la converſation s'anima, l'objet dont on parlait fit naître mille jolies choſes de part & d'autre, & Galphire obſédée par ſon amant, commençait à confondre l'amitié avec l'amour, lorſque heureuſement l'heure du repas mit fin à cette dangereuſe entrevue.

Galphire ne connut la grandeur du

péril qu'elle venait d'éviter ; que lorſqu'elle fut revenue de l'émotion que lui avaient cauſé les aveux de Licinius. Elle interrogea ſon cœur, & ſon cœur ne put diſconvenir que le Prince avait ſu lui plaire ; en vain elle lui peignit les défauts de Licinius avec les couleurs les plus noires ; en vain elle lui repréſenta que Licinius était déjà engagé ſous les loix de l'himen, que l'honneur, le devoir s'oppoſaient à ſes deſirs : efforts ſuperflus : ſon cœur perſiſta toujours à dire que Licinius avait ſu lui plaire, & qu'il ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Cette réſiſtance jetta Galphire dans de cruelles allarmes. Une femme eſt bien à plaindre quand elle eſt réduite à combattre ſon propre cœur.

Cependant Licinius devenait de jour en jour plus preſſant, il s'apperçut qu'il était aimé, & cette découverte le rendit audacieux : le tendre nom de

l'amour

l'amour ſe gliſſa peu-à-peu dans ſes diſcours, celui de l'amitié n'oſa plus paraître; le badinage au ſourire enfantin ſe mit auſſi de la partie : dérober quelques baiſers, provoquer au plaiſir, c'eſt ſon partage. Séduit par des apparences ſi flatteuſes, Licinius crut enfin que rien ne s'oppoſait plus à ſes deſirs, il devint téméraire; le plus cruel des refus paya ſon audace. La pudeur allarmée prête des forces à Galphire, elle s'échappe des bras de ſon coupable amant, & ne laiſſe après elle que la honte & le déſeſpoir.

S'il eſt bien difficile, il n'eſt pas moins dangereux pour une belle de reſiſter aux careſſes des Rois du monde; accoutumés à être obéis, le cœur de ces demi-Dieux ne peut ſouffrir un refus. L'orgueil prend la place de l'amour, & l'idole qu'ils ont encenſée devient ſouvent leur victime. Après ce qui venait de ſe paſſer, Galphire

ſentit vivement tout le danger de ſa ſituation : prendre la fuite lui parut le parti le plus ſage ; ce fut auſſi celui qu'elle adopta. Elle quitte donc cette Cour ſi fatale à ſon repos, & ne ſe croyant pas en ſûreté à Conſtantinople, elle ſe ſauve à Damas.

L'Evêque de cette ville ſe nommait Baſilée, homme recommandable par ſon zèle & ſon humanité. Ce fut à lui que Galphire s'adreſſa. « Vous » voyez, dit-elle, les larmes aux yeux, » vous voyez la plus infortunée des » filles, Licinius m'adore : ſi je le refuſe, ma mort eſt certaine ; ſi je l'écoute, mon honneur eſt perdu : quelle » triſte alternative ! voilà pourtant ma » poſition. Tremblante pour mes jours, » inquiette pour ma vertu, j'ai pris la » fuite..... ce n'eſt pas aſſez..... un » aſyle m'eſt néceſſaire. Ne ſachant à » qui me fier, c'eſt à vous que j'ai » recours : je le ſais, l'innocence op-

» primée trouva toujours en vous un » défenſeur, un pere ; non, vous n'a- » bandonnerez point la malheureuſe » Galphire. Ah ! protéger la vertu, » c'eſt être le Dieu de la terre ».

Baſilée attendri au recit des malheurs de cette jeune infortunée, la reçoit avec joie : il eſſuye ſes larmes & la conduit dans le lieu le plus retiré de ſon palais. Charmé de trouver réunies enſemble tant de ſageſſe & de beauté, ce bon Prélat fait changer de nom à Galphire, lui donne d'autres habits, en un mot, met tout en uſage pour la ſouſtraire aux criminelles pourſuites de ſon indigne & redoutable amant.

Malgré les ſoins de ce ſaint homme, Licinius découvrit la retraite de celle que ſon cœur adorait. Outré de dépit d'avoir manqué ſa proie, il ordonne au Gouverneur de Damas de faire arrêter l'Evêque & la jeune per-

ſonne, de les charger de fers & de les lui envoyer tous deux. L'inconſolable Galphire conſumée de douleur, meurt en chemin : Baſilée en arrivant à Conſtantinople à la tête tranchée. La Religion ſervit de prétexte à ſa mort, l'amour irrité en fut la cauſe.

BERTHE.

CETTE Sainte, dont la mémoire eſt en vénération dans les Pays-Bas, avait une fille nommée Gertrude, qui reçut en naiſſant tous les dons qu'une mere peut deſirer à ſes enfans. A l'extérieur le plus ſéduiſant, joignez une âme pure, un cœur ſenſible, un caractere heureux ; ajoutez à tant d'avantages beaucoup d'eſprit, une foule de talens, voilà en deux mots ce qu'était Gertrude.

Un Seigneur du voiſinage, nommé Roger, conçut un amour exceſſif pour une perſonne ſi parfaite. L'avoir pour épouſe lui parut le comble de la félicité. Il n'épargna rien pour y parvenir ; mais toutes ſes démarches furent inutiles. Berthe & Gertrude ſe retirerent dans un Monaſtere qu'elles avaient fondé, & renonçant ſolemnellement au monde, elle ſe conſacrerent à Dieu pour toujours.

Roger aſſiſta aux ſermens de ſon amante, ſon cœur ne put croire ce que ſes oreilles avaient entendu. — » Elle a ſoupiré, elle a verſé des larmes ! ah ! Gertrude m'aime, & c'eſt » à regret que ſa bouche a renoncé à » l'amour, à ſes plaiſirs. O mere trop » barbare ! pourquoi, à la fleur de ſon » âge, ſacrifier une infortunée dont je » pourrais faire le bonheur & qui ſe- » rait à coup sûr le mien ? Oui, c'en » eſt fait, chere colombe, tu ne gémiras

» pas long - tems dans cette horrible » retraite : les armes à la main, j'irai » briſer les grilles qui nous ſéparent : » guidé par l'amour le plus tendre, je » t'arracherai des bras d'une mere in- » humaine, qu'un zèle trop outré » abuſe : nous nous réunirons, nous » ſerons heureux ».

C'eſt ainſi que Roger s'exprima tandis que Gertrude prononçait ſes vœux : dès qu'il fut de retour, il ſe mit en état de réaliſer cette téméraire entrepriſe. Pour y parvenir, il raſſemble ſous ſes ordres une troupe de déterminés prêts à ſeconder ſes deſirs. « — Chers amis, j'aime, il s'agit de » me faire avoir l'objet de mon amour; » venez me prendre demain au point » du jour, je ſerai à votre tête & je » proportionnerai mes recompenſes » ſuivant les ſervices qu'on m'aura » rendus ». Tous lui jurerent de le ſeconder avec zèle, & ſe retirerent juſqu'à l'heure indiquée.

Un de ces malheureux eût horreur du ſerment qu'il venait de faire : pour réparer ſa faute il court au Monaſtere de Gertrude, & raconte à Berthe tout ce qui venait de ſe paſſer ; il n'était déjà plus tems : l'aurore commençait a paraître, le raviſſeur avançait. Cette mere généreuſe allarmée pour ſa fille, mais aſſez courageuſe pour mettre toute ſa confiance en ſon Dieu, voyant qu'il était impoſſible d'avoir du ſecours, fait ouvrir toutes les portes du Monaſtere, raſſemble les Religieuſes, leur fait part de ſes allarmes, ſe retire avec elles & ſa fille aux pieds des Autels.

A l'heure indiquée, Roger plus furieux que jamais, arrive avec ſa troupe de ſcélérats. Trouvant les portes ouvertes, il entre en vainqueur, parcourt avec rapidité toute la maiſon, & parvient enfin au pied du ſanctuaire. Un grouppe de Veſtales humble-

ment prosternées, implorant le secours du Ciel, est le premier objet qui se présente à ses yeux : son amante est au milieu, un crucifix à la main, qu'elle presse contre ses levres, qu'elarrose de ses larmes : à ses côtés est sa mere qui soutient sa fille tremblante, & l'anime par ses discours. Interdit, hors de lui-même, à la vue d'un spectacle si touchant, les armes tombent des mains de Roger, la force l'abandonne, il ne sçait plus où il est.

Profitant de ce moment d'attendrissement, Berthe quitte sa fille & s'avance vers le ravisseur : elle lui reproche avec feu sa coupable témérité. Le Dieu qui était dans son cœur se mit aussi sur ses levres : elle s'exprima avec tant de force & de confiance, que cédant à la douleur, à l'admiration, Roger se jette à genoux, mêle ses sanglots aux soupirs de son amante,

& demande pardon a l'Etre ſuprême de ſes criminels deſſeins, de ſes horribles emportemens.

C'eſt ainſi que ſans appui, ſans ſecours, Berthe triompha de l'amour le plus furieux. *Ne nous allarmons jamais à la vue du danger. Le crime eſt bien foible quand il trouve ſous les armes la raiſon & la vertu.*

CHARLES BOROMÉE.

JE n'entreprendrai point de retracer ici ce grand Cardinal humblement prosterné au pied des Autels, fondant en larmes, la corde au cou, faisant pénitence pour appaiser le Ciel & ramener à la vérité les brebis égarées : je ne le représenterai point non plus parcourant les rues de Milan, & volant au secours d'une foule innombrable de malheureux frappés de la peste : ces actions qui caractérisent une âme aussi tendre qu'héroïque, sont reservés au pinceau des le Bruns & des Vanloos. Je vais l'offrir dans un moment moins attendrissant, mais également intéressant pour la Religion & la Société.

S'il est du devoir du bon Pasteur d'entretenir la piété & la ferveur dans

le ſein de ſon troupeau, il n'eſt pas moins obligé de veiller à ce qu'on n'innove rien dans le culte divin, à reſtraindre dans de juſtes bornes un zèle toujours dangereux dès qu'il devient outré; enfin à reprimer les entrepriſes de ceux à qui il a confié une partie de ſon pouvoir, & dont ſouvent l'intérêt profite de mille circonſtances pour mettre à contribution la pieuſe crédulité des fideles. C'eſt à quoi Charles donna tous ſes ſoins.

Il y avait à Liano, dans le Diocèſe de Breſſe, des reliques nouvellement découvertes qui faiſaient beaucoup de bruit : elles paſſaient pour rendre à certains jours une grande quantité d'eau à laquelle on attribuait des effets merveilleux. Les poſſeſſeurs de ces reliques miraculeuſes prétendaient que cette eau était un remede à tous maux : en conſéquence le débit en étoit conſidérable & le profit

encore plus grand. Une seule chose manquait, c'est que ces reliques n'etaient point approuvées, & qu'elles pouvaient par ce moyen être décréditées : c'est aussi à quoi l'on pourvut.

Charles Boromée fut sollicité vivement de donner des ordres pour faire honorer publiquement ces fameuses reliques : on lui envoya la relation des différens prodiges qu'elles avaient opéré : on y joignit des certificats en forme, qui constataient la vérité des faits qu'on avançait : en un mot on n'épargna rien pour obtenir ce qu'on demandait : mais avant de rien statuer sur cet objet, & craignant de mal juger s'il prononçait sur les rapports d'autrui, Charles voulut présider lui-même à l'examen des reliques, & fixa le jour qu'il se rendrait à Liano, afin que tout fût prêt.

Cette sage précaution souleva contre ce saint Cardinal tous les entou-

fiaſtes du pays : on le traita d'hippocrite, de viſionnaire, d'homme enfin qui ne peut laiſſer en repos ni les vivans ni les morts. Malgré ces clameurs, le bon Prélat ſe tranſporte à Liano, retire lui-même les reliques du tombeau où elles étaient, les met à ſec dans une caſſette qu'il ſcelle de ſon cachet, & les donne à garder à trois Prêtres d'un zèle & d'une probité reconnue.

Le jour que ces oſſemens rendaient ordinairement de l'eau en abondance arriva : Charles les fit découvrir, & il ne les trouva pas ſeulement mouillés. Par ce moyen il reconnut que cette fontaine miraculeuſe était une pure ſupercherie. Il fit enfouir ſecrettement les prétendues reliques, & fermant les yeux ſur tout ce qui s'était paſſé, il donna aux Prélats à venir un nouvel exemple de prudence & de charité.

CHARLES LE BON.

HÉRITIER des vertus de son pere, Charles gouverna la Flandre par les loix de la douceur & de l'humanité. Né sensible, il ne pouvait voir un malheureux sans être attendri de son état, sans verser sur lui ses faveurs. Vous épuisez vos trésors, lui dit un jour un courtisan : en voulant soulager tous les pauvres, vous le deviendrez vous-même. Plût-à-Dieu que je le fusse, répondit Charles, & qu'il n'y eût que moi dans l'Univers.

La bienfaisance de ce Prince éclata sur-tout pendant une famine affreuse qui désola de son tems la Flandre. Il donna tout ce qu'il avait, & n'ayant plus rien à distribuer, il tâcha au moins par ses soins de soulager ses malheureux sujets. Je suis leur pere,

disait-il à chaque instant, un pere doit donner sa vie pour ses enfans. Peu content d'animer par son exemple les Grands de ses Etats, il fit plusieurs reglemens qui ne respiraient que le desir de rendre tout le monde heureux: hélas! cet excès de bonté fut payé de la plus noire ingratitude : en voulant sauver son peuple, Charles perdit la vie.

Quelques particuliers profitant de la misere commune pour s'enrichir, avaient fait emplir secrettement de bled un grand nombre de greniers : ils en ramassaient même encore tous les jours & la disette ne faisait qu'augmenter à chaque instant. Charles est instruit de cette horrible manœuvre : mais trop bon pour en faire périr les auteurs, il se contente d'ordonner que les greniers seront ouverts sur le champ, que la moitié du bled sera distribuée gratuitement aux pauvres, & l'autre

vendue aux riches moyennant un prix raiſonnable, ce qui fut exécuté.

Loin de rentrer en eux-mêmes & de reconnaître leur crime, les particuliers à qui appartenait ce bled ne devinrent que plus entreprenans : déſeſpérés de voir que par ſon ordonnance Charles avait fait avorter leurs avaricieux projets, ils formerent l'horrible complots de le faire périr. *Quand l'intérêt appelle la vengeance à ſon ſecours, il en réſulte toujours quelque crime.* Ce ſont deux aveugles : qui les ſuit tombe bientôt dans l'abîme.

Charles fut inſtruit de l'orage qui allait fondre ſur ſa tête : il convoqua ſes Etats pour remédier aux maux qu'il prévoyait : cette ſage précaution accéléra ſa perte. Il était à Ypres, dans l'Egliſe de ſaint Donatien où il priait Dieu pour le bonheur de ſon peuple, lorſque ſes ennemis ſe précipiterent ſur lui & le poignarderent impitoyablement. Ainſi

Ainſi mourut Charles le Bon, Comte de Flandres. L'Egliſe a placé ſon nom dans les faſtes de la Religion ; l'humanité l'a gravé dans tous les cœurs. Puiſſe ſa vie faire germer la bienfaiſance : puiſſe ſa mort faire rougir les ingrats.

CLOTILDE.

POUR donner une idée des charmes de Clotilde, je me contenterai de remarquer ici qu'étant encore au berceau ſa beauté lui ſauva la vie. Le tems ne fit que développer ſes appas : chaque jour on lui découvrait de nouveaux attraits : plus ils augmentaient, plus ils devenaient piquans, plus ils lui aſſuraient l'empire des cœurs. Tel au retour du printems le tendre bouton d'une roſe attire déjà nos regards,

insensiblement son extrémité vermeille se développe, s'étend & devient enfin l'ornement de la nature & la plus belle des fleurs. L'histoire ne parle point de l'âge qu'avait cette Princesse charmante lorsque Clovis lui adressa ses vœux ; il est à présumer qu'elle était encore dans la saison des amours. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Conquérant des Gaules sut inspirer à celle qu'il adorait les mêmes feux dont il était embrasé. Etre aimé de ce qu'on aime est le prélude du bonheur.

Assuré de sa conquête, ce tendre vainqueur pressa son himen. Le jour fut fixé & son amante en fut ravie. Une vieille esclave, confidente de la Princesse, pensa troubler tous leurs plaisirs. Poussée par un zèle trop outré, cette esclave découvrit à Clotilde que son amant étoit un Idolâtre. Clovis, lui dit-elle, mérite d'être aimé,

mais il eſt Payen, & je me crois obligée de vous dire que vous ne pouvez vous unir avec un Idolâtre. Le bonheur de deux époux ne conſiſte que dans la conformité des ſentimens : pour être heureux il faut être deux & n'avoir qu'un cœur : or, je vous le demande, eſt-il poſſible de rencontrer jamais cette unité de ſentiment dans deux cœurs que la religion partage ? Quelque tendre, quelque vertueux que ſoit Clovis, penſez-vous qu'il pourra vous voir de ſang-froid outrager ſes Dieux ? Vous-même de quel œil le verrez vous brûler de l'encens devant des ſtatues de bois & d'argile ? S'il blaſphême contre votre Dieu, vos oreilles ſeront-elles ſourdes, votre cœur ſera-t-il inſenſible ? Vous voudrez ſans doute défendre la cauſe du Dieu que vous adorez : ces diſputes aigriront les eſprits, les cœurs ſe refroidiront, vous ſerez malheureux.

Au reſte vous êtes libre, faites ce que vous voudrez. La confiance dont vous m'avez toujours honorée, m'a donné la force de vous dire ſincerement ce que je penſe ; & le conſeil que j'oſe vous donner eſt le fruit de mon expérience, vos bienfaits exigent ce tribut de mon cœur.

Le diſcours de la vieille eſclave fit impreſſion ſur l'eſprit de la jeune Princeſſe : elle en fut troublée. Trop cruelle eſclave, s'écriait-elle, pourquoi me défiller les yeux : que ne me laiſſais-tu dans mon erreur, Clovis m'aime, je l'adore, en faut-il davantage pour être heureux ! mais Clovis eſt Idolâtre ! & qu'importe de quelque religion qu'il ſoit, pourvu qu'il ſoit fidele, c'eſt aſſez : l'amour tient lieu de tout, il eſt Dieu des amans, c'eſt à lui que mon cœur adreſſe tous ſes vœux, c'eſt à lui que Clovis adreſſe les ſiens : la religion ne partage donc

point nos cœurs. Oui, cher Prince ; nous nous unirons, nous ſerons heureux... que dis-je... inſenſée ?... dans quel excès m'entraîne une paſſion qui m'aveugle ! Je m'unirais à un Idolâtre, à l'ennemi des Chrétiens !?... Dieu puiſſant que j'adore, daigne excuſer une jeune infortunée qui ſuccombe ſous le poids du déſeſpoir. Ah ! toi ſeul mérites nos hommages, toi ſeul auras toujours les miens ; mon amant te déteſte, c'en eſt fait, je renonce à l'amour.

Clotilde ne put prononcer ces mots ſans verſer des pleurs. Clovis parut dans ce moment : voyant ſon amante éplorée, il ſe précipite à ſes genoux & la conjure de lui confier le ſujet de ſes allarmes. Quoi, lui dit le Roi des Francs, nous touchons au moment de notre bonheur & vous ſoupirez. Redouteriez-vous un himen que mon cœur deſire & que vous avez paru

desirer vous-même ? Quels seraient donc les motifs de votre crainte ? Clovis vous aime, & vous rendre heureuse est le plus ardent de ses vœux. Est-ce le tems qui change tout, qui vous fait frémir ? Rassurez-vous, sur deux cœurs qu'unit la vertu, le tems n'a point d'empire : c'est elle qui forme nos nœuds, vous n'avez donc rien à craindre. Après un moment de silence, Clovis ajouta : serait-ce ma religion qui vous cause des allarmes ? Un soupir que Clotilde laissa échapper malgré elle, trahit son cœur. Clovis entendit ce que voulait dire ce soupir, il s'écria : que vous êtes injuste, Clotilde, que vous êtes injuste ! parce que je ne suis pas Chrétien, vous me croyez un monstre. Désabusez-vous : Clovis se fait gloire de suivre la religion qu'il a reçue de ses peres ; malgré celà, il respecte es Dieux des autres nations, & son

cœur croirait faire un crime que de gêner qui que ce soit sur la maniere de les honorer. Ainsi calmez vos allarmes : dans mon palais, comme dans celui de votre oncle, vous pourrez élever des autels au Dieu des Chrétiens, vous pourrez lui adresser vos vœux, j'en jure par mon sceptre, je ne vous contraindrai jamais.

Dès que Clovis fut retiré, Clotilde se livra aux transports de la joie. Je pourrai donc, s'écria-t-elle, adorer le Dieu des Chrétiens, mon époux ne me contredira jamais, je suis au comble de mes desirs. Que sais-je, Clovis est bon, s'il gémit dans les ténebres de l'erreur, c'est qu'il ne s'est encore trouvé personne qui ait fait briller à ses yeux le flambeau de la vérité. Il m'aime, mon exemple, mes conseils toucheront son cœur, il rendra hommage au Dieu que j'adore, & cette victoire sera l'ouvrage de

l'amour. L'eſpoir flatteur de convertir Clovis, ranima le courage de Clotilde : la ſérénité ſe répand ſur ſon front, un calme profond regne dans ſon cœur, & le jour qu'elle avait tant redouté, lui parut bien lent à paraître. Il parut enfin ce jour fortuné qui devait faire paſſer la plus tendre des femmes dans les bras du plus ſincere des époux. Au nom de l'Etre ſuprême ces deux amans s'unirent pour toujours, & depuis cet inſtant leurs jours furent filés par la main du bonheur. C'eſt la récompenſe du véritable amour.

CYPRIEN ET JUSTINE.

QUE Juſtine à quinze ans ait eu un million d'attraits, c'eſt ce que tous les Habitans de Nicomédie atteſteraient s'ils vivaient encore. Qu'elle ait eu des amans, qu'elle ait rejetté leurs vœux, il ſuffit de lire ſa vie pour s'en convaincre : plus une belle eſt inſenſible, plus elle enflâme ceux qui l'adorent. Quiconque a aimé peut le dire ; la rigueur n'effraye que les âmes timides : aux yeux des vrais amans rien ne parait impoſſible : le Ciel, la Terre, l'Enfer, tout ſert à l'amour.

Plein de cette idée, un des amans de Juſtine conçut l'eſpérance de la fléchir. Après avoir épuiſé toutes les ruſes que l'amour le plus actif, le plus ingénieux peut inventer, il tenta de

nouveaux efforts : il eut recours à la magie. Il y avoit à Nicomédie un homme, nommé Cyprien, qui paſſait dans le public pour poſſeder l'art terrible des enchantemens : les aſtres, les élémens, la nature entiere obéiſſaient à ſa voix, tout reconnaiſſait ſa puiſſance. Ce fut à ce Zoroaſtre nouveau que l'amant de Juſtine s'adreſſa pour s'en faire aimer.

« Je ſuis riche, lui dit-il, j'adore » Juſtine, faites qu'elle m'aime, & la » moitié de ma fortune eſt à vous ». Cyprien qui connaiſſait de réputation celle dont on lui parlait, fit naître d'abord mille difficultés : mais voyant qu'on lui prodiguait d'avance l'or à pleines mains, il prend le jeune homme par le bras, le fait deſcendre à reculons dans un ſouterrain profond, lui recommande le ſilence & commence ſes enchantemens.

Une lampe tout-à-coup s'allume

d'elle-même : ſa pâle clarté diſſipe un peu l'horreur de ce ſéjour ténébreux. L'indiſcret amant tranſi de frayeur cherche par-tout le Sorcier, il ne le voit plus. Du fond de ce lieu horrible une voix lugubre frappe alors ſes oreilles : il regarde d'où part cette voix, il apperçoit un vieux hibou perché ſur des crânes à demi-pouris, & ce ſombre animal lui parle ainſi :

« O toi que l'amour a conduit dans » les entrailles de la terre, trop témé» raire amant, pourquoi t'étonner des » rigueurs de Juſtine : elle eſt Chré» tienne, ſa religion eſt l'écueil de » tous tes vœux. C'eſt pour le fran» chir que tu viens implorer mon ſe» cours : je ne te promets rien ; ... eſpe» re toujours ». A ces mots le hibou diſparait, la lampe s'éteint, le Sorcier vient reprendre le jeune homme & le conduit tout tremblant dans l'endroit d'où ils étaient partis.

Vous venez de l'entendre, lui dit Cyprien, vous auriez tout l'or que roulent l'Euphrate & le Gange, je ne puis rien faire pour vous. N'importe, reprit l'amant, ne m'abandonnez pas : on m'a dit d'eſpérer & ce mot ſuffit à l'amour. Travaillez, épuiſez votre art, fatiguez la nature, je ſaurai recompenſer vos peines. Le Sorcier promit au jeune homme de ne rien épargner pour le ſatisfaire. Dès qu'il fut ſeul, il ſe mit en devoir de ſéconder les deſirs de cet amant auſſi ſincere que généreux.

Les moyens que Cyprien employa furent bien ſimples : l'aveugle crédulité faiſait tout ſon ſavoir. Convaincu que tout ce qui paraît extraordinaire, tout ce qui parle aux yeux & frappe les ſens, dupe toujours le peuple, il s'était logé dans un ſouterrain, avait inventé mille tours effrayans, s'était dit Sorçier, & on l'avoit cru. Son

grand art consistait à connaître l'intérieur de presque toutes les familles, à parler plusieurs langues, à posseder dans un degré supérieur le don de la parole. Enfin, lire dans les yeux, dans le geste, dans le discours, ce qu'une personne pense, desire ou craint, faisait toute sa sience : c'était-là sa magie.

Muni de ces armes, Cyprien se déguise & tâche de s'introduire chez Justine. Il parvient bientôt à l'entretenir en particulier : il lui parle d'abord de choses indifférentes, il fait rouler ensuite la conversation sur son âge, sur son établissement, lui dit quelques mots, comme par hazard, sur différens partis qui pourraient faire le bonheur de ses jours, nomme deux ou trois fois celui qui l'aimait si tendrement, efforts superflus : toujours tranquille, toujours égale, Justine ne laissa échapper aucun sourire,

aucun ſigne, en un mot rien qui pût la trahir, qui pût éclairer le Sorcier.

En vain déployant tous les charmes de l'éloquence, Cyprien s'étend ſur la jeuneſſe de Juſtine, ſa beauté, ſon eſprit : en vain il lui peint l'himen & ſes douceurs ſous les couleurs les plus tendres, les plus ſéduiſantes : pour toute réponſe elle l'entretient des erreurs du Paganiſme, lui parle des merveilles du Dieu des Chrétiens, de ſon amour pour les amis de la vertu, des châtimens préparés au crime & au méchant.

Le diſcours de Juſtine fit impreſſion ſur le cœur de Cyprien : oubliant inſenſiblement le motif qui l'avait conduit chez cette jeune perſonne, il trouve un plaiſir inexprimable à s'entretenir avec elle des grandeurs de ſon Dieu. Pénétré des vérités qu'elle lui annonce, il ſe précipite à ſes pieds, abjure ſes erreurs, & devient

à la fois le défenseur & la gloire des Chrétiens.

L'éloquence n'est que l'art dangereux de faire illusion au cœur : la persuasion est le partage de la vérité.

DANIEL STILITE.

DANIEL naquit en Syrie près la ville de Samosate : on le nomme Stilite, parce qu'à l'exemple de saint Siméon, il passa sa vie sur une colonne, exposé à l'intempérie de toutes les saisons, & uniquement occupé de son salut.

Ce genre de vie lui attira des ennemis. Gennade son Evêque entreprit de le faire descendre de cette colonne sur laquelle il avait fait vœu de vivre. Le moyen dont se servit ce prélat pour y parvenir, fait frémir quiconque est sensible aux charmes de la vertu ; il nous apprend qu'un honnête homme doit s'attendre à souffrir les persécutions les plus horribles.

Cet indigne Pasteur gagne à force d'argent une femme prostituée ; il l'engage à accuser Daniel de l'avoir

fait monter sur sa colonne pour lui parler de Dieu, pour la convertir, & cependant de ne l'avoir entretenue que de sa beauté, que de l'amour; que profitant de la foiblesse de son sexe.....

Sur la déposition de cette malheureuse, Daniel est arrêté par ordre du Gouverneur : on le charge de fers, on l'enferme dans un cachot affreux, on le traite enfin comme le plus abominable des hommes, comme un corrupteur de femmes, sous le prétexte de la religion.

Ce saint homme souffrit avec résignation un traitement si peu mérité. « Je n'ai rien à me reprocher, disait-il » à ceux qui le visitaient, je n'ai donc » rien à craindre. Espérons en Dieu, » c'est un bon pere, jamais il n'aban- » donne ses enfans ; si quelquefois il » permet que le juste soit humilié, c'est » pour l'éprouver : tôt ou tard la vérité » se fait connaître & l'innocence triom- » phe toujours ».

L'eſpérance de Daniel était bien fondée : la femme qui l'avait accuſé eût honte du coupable rôle qu'on lui faiſait jouer : pénétrée d'admiration & de reſpect à la vue de la douceur & de la patience de celui qu'elle oſait calomnier, preſſée d'ailleurs par les aiguillons du répentir, elle révele au Juge l'infâme manœuvre de l'Evêque, déſavoue ſon accuſation, & reconnaît le Saint pour le plus vertueux des mortels.

Cet aveu aſſura bientôt la victoire de Daniel : on briſe ſes fers, il ſort de priſon, remonte ſur ſa colonne, & ſon premier mouvement en la voyant fut de pardonner à ſes ennemis : c'était triompher deux fois.

IMPNÉ.

UN Roi d'Irlande, Roi idolâtre, eut le malheur de perdre ſon épouſe à la fleur de ſon âge : elle paſſait pour la plus belle femme de ſon tems. A ſon regard tendre & modeſte, à l'éclat de ſon teint, au doux ſourire qui partait de ſa bouche vermeille, on l'aurait priſe plutôt pour une Déeſſe que pour une ſimple mortelle. En épouſer une autre qui fût auſſi parfaite, parut au Prince le moyen le plus court de ſe conſoler de la perte qu'il venait de faire. Projet biſare ! tout eſt permis à l'amour.

Aſſuérus moderne, ce Roi fait publier qu'il donnera ſon cœur & ſa couronne à la plus belle de ſes ſujettes. Il fixe le jour qu'il doit faire ce choix : on ſe figure aiſément quelle révolution

cet Edit opéra dans l'empire de la beauté. On vit accourir de tous côtés des femmes dont les moindres traits captivaient tous les cœurs. Enfin le jour indiqué arrive : tout ce que l'Irlande avait de plus parfait, de plus accompli, passa sous les yeux du Monarque : mais le portrait de son épouse à la main, il ne trouva rien qui put l'égaler, rien ne fixa son choix.

Plusieurs années s'écoulerent sans qu'aucun objet eut captivé ce cœur trop plein des attraits qu'il avait perdus; on lui proposa une jeune personne, nommée Dimpne, qu'il avait eue de cette femme qu'il regrettait depuis si long-tems, & que la mere, qui était Chrétienne, avait fait élever loin de la cour, par un bon Prêtre, nommé Géréberne : on lui parla de cette jeune Princesse, comme de la personne la plus accomplie de son

ſexe, comme la ſeule qui pût fixer tous ſes deſirs.

Le Roi fait venir cette jeune Princeſſe : elle était belle en effet : c'était l'image de ſa mere, on l'aurait priſe pour elle. « Merveille de la nature, » s'écria le Prince en ſerrant ſa fille » entre ſes bras, vos attraits ont » ravi mes yeux & charmé mon cœur ! » depuis long-tems il ſoupire ! c'en » eſt fait, mes vœux ſont exaucés. » Entrez dans mon palais, venez partager mon trône, je n'aurai jamais » d'autre épouſe que vous ».

L'union du pere & de la fille, tolérée peut-être par les loix de ce peuple idolâtre, fit trembler la jeune Chrétienne. Quel parti prendre ? Comment éviter un himen que ſa religion condamne, & que ſon pere exige ? Dans une poſition ſi triſte, elle a recours à Géréberne. Aidée des conſeils de ce ſaint Prêtre, elle s'évade

de la cour & va chercher en Flandres un asyle contre la funeste passion de son pere & de son Roi.

Le Prince ne tarda pas à s'appercevoir de l'évasion de Dimpne : furieux de voir échapper l'objet de son amour, il la fait poursuivre de tous côtés & la cherche lui-même. Le destin le conduit à Anvers, il y rencontre l'objet de ses desirs, & Géréberne est la premiere victime qu'il immole à son ressentiment.

Cette mort ne rendit Dimpne que plus inflexible. Ses nouveaux refus mirent le comble aux transports de son pere, dans un moment de désespoir il lui donna un coup de poignard dans le sein & se tua lui-même. Exemple à jamais lamentable des fureurs de l'amour.

EFFREN.

CE ne ſont pas toujours les plus longs diſcours qui pénétrent le cœur des méchans : un mot, dit à propos, produit ſouvent plus d'effet que toutes les fleurs de l'éloquence. Ce fut avec un mot qu'Effren força une fille proſtituée de rendre hommage à la vertu. Ce trait mérite d'être rapporté.

Ce ſaint Prêtre entrant un jour dans la ville d'Edeſſe, fut abordé par une jeune inconnue fort bien parée & d'un maintien très-gracieux. Au diſcours badin qu'elle lui adreſſa, il reconnut bientôt que c'étoit une de ces femmes que Salomon compare à des carquois qui reçoivent toutes les fleches qu'on veut y placer ; loin de la rebuter ni de fronder ſa conduite, il écouta avec patience toutes les fa-

riboles qu'elle eut la hardieſſe de débiter : il feignit même d'accepter ſes offres, loua ſa jeuneſſe, parut charmé de ſa beauté, en un mot il ſut tellement entrer dans ſes vues, qu'il ſemblait qu'il ne s'agiſſait plus que de choiſir un lieu rétiré qui put ſervir de théâtre à leurs plaiſirs.

Où voulez-vous que je me rende, dit cette Nimphe enchantereſſe, parlez ? Vous obéir & vous plaire eſt le plus ardent de mes vœux. — Allons au milieu du marché. — Au milieu du marché ? .... mais, ... mon roi, ... tout le monde nous verra ; mais .... vous n'y penſez pas. ...

Le Saint profitant de cette réponſe, lui remontra toute l'énormité de ſa conduite : « Quoi, vous craignez » d'être vue ? Ce que vous me propo- » ſez eſt donc un crime ? Eh ! quand » nous nous cacherions, en ſerions- » nous moins coupables ? Le Dieu de

» la

» terre ne nous verrait-il pas tou-
» jours ? Eſt-il donc moins à craindre
» que les hommes ? Si au moment que
» je vous parle, la mort allait vous
» frapper, répondez-moi, que de-
» viendriez-vous ? Vous vous taiſez :
» ah jeune infortunée ! rentrez en
» vous-même, votre bouche a trahi
» votre cœur, ſa réponſe eſt votre
» arrêt ».

Cette courte remontrance faite à propos, toucha la jeune perſonne, elle ſe jette aux pieds d'Effren, les larmes aux yeux, elle le prie, elle le conjure de la retirer de l'abîme où l'indigence l'a plongée, & lui promet de n'écouter déſormais que la voix de l'honneur & du devoir. Le Saint la releve : ſatisfait d'un répentir ſi ſincere, il n'épargna ni ſoins ni démarches pour encourager cette nouvelle Magdelaine à déraciner de ſon cœur les ſemences du vice, & faire germer

l'amour du bien. Il eut le rare avantage de voir fructifier ses travaux : est-il une recompense plus flatteuse pour un ami de la vertu ?

ÉLOGE.

IL faut avoir de la bonne foi : sans elle on peut devenir riche, mais jamais heureux. En effet je conviens qu'il est aisé de tromper ses semblables, que le plus grand scélérat peut réussir à se faire passer pour un parfait honnête homme. A quoi sert une fausse réputation si le cœur sait le contraire ? Les éloges que reçoit un méchant sont autant de remords qui le déchirent sans cesse.

Croyez-moi, dans quelque état que vous soyez, ne trompez jamais personne : quand l'intérêt vous sollicite, s'il n'est légitime, répondez à ce vil suborneur : « Loin d'ici, malheureux, » qui me conseilles de tromper mes sem-

» blables : jamais, dis-tu, on ne le sau-
» ra ? Tu en a menti, traitre ! je le
» saurai toujours » . . . .

Ce fut ainsi qu'autrefois Eloy triompha de ce dangereux ennemi. Ce Saint passait pour le plus habile des Orfevres de son tems, Clotaire II. lui fit donner un jour une grande quantité d'or & de diamans pour lui faire une chaise d'une nouvelle espece. Eloy travailla sous le modele qu'on lui avait fourni ; il se trouva qu'on lui avait donné le double de ce qu'il lui fallait de matiere : la chaise était cependant telle qu'on la demandait, & il était impossible de vérifier si toute la matiere avait été employée, de sorte que cet excédent pouvait rester au profit de l'ouvrier sans qu'on s'en apperçut. La vue du gain fit balancer quelque tems S. Eloy, l'intérêt employa tous ses sophismes ordinaires pour le déterminer à trahir son

devoir ; mais la bonne foi eut le bonheur de triompher : du surplus de la matiere, le Saint fabriqua une seconde chaise, pareille à la premiere, & la cacha soigneusement pour donner au Roi une agréable surprise.

Lorsque tout fut fini, Eloy présenta son ouvrage. Clotaire & tous ses Courtisans admirerent la beauté, l'élégance, & la richesse de cette chaise : l'ouvrier fut comblé d'éloges, & le Roi lui fit donner sur le champ le double de la recompense qu'il lui avait promise s'il réussissait. Ce fut dans ce moment qu'Eloy fit paraître la seconde chaise : « Quoi ! s'écria Clotaire, » encore une ? Pour qui donc cette » chaise » ? « Elle est à vous, Sire, » lui répondit Eloy, la matiere qu'on » m'a donnée pour une a suffi pour » toutes les deux ».

Clotaire ne put s'empêcher d'admirer la probité de l'ouvrier, & se tour-

nant vers ses courtisans, il dit tout haut : « Enfin j'ai trouvé un honnête-» homme » : puis s'adressant à S. Eloy, il ajouta : « Votre ouvrage m'a causé » bien du plaisir, & votre bonne » foi me plaît mille fois davantage. » Je ne puis mieux vous l'exprimer » qu'en vous retenant à ma cour : » c'en est fait, désormais vous m'ai-» derez de vos conseils : un honnête » homme est né pour être l'ami des » Rois ».

EUGÉNIE.

LE pere de cette Sainte se nommait Philippe : il était Sénateur Romain, & fut envoyé à Alexandrie, en qualité de Préfet, contre les Chrétiens. Eugénie étant dans cette Ville céle-

bre, lia amitié avec plusieurs Dames vertueuses & Chrétiennes. Leur société lui fut salutaire : elle lui fit reconnaître toute la futilité des idoles qu'elle adorait, & la décida à embrasser le Christianisme. Cette jeune personne prit même le parti de se retirer dans un Cloitre & de se consacrer entierement à l'Etre suprême. Comme il était à craindre que son pere usât de son autorité pour l'arracher de sa retraite s'il parvenait à la découvrir, elle crut que le moyen le plus facile pour se mieux cacher, était de se déguiser en homme & de faire profession dans un monastere de Religieux, ce qu'elle fit.

La modestie, le zèle, la charité d'Eugénie, la firent bientôt respecter de tous ses confreres. Obligée de vivre avec des hommes, elle eut à surmonter des obstacles qu'elle n'avait pas prévus : elle fit plus, elle sçut ca-

chér juſqu'aux terribles aſſauts que lui livraient ſes ſens, & jamais on ne ſoupçonna ni ſon ſexe ni ſes deſirs. L'Abbé du Monaſtere étant mort, la Sainte fut nommée pour le remplacer. Ce nouveau poſte augmenta ſon courage : elle s'y comporta avec tant de prudence & d'humanité, qu'elle ſe fit aimer de tous ceux qui lui étaient ſoumis. On l'aurait priſe pour un pere au milieu de ſes enfans.

Satisfaite de voir fructifier ſes travaux, Eugénie vivait la plus heureuſe des femmes & s'applaudiſſait de ſon déguiſement, lorſqu'un accident imprévu, ou plutôt la plus noire des impoſtures l'obligea enfin de découvrir ſon ſexe, & la rendit à ſon pere.

Une jeune veuve d'Alexandrie, riche & belle, nommée Mélancie, recevait ſouvent chez-elle le prétendu Abbé, & ſe faiſait un vrai plaiſir de

ſuivre ſes conſeils. Eugénie de ſon côté, charmée de l'heureuſe confiance, de l'étroite union qui régnait entre elle & cette veuve, la regardait comme ſa propre ſœur, la chériſſait de même. Cette amitié réciproque cauſa leur perte. Mélancie trompée par les apparences, prit la Sainte pour un homme, & ſe crut aimée. Se livrant trop à cette funeſte idée, elle conçut elle-même un amour exceſſif pour Eugénie, & rien ne fut capable de l'arrêter.

L'amour eſt un indiſcret, celui de la jeune veuve ne tarda pas à ſe manifeſter. Eugénie changea trois fois de couleur entendant les aveux qu'on lui faiſait : elle tâcha par ſes diſcours de ramener cette brebis égarée dans le ſein de la vertu : ſa morale, ſes conſeils irriterent un cœur trop épris. La fermentation des ſens l'emporta ſur la raiſon, Mélancie ſe précipite ſur Eugénie,

Eugénie, & mettant bas toute pudeur elle allait satisfaire son infame passion, lorsque des voisins qui accoururent aux cris d'Eugénie, arrêterent ses coupables efforts.

Ce coup imprévu jetta Mélancie dans le désespoir ; craignant que son infamie ne fût reconnue, elle feignit alors d'avoir été attaquée, rejetta son crime sur l'Abbé, & fut assez hardie pour le dénoncer au Préfet. C'était le pere d'Eugénie. Après avoir longtems balancé sur ce qu'elle ferait, elle resolut enfin de comparaître devant lui. Dès qu'elle fut en sa présence, elle dit : « Seigneur, j'ai une grace » à vous demander, c'est de n'avoir » d'autres témoins de ma justification » que vous & mon accusatrice ». Philipe défere à sa demande : on fait retirer tous ceux que la singularité de la cause avait attirés, & la Sainte parla ainsi : « Vous m'accusez donc,

» ô Mélancie ! d'avoir formé sur vous » des projets criminels ? si vous vou- » lez avouer la vérité, parlez, il est » encore tems, sinon je vais vous » confondre ». En achevant ces mots elle fixe les yeux sur Mélancie, & voyant qu'elle persistait à l'accuser, elle déchire sa robe, découvre son sein, fait reconnaître son innocence & son sexe.

Philippe étonné d'une justification si extraordinaire, fait de nouvelles questions à l'accusée ; il apprend que le Moine qu'il interroge est Eugénie, est sa fille. Il se jette à son cou, lui fait d'obligeans reproches sur les inquiétudes cruelles que son évasion lui a causées, & ne peut se lasser de l'embrasser. La sensible Eugénie ne put retenir ses larmes : il se fit entre eux un combat de tendresse paternelle & d'amour filial, qu'il serait impossible de retracer. L'infame Mélancie assista

à cette ſcène touchante, & l'inſtant réſervé pour ſon triomphe, fut celui de ſa honte. *La confuſion eſt le premier châtiment du méchant.*

FRANÇOIS DE SALES.

UN jeune gentilhomme, tranſporté de colere, vint un jour faire un vacarme affreux devant la porte de ce ſaint Evêque de Genêve. Une légere inſulte qu'il prétendait avoir reçue était la cauſe qui l'animait. Pour augmenter l'eſclandre & ameuter la populace, il avait payé pluſieurs coquins, à condition qu'ils accableraient le bon Prélat d'injures. Ce jeune étourdi eut même l'inſolence de monter à la chambre où était François de Sales & de vomir contre lui tout ce que la fureur put lui ſuggérer de plus offenſant. François, ſans

s'émouvoir, le regarda d'un œil tranquille & ne lui répondit pas un mot.

Cette grande modeſtie ne fit qu'augmenter l'emportement du gentilhomme : il ſe crut mépriſé, & ſe porta aux plus grands excès. Rien ne fut capable de troubler le ſaint Evêque : il conſerva toujours la même tranquillité, & le jeune furieux fut obligé de ſe retirer ſans avoir pu lui arracher une ſeule parole.

Un des amis de François, qui avait aſſiſté à cette ſcène, lui demanda comment il avait eu la force de ſouffrir cet inſolent, & comment il avait pu ſe taire en pareille occaſion. « Mon » cher ami, dit le Saint, nous avons » fait un pacte inviolable ma langue & » moi, & nous ſommes convenus » qu'elle ne dirait mot quand mon » cœur ſerait dans la chaleur de la co» lere ; mais qu'après, elle dirait tout » ce qu'il lui plairait. Pouvais-je

» mieux apprendre à ce jeune homme » la maniere de parler qu'en me taisant ? Sa colere pouvait-elle plus facilement s'appaiſer que par mon ſilence ? Dans peu il ſe répentira de » ce qu'il m'a fait, de ce qu'il m'a » dit ; il m'en demandera pardon : s'il » ne me le demande pas, j'irai lui » demander moi-même ».

« Quoi ! reprit l'ami, vous êtes » l'offenſé & vous voulez faire des » excuſes ? Pourquoi n'en ferais-je pas, » repliqua le Saint ? Voulez-vous que » pour de vains propos je me brouille » avec ce jeune homme, je devienne » ſon ennemi irréconciliable ? Non, » je ne ſuis point né pour haïr perſonne. Je conviens qu'il m'a inſulté : » mais je lui pardonne, & je vous le » répete, s'il perſévere à croire que » je l'ai offenſé, s'il ne vient pas ſe » réconcilier, j'irai lui demander pardon moi-même, & ce ſera de tout » mon cœur ».

Ce que François avoit prévu arriva : le jeune gentilhomme reconnut sa faute, il eut honte de ses emportemens ; dans une lettre qu'il écrivit au Saint, il le conjura d'oublier tout ce qui s'était passé & de le regarder désormais comme le plus sincere de ses amis. *On ne s'est jamais repenti de s'être tu ; mais que de paroles indiscrettes ont causé de regrets.*

GENGOUL.

LE monde eſt un parterre immenſe émaillé d'une infinité de fleurs. La femme eſt la roſe de ce ſéjour enchanté. Plaire aux yeux, régner ſur les cœurs, voilà ſon partage. O roſe charmante, que ta fraîcheur, que ton éclat ont d'attraits : que n'eſt-tu ſans épines, tu ſerais le chef-d'œuvre de la nature, les délices de l'Univers.

Séduit par la beauté d'une de ces roſes, Gengoul lui offrit ſes hommages, & fut aſſez heureux pour s'en faire aimer. Bientôt ils s'unirent tous deux par les liens les plus ſacrés. Au nom de l'Etre ſuprême, ils ſe jurerent une tendreſſe ſans bornes, une conſtance mutuelle, & le ſincérité aſſure qu'elle préſida à leurs ſermens.

Pendant quelques années ce couple charmant gouta toutes les douceurs que peut procurer une union auſſi ſainte que légitime. Leurs jours coulaient paiſiblement dans le ſein de la concorde : l'abondance leur prodiguait ſans ceſſe de nouvelles faveurs : ils comptaient leurs momens par leurs plaiſirs , c'eſt l'horloge des époux heureux.

Un papillon vint troubler une joie ſi parfaite : à ſon air enjoué , au doux frémiſſement de ſes aîles , à ſes tendres careſſes, la roſe ſe laiſſa ſéduire. En vain l'honneur & le devoir firent quelques efforts pour repouſſer les traits de ce jeune téméraire ; leur réſiſtance redoubla ſon audace , il combattit, il fut vainqueur.

Gengoul ne tarda pas à s'appercevoir des infidélités de ſa roſe : ſon premier mouvement fut de détruire la perfide qui trahiſſait ſon amour , &

le vil insecte qui troublait son repos ; mais écoutant plutôt son cœur que sa vengeance, il tâcha par ses discours de ramener sa compagne au sein de la vertu. C'était le parti le plus sage.

« Malheureux que je suis, dit-il un » jour, en nous unissant tous deux, » je croyais que c'était pour toujours. » Je me suis trompé : on ne m'aime » plus, & j'en ignore la cause. Qu'ai- » je donc fait pour mériter ce traite- » ment affreux : ne suis-je donc plus » le même qu'autrefois ? Parle, t'ai- » je jamais rien refusé ? Est-il rien au » monde que j'aie pu faire pour toi, » & que je n'aie pas fait ? Pourquoi » donc m'as-tu délaissé ? Qu'est devenu » ta tendresse ? Ne te souvient-il plus » de nos sermens ? Se pourrait-il qu'un » autre eut captivé tes sens, qu'un » autre reçut la recompense due à mes » soins, à mon amour ? Tu ne me » reponds rien... tu te tais... O Rose

» ma mie, il eſt encore tems, reviens
» de ton erreur, ſonge que le Dieu
» qui bénit les unions légitimes, pu-
» nit auſſi les époux parjures. Préviens
» ſon courroux : rends-moi ton cœur :
» c'eſt le mien qui t'en conjure : tu lui
» dois la préférence : un époux fidele
» vaut mieux qu'un amant volage ».

La Roſe attendrie par ce diſcours, laiſſa échapper quelques ſoupirs. Un juſte remords lui fit ſentir tout l'odieux de ſes procedés, elle avoua ſes foibleſſes à Gengoul, & réitera avec lui ſes promeſſes, ſes ſermens. Mais, hélas! les ſermens d'une roſe lui reſſemblent : ils ont ſa fragilité. Dès que le Saint fut parti, le papillon reparut : Gengoul, amour, fidélité, tout fut oublié.

Cette rechute déſeſpéra Gengoul : il réſolut de ſeſéparer d'une compagne ſi peu conſtante, de l'abandonner pour toujours. La Roſe fut inſtruite

de cette réſolution, elle en fit part à ſon cher Papillon, elle lui confia ſes allarmes : « Conſolez-vous, lui dit le » vil inſecte, Gengoul eſt un tiran » indigne de voir le jour, un mon- » ſtre qui n'aurait jamais dû vous poſ- » ſeder : il faut qu'il périſſe : ſon exi- » ſtence eſt la ſource de nos diſgraces, » ſa mort ſera l'aurore de notre bon- » heur ».

Un projet ſi horrible fut adopté avec joie, & le jour même il fut exécuté. La faibleſſe de la Roſe, la frivolité du Papillon, ne furent point un obſtacle à cette barbarie. *Quand une paſſion criminelle aveugle un cœur, il eſt capable des plus noirs forfaits : le papillon devient ſerpent, la roſe ſe change en neige.*

GRÉGOIRE LE GRAND.

QUICONQUE s'éleve ſera abaiſſé, & quiconque s'abaiſſe ſera élevé, diſait Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples. Cette maxime qui devrait être gravée dans le cœur de tous les hommes, le fut toujours dans celui de ce ſaint Pontife. L'éclat de ſa naiſſance, ſon élévation ſur le ſiege de Rome, ſes triomphes ſur les Hérétiques, rien ne fut capable d'altérer la douceur de ſon caractere, la ſimplicité de ſes mœurs. En tout tems, en tout âge, en tout lieux, il faut être modeſte : c'était ſa deviſe.

De ſon tems vivait à Conſtantinople un Patriarche, nommé Jean, d'un extérieur modeſte, d'une vie auſtere, mais d'une ambition démeſurée. Cet homme orgueilleux n'aſpirait à rien

moins qu'à uſurper le titre ſuperbe d'Evêque univerſel ; Grégoire vit avec regret l'égarement de ce Prélat, & n'épargna ni ſoins ni prieres pour le faire rentrer en lui-même. « Vous » vous faites appeller, lui dit-il, le » Chef de l'Egliſe, pour moi je me » glorifie d'être le Serviteur des Servi- » teurs de Jeſus-Chriſt ». Grégoire prit en effet ce titre, & ſes Succeſſeurs le portent encore aujourd'hui.

Peu content de donner de bons exemples, ce Saint tâcha par ſes lettres de faire ſentir à Jean toute l'inconſéquence de ſa conduite. Les raiſons qu'il employa étaient fondées ſur les maximes les plus conſtantes de la Religion : elles auraient dû convaincre ce trop vain Patriarche ; mais où regne l'orgueil, la raiſon n'a plus d'empire. En effet, pouvait-il diſconvenir que les Evêques, comme ſucceſſeurs des Apôtres, ont un égal pouvoir,

qu'il ne peut y avoir entre eux ni de plus grand, ni de plus petit : en un mot, qu'ils ſont tous indépendans & que Dieu ſeul eſt le chef de l'Egliſe, l'Evêque univerſel.

C'eſt cependant ce que diſait Grégoire au Patriarche de Conſtantinople. « Que répondrez-vous, lui écri-» vit-il un jour, dans l'examen qui ſe » fera au dernier Jugement par Jeſus-» Chriſt chef de l'Egliſe univerſelle, » vous, qui par le titre d'univerſel, tra-» vaillez à vous ſoumettre tous ſes » membres ? Quel eſt celui que vous » imitez en prenant ce ſuperbe nom ? » N'eſt-ce pas celui qui ayant mépriſé » les Anges ſes égaux, voulut s'élever » au-deſſus d'eux, n'être ſoumis à per-» ſonne & préſider ſeul ſur les autres ; » qui diſait, je monterai aux Cieux, » je poſerai mon thrône au-deſſus des » aſtres, je m'aſſeyerai ſur la montagne » d'alliance dans les côtés d'Aquilon,

» je ſerai l'égal du Dieu de la Terre ».

Malgré cette vive & juſte comparaiſon de Lucifer avec un Evêque univerſel, Jean perſiſta dans ſon odieuſe prétention. Qu'eſt-il arrivé ? Jean & ſon orgueil ont été enſevelis dans le même tombeau ; l'humble Grégoire a mérité des autels.

HORMISDAS.

ISDEGERDE, Roi de Perſe, ayant formé le projet d'extirper le Chriſtianiſme de ſes Etats, ne trouva pas de moyen plus aſſuré que de déclarer tous les Chrétiens déchus de la liberté & de les mettre au rang des eſclaves.

La loi qui contenait cette peine humiliante, intimida la plupart des Perſans : Hormisdas fut un de ceux qu'elle n'effraya point. Il était un des plus

grands Seigneurs de la Perſe ; ſa naiſſance, ſon mérite l'avaient élevé aux premieres dignités de l'Etat. Son élévation n'avait fait qu'augmenter ſon amour pour la vertu. Les Grands de la terre ſont faits pour ſervir de modeles aux petits. C'était ſa maxime.

Ce fut par lui que commença l'orage : Isdegerde voulant par un coup d'éclat intimider quiconque n'obéirait pas à ſa loi, le dépouilla de ſes biens, lui ôta ſes charges, & le condamna comme eſclave à garder les chameaux de l'armée.

Hormiſdas entendit ſans murmurer un arrêt auſſi rigoureux qu'injuſte, & ſe rendit le même jour à ſon nouvel emploi, dont il s'acquitta comme s'il l'avait toujours exercé. L'homme eſt né pour le travail, diſait-il à ceux qui le plaignaient ; il eſt des travaux encore plus pénibles que le mien, je ne ſuis donc pas à plaindre. Qu'importe

de

de conduire un troupeau, ou de gouverner les humains : dans tout état, pourvu qu'on n'ait rien à se reprocher, qu'on borne ses désirs & qu'on cherisse la vertu, on peut être heureux.

C'est ainsi que se consolait ce saint homme : jamais on ne le vit gémir sur son sort ; jamais on ne l'entendit regretter ses grandeurs passées ; on aurait juré qu'il avait été esclave toute sa vie : le jour à l'ombre d'un palmier, la nuit dans une misérable cabanne, il était toujours gai, il chantait toujours.

Sa patience lui attira des admirateurs. Dans son pitoyable état il parut mille fois plus grand qu'avant sa disgrace. Isdegerde lui-même envia son sort. Du haut de son palais ce Prince voyant un jour Hormisdas se désaltérer au courant d'un ruisseau, ne put s'empêcher de s'écrier : « il est plus » heureux que moi ».

Cette affligeante réflexion fit renaître l'humanité dans le cœur de ce Roi barbare : il envoya chercher un ſujet ſi vertueux, & ſi digne d'être aimé. De vils adulateurs eurent bientôt étouffé ce mouvement de bonté. Hormiſdas oublié de la Cour, coula le reſte de ſes jours dans le ſein du bonheur, & ſon dernier ſoupir fut ſon triomphe & ſa gloire.

JEAN-BAPTISTE.

RÉPUDIER ſa femme, enlever celle de ſon frere, ſe livrer avec elle aux excès les plus affreux, c'eſt ſe révolter à la fois contre les principes de la religion & les loix de la ſociété. C'eſt ce que fit Hérode, ce que Jean-Baptiſte oſa lui remontrer, & ce qui cauſa ſes malheurs.

Il y avait déja quelque tems que victime de son zèle, ce Précurseur du Messie gémissait au fond d'un cachot, & qu'Hérode satisfait de ne plus voir un censeur qu'il redoutait, semblait l'avoir oublié, lorsqu'Hérodiade plus vindicative, profita adroitement d'un serment indiscret pour demander sa mort.

Cette infame avait une fille que la beauté rendait son égale, mais dont l'esprit, les talens étaient bien supérieurs à ceux de sa mere. Elle dansait sur-tout avec cette légereté, avec cette aisance qui prêtent tant de charmes aux femmes & leur assurent des conquêtes. Un jour qu'Hérode avait rassemblé sa cour pour une fête brillante, il pria cette jeune personne de danser : une belle qui a des talens, ne se rend pas toujours aux vœux de ses adorateurs : elle veut être pressée, sollicitée, & ce n'est qu'apres avoir

long-tems combattu, qu'elle rend enfin les armes. Telle eſt la politique de l'amour ; il ſait que faire deſirer le plaiſir, c'eſt le multiplier.

Hérode redouble ſes inſtances : il ſe jette aux pieds de cette belle danſeuſe, & par un ſerment terrible il s'oblige de lui donner tout ce qu'elle voudra. « Quand ce ſerait la moitié de » mon royaume, lui dit-il, danſez, » elle eſt à vous ».

La fille d'Hérodiade ſe rend enfin à ces flatteuſes invitations : une ſymphonie harmonieuſe ſe fait entendre : tous les yeux ſont tournés ſur la jeune perſonne : un profond ſilence regne de tout cotés : elle part, & déja la terre n'eſt plus digne de la porter : on dirait qu'elle eſt ſuſpendue dans les airs : l'œil peut à peine ſuivre la variété de ſes mouvemens : c'eſt un aigle qui s'élance vers les Cieux, c'eſt un papillon qui voltige ſur les fleurs,

Hérode transporté de joie ne saurait se lasser d'admirer cette aimable danseuse. La justesse & la rapidité de ses pas, les graces & l'expression de ses gestes, tout fixe ses regards, tout mérite ses applaudissemens.

Enfin la danse vient de finir ; la jeune personne vole aussitôt vers Hérodiade, & se jettant à son cou, elle lui dit : « Ma mere, vous avez entendu les sermens d'Hérode, ah ! daignez me conseiller : parlez, que » dois-je demander ? Ma fille, répond » la marâtre, tu connais ce Juif audacieux qui n'a pas craint de fronder » nos plaisirs & de nous rendre l'opprobre de l'univers : une occasion » favorable de nous vanger se présente, il faut en profiter. Hérode doit » t'accorder tout ce que tu voudras : » demandes-lui la tête de Jean-Baptiste, » & que son exemple apprenne aux » trop téméraires mortels, qu'on ne

» fronde jamais impunément la con-
» duite des Rois ».

Hérode aveuglé par la paſſion, eut la foibleſſe d'accorder cette horrible demande : il ignorait ſans doute, ou du moins feignit d'ignorer qu'un ſerment, quelque ſaint, quelque ſacré qu'il ſoit, n'engage point dès qu'il devient contraire à la religion, aux loix & aux bonnes mœurs. L'ignorance de ce principe a fait bien des malheureux.

Déja l'ordre eſt exécuté : Jean-Baptiſte n'eſt plus : on apporte ſa tête dans un plat de vermeil. Hérodiade la reçoit des mains du bourreau & la porte en triomphe à ſa mere : on dit que cette infâme, lorſqu'elle ſe vit maîtreſſe de celui dont la voix l'avait fait ſi ſouvent trembler, ne put retenir ſes tranſports : prenant un couteau, elle exerça encore ſur cette tête inanimée ſa haine & ſa vengeance.

Le ſeul récit de cette action exécrable glace tous les ſens. Tel eſt le fruit du crime. *Quant on a une fois quitté le ſentier de la vertu, on tombe bientôt dans les plus grands forfaits. Les liens du ſang, ceux de l'humanité n'ont aucun pouvoir ſur le cœur des ſcélérats.*

JEAN L'EVANGELISTE.

AUX titres ſuperbes d'Apôtre, d'Evangéliſte & de Diſciple bien-aimé dont ce Saint a été décoré, il faut encore joindre celui d'ami des hommes : il ſemble qu'en repoſant ſur le ſein de Jeſus-Chriſt, Jean déroba quelques étincelles de ce feu ſacré dont brûlait pour les mortels le cœur de ſon divin Maître. Ouvrez ſes écrits, vous verrez que par-tout il recommande aux humains de s'aimer : par-tout il leur inſpire l'amour ; c'eſt l'Apôtre de l'humanité.

Quoi de plus touchant que ces belles paroles, qui ſemblent ſortir de la bouche d'un pere. « Mes bien-aimés, » aimons-nous les uns les autres, car » la charité eſt de Dieu. Si quelqu'un » dit j'aime Dieu, & cependant déteſte ſon ſemblable, c'eſt un menteur. » Comment celui qui n'aime pas ſon » ſemblable qu'il voit, peut-il aimer » Dieu qu'il ne voit pas ? Or c'eſt » Dieu-même qui a donné cette loi à » l'homme : adore un Dieu & chéris » les mortels ».

Jeſus-Chriſt était ſi convaincu de la ſenſibilité de ſaint Jean, que ce fut à lui qu'un inſtant avant ſa mort il recommanda ſa mere. Le choix d'un ſi grand Maître annonce aſſez ce qu'on doit penſer du Diſciple, & tout ce que je pourrais dire ici ſerait toujours au-deſſous de la réalité. Si j'étais Peintre & qu'on me chargea d'exprimer dans un tableau la bienfaiſance de ce Saint,

Saint, j'imiterais ceux qui pour donner une idée de la sublimité de son esprit, le représentent assis sur les aîles d'un aigle ; je le représenterais donnant un baiser à la plus tendre des tourterelles. C'est l'emblême de son cœur.

L'amitié de Jean pour tous les hommes en général, loin de s'affoiblir, ne fit qu'augmenter avec l'âge. Il avait même si bien inspiré ses sentimens à tous ses Disciples, qu'étant parvenu à une extrême vieillesse & ne pouvant plus marcher, ils le prenaient entre leurs bras & s'empressaient de le porter à l'Eglise. Saint Jérôme rapporte à ce sujet un trait qui va confirmer ce que je viens d'avancer. Comme les forces de ce saint Apôtre ne lui permettaient plus de faire de longs discours, il répétait sans cesse : « mes » enfans, mes chers enfans, aimez-» vous les uns les autres, aimez-

» vous ». Ses Disciples s'ennuyerent à la fin d'entendre toujours les mêmes paroles, & le plus hardi d'entre eux lui dit un jour : « Maître, pourquoi » nous répétez-vous sans cesse la mê- » me chose ? Ah ! répondit le saint » vieillard, si je vous recommande » souvent d'être toujours unis, de » vous aimer les uns les autres, c'est » que *la charité est le précepte du bon-* » *heur. Il suffit de l'observer pour être* » *heureux* ».

JEAN L'AUMONIER.

A PEINE son mérite & ses travaux eurent élevé Jean sur le Siege Patriarchal d'Alexandrie, qu'il se fit apporter une liste exacte de tous les pauvres de cette grande ville, & n'épargna rien pour pourvoir à tous leurs

beſoins. Pénétré de douleur à la vue d'une infinité de miſérables qui allaient de portes en portes expoſer leur déplorable état, perſuadé d'ailleurs qu'une foule de coquins vivaient ainſi des aumônes du public, il conçut le projet de ſoulager les vrais miſérables, & de réprimer les abus. Projet admirable, & qu'il fut aſſez heureux pour exécuter.

Secondé par des citoyens zélés, Jean commença par fonder des aziles où les vieillards, & les infirmes pouvaient ſe retirer & finir leurs jours dans le ſein de l'aiſance & du repos. Il créa enſuite des écoles gratuites, où des maîtres habiles s'empreſſaient de donner à la jeuneſſe tous les talens utiles & néceſſaires à la vie. Enfin il forma des eſpeces d'ateliers publics pour tous les arts, pour tous les metiers, où quiconque voulait travailler trouvait toujours dequoi s'occuper & gagner ſa vie.

Par cette ſage adminiſtration, Jean parvint à voir ſon troupeau heureux, & les peuples voiſins s'empreſſerent de ſe ſoumettre à ſes loix; ce fut alors qu'on lui donna le ſurnom d'Aumônier, c'eſt-à-dire de bienfaiſant : titre bien flatteur ſans doute, & qu'il a bien mérité. En effet, ſa charité pour les pauvres était ſi grande, qu'il quittait tout pour les ſecourir. « Les mal-» heureux, diſait-il ſouvent, ſont les » fils aînés de mon cœur, je leur dois la « préférence ».

Jean fut non-ſeulement le pere de ſon peuple, il eut encore l'avantage d'en être l'arbitre & le médiateur. La miſere cauſe de terribles ravages dans le ſein des familles ; la diſcorde eſt cent fois plus à craindre : il pourvut à l'un, & ne négligea point l'autre. Il s'était acquis un ſi grand aſcendant ſur tous les cœurs, qu'il reconciliait les ennemis les plus furieux & terminait

à l'amiable les procès les plus difficiles. On savait que l'intérêt & la faveur n'avaient point d'accès chez lui : pouvait-on refuser de suivre les avis d'un homme que la vérité, la justice & la religion accompagnaient toujours.

Admiré & chéri de tout le monde, Jean sentit les aiguillons de la vaine gloire : il sut les reprimer, & la victoire qu'il remporta sur l'amour-propre est la plus belle époque de sa vie. Les armes dont il se servit pour combattre ce monstre sont assez extraordinaires ; il ordonna à des ouvriers de commencer son tombeau : lorsque la premiere pierre fut posée, il fit cesser l'ouvrage & commanda à l'entrepreneur de venir quatre fois l'année lui dire : Maître, votre tombeau est imparfait, quand voulez-vous que je le finisse ? Par cet expédient il trouva le moyen de ne jamais oublier qu'il était homme, & que quelque grand qu'on soit il faut mourir.

Succeſſeurs de Jean l'Aumônier, Prélats de nos jours, apprenez par cet exemple, qu'*il ne ſuffit pas d'être juſte & généreux, le faſte eſt le ſymptôme du crime : la modeſtie eſt le vernis de toutes les vertus.*

JOSAPHAT.

FILS d'un Roi idolâtre, Joſaphat malgré les précautions de ſon pere, fut inſtruit des principes du Chriſtianiſme & fit en peu de tems de grands progrès dans le chemin de la vertu. Le Roi déſeſpéré de voir que tous les reſſorts qu'il faiſait jouer pour ramener ce jeune Prince à l'idolâtrie, ne produiſaient aucun effet, eut recours à la magie. Théudas paſſait pour le plus célébre Nécromat de ſon Royaume ; il le fit venir & lui dit : « Fais que mon

» fils adore les Dieux de ſes peres, » je te comblerai de bienfaits ». Théudas répondit ainſi : « Rejouiſſez-vous, » Seigneur, vos vœux ſeront exaucés, » Le Prince votre fils eſt Chrétien, il » eſt facile, ſans même employer mon » art de le rappeller à l'idolâtrie : ôtez- » lui ſes Gouverneurs, ſes confidens, » ſes eſclaves, ne lui donnez pour le » ſervir que de jolies femmes, & bien- » tôt vous le verrez ſe conformer à » vos deſirs ».

Pour convaincre le Roi de l'efficacité de l'expédient qu'il lui propoſait, Théudas lui raconta l'hiſtoire ſuivante. « Il y avait autrefois ſur l'Indus, » un Roi riche & puiſſant, qui deſi- » rait ardemment d'avoir un fils : ſes » vœux furent enfin exaucés. Il devint » pere & ſa joie en fut extrême. Il con- » ſulta auſſitôt les Mages ſur la deſtinée » du Prince. Ces hommes célébres, » après avoir long-tems conſidéré les

» aſtres, répondirent que ſi le nou-
» veau né parvenait à ſa douzieme an-
» née, ſans avoir vu autre choſe que
» ce qui était néceſſaire à la vie, il
» deviendrait le plus grand, le plus
» heureux des mortels. On reçut cette
» reponſe comme un oracle, & les
» Mages furent recompenſés.

» Conformément à cette prédiction,
» le Roi fit élever ſon fils dans un
» château retiré, où il défendit expreſ-
» ſément qu'on ne lui fît rien voir juſ-
» qu'à ce qu'il eût atteint l'âge qui
» devait régler ſon deſtin : l'ordre fut
» ſcrupuleuſement exécuté. Si l'on en
» excepte l'eſclave qui le ſervait &
» tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, le
» Prince ne vit rien pendant douze
» ans. Ce tems fatal étant enfin expiré,
» on tira le jeune Prince de l'eſpece de
» priſon où il était enfermé. Le Roi
» le fit venir à la cour & lui permit de
» parcourir ſes Etats. Comme tout

» était nouveau pour lui, il ne ceſſait
» de faire des queſtions : qu'eſt-ce que
» ceci ? Qu'eſt-ce que celà ? Il vou-
» lait tout ſavoir, & retenait parfai-
» tement tout ce qu'on lui diſait : or
» il avint qu'un jour il apperçut deux
» femmes qui ſortaient du bain : vous
» vous doutez bien, Seigneur, qu'il
» fit auſſitôt une queſtion : elle embar-
» raſſa même le Gouverneur : crai-
» gnant qu'on ne l'accuſât d'indiſcré-
» tion, il répondit que c'étaient des
» diables. De retour de ſes courſes, le
» jeune Prince ſe rendit auprès de ſon
» Pere, qui lui demanda en badinant,
» qu'eſt-ce qui l'avait le plus flatté de
» tout ce qu'il avait vu : il repliqua
» ingénument, papa, ce ſont les dia-
» bles. Tant il eſt vrai, ajouta Théu-
» das, que rien dans la nature n'a plus
» d'empire que les femmes; les ſciences,
» les grandeurs, les richeſſes peuvent
» exciter des deſirs ; mais deux beaux

» yeux ont seul le droit de charmer » tous les cœurs. Ainsi, Seigneur, » employez ces armes contre votre » fils, je vous réponds du succès ».

Le Roi adopta l'expédient proposé par Théudas : il fait rassembler promptement les plus jolies esclaves de son royaume, leur déclare ses intentions & les substitue aux hommes qui servaient son fils. Il était nuit & le Prince goûtait les douceurs du sommeil, lorsqu'on fit ce changement dans son palais. A son reveil sa surprise fut extrême, il voit son lit environné de plusieurs grouppes d'esclaves galamment arrangées & qui semblaient se disputer le prix de la beauté. A peine ce spectacle charmant a frappé ses yeux, qu'une agréable simphonie vient flatter ses oreilles. Des voix qui entremêlent leurs tendres inflexions aux doux accords des instrumens, achevent de jetter le trouble dans ses

ſens : c'eſt pour lui un vrai ſonge : il croit être dans les Cieux.

Les éloges que le Prince entendit prodiguer au Dieu du plaiſir, firent ceſſer l'illuſion. Il reconnut que c'était un piege qu'on lui tendait & voulut le franchir. Soins ſuperflus : une roſe eſt faite pour plaire, nos cœurs ſont faits pour aimer. Ne vous allarmez donc point, ô Prince vertueux, ſi le vôtre eſt ſenſible, aimer n'eſt point un crime, c'eſt remplir ſon deſtin. L'amour que vous redoutez n'eſt point un monſtre, c'eſt un enfant aimable, donnez-lui la raiſon pour guide, d'un ſeul ſourire il fera naître le bonheur.

A la tête des eſclaves dont je viens de parler, était une de ces brunes piquantes, dont la bouche riante & vermeille ſemble dire ſans ceſſe aimez-moi, car je ſuis la plus aimable des femmes : Joſaphat ſans y ſonger la fixa, & dès cet inſtant l'Amour le

mit au rang de ſes ſujets. Fiere de ſa conquête, la jeune perſonne en inſtruiſit le Roi qui lui promit la main de ſon fils, ſi elle parvenait à lui faire changer de religion. Qu'une pareille promeſſe doit rendre une femme ſéduiſante : qu'elle doit être à craindre pour celui dont elle a ſçu captiver le cœur. O Joſaphat, que de rudes aſſauts à ſoutenir ! Et toi, Théudas, quel conſeil as-tu donné contre le fils de ton Roi ? Se pourrait-il que la beauté, ce rayon de la Divinité, ſervît à la faire méconnaître ? Non, tes infames projets ſeront confondus : trop faible pour réſiſter à l'amour, trop ſage pour ſe livrer au crime, le Prince offrira ſon cœur à la jeune eſclave ; mais ce cœur ne changera point de religion & n'oubliera jamais la vertu. C'eſt ce qui arriva en effet & c'eſt ce que je ſouhaite qui arrive toujours.

JULIEN LE PAUVRE.

JULIEN était un de ces hommes impétueux, qui ont du salpetre dans les veines : la moindre étincelle les fait éclatter. Il est triste de naître avec un pareil caractere : l'esprit trop occupé du premier objet qui le frappe, est incapable de réflexion ; il cede malgré lui à l'effervescence des sens, & se plonge sans le vouloir dans les plus horribles forfaits. Le calme succede bientôt à l'orage : on reconnaît son erreur ; il n'est plus tems : le repentir peut expier le crime, il ne le répare jamais.

Entraîné par son humeur pétulente, Julien, à la fleur de son âge, quitta sa Patrie & fut chercher fortune ailleurs. Après différentes courses, il se rendit dans les Etats d'un Prince qui était en

guerre avec ſes voiſins & prit le parti des armes. Sa bravoure, ſa valeur, le firent bientôt remarquer. Il eut le bonheur de plaire au Prince & malgré la cabale il fut élevé aux premieres dignités de l'Etat.

Il était Général de la Cavalerie, lorſqu'il ſe décida à s'établir perpétuellement dans un pays où l'honneur & la fortune lui prodiguaient à l'envi leurs plus cheres faveurs. L'amour lui fut également favorable. L'eſprit, la douceur, la beauté, tout ſe trouvait réuni dans celle qui fixa ſon choix. Julien adoré de ſon épouſe, eſtimé de ſon Prince, chéri de ſes ſoldats, admiré de tout le monde, ſe vit enfin le plus fortuné des mortels.

Je me trompe, il manquoit au bonheur de Julien la préſence de ceux dont il avait reçu le jour & que ſon évaſion avait accablé de triſteſſe. Il envoya un eſclave pour les inſtruire de

sa situation heureuse, pour les inviter à venir la partager : l'esclave ne les trouva point : tout ce qu'il put découvrir, c'est que désespérés de la perte de leur fils, ils avaient pris le parti de le chercher eux-mêmes, de sorte qu'on ignorait ce qu'ils étaient devenus. L'esclave eut ordre de faire de nouvelles recherches : elles furent inutiles & Julien ne put avoir la satisfaction de revoir ceux dont il avait reçu la vie. Il crut qu'ils n'existaient plus & cette idée lui coûta des pleurs.

Son pere & sa mere vivaient encore : il aurait été à souhaiter pour lui qu'ils eussent réellement terminé leur carriere. Après avoir parcouru différentes contrées, ils s'arrêtent un soir à un château où l'on recevait tous les passans : ce château appartenait à Julien, il était absent & son épouse en faisait les honneurs. Elle traita le mieux qu'il lui fut possible les deux

étrangers qui ne purent s'empêcher de lui confier le ſujet de leur voyage. « Je ſuis donc votre fille, s'écria la » jeune perſonne ! celui que vous » cherchez eſt mon époux, d'après ce » qu'il m'a ſouvent répété, d'après » ce que vous me racontez, je n'en » puis douter : vous êtes mon pere, » vous êtes ma mere ». En diſant ces mots elle ſe jette au cou de ces bonnes gens & les couvre de baiſers.

Je ne m'arrêterai point ici à retracer l'admiration & la joie de ce bon pere & de cette bonne mere, on peut ſe la repréſenter. Je paſſerai auſſi ſous ſilence toutes les queſtions qu'ils firent ſur leur fils. Je me contenterai d'obſerver que la nuit étant déja fort avancée, la jeune perſonne invita ſes hôtes à prendre du repos, leur céda ſa chambre, leur fit préparer ſon lit & ſe retira dans une autre partie du château. Enchantée de la découverte

qu'elle

qu'elle venait de faire, elle se répaiſſait déja d'avance du plaiſir qu'elle aurait d'apprendre cette heureuſe nouvelle à ſon mari qui devait revenir le lendemain.

Le deſir de revoir ce qu'on aime, donne des aîles : l'ardent Julien força ſa marche & arriva au milieu de la nuit. Voulant ſurprendre agréablement ſa chere épouſe, il ſe rend à petit bruit dans ſa chambre, s'approche doucement du lit ; mais, ô ciel ! il apperçoit deux têtes, il voit celle d'un homme : ſoupçonner la fidélité de celle qu'il adore, tirer ſon épée, la plonger dans le ſein des deux coupables, fut l'affaire d'un moment. L'infortuné ſort auſſitôt d'un lieu ſi fatal à ſon repos. A peine a-t-il fait deux pas que ſa femme ſe préſente à ſes yeux : on venait de l'inſtruire de ſon arrivée : dès qu'elle le voit, elle s'élance dans ſes bras, en s'écriant, « votre pere,

» votre mere ſont ici, venez, je leur » ai cedé mon lit: ah qu'ils vont être » contens! »

La foudre aurait tombé aux pieds de Julien, que ſon ſaiſiſſement n'aurait pas été plus grand : il veut parler, la voix expire ſur ſes levres : interdit, hors de lui-même, il ſuit machinalement ſon épouſe qui l'entraîne dans la chambre, & ſe trouve malgré lui au pied du lit baigné du ſang qu'il vient de répandre.

A la vue de deux cadavres encore palpitans, la jeune femme effrayée, fait retentir le château de ſes cris : Julien revenant alors de l'eſpece d'anéantiſſement où il était plongé, lui dit : « Ah! ceſſez d'appeller des té- » moins de ma barbarie. Oui, c'eſt » moi qui ai donné le coup de la mort » à ceux dont j'ai reçu la vie. Mal- » heureux que je ſuis! j'ai oſé ſoup- » çonner votre fidélité : trompé par

» les apparences, j'ai cru vous voir » entre les bras d'un vil adorateur : » trop prompt à vous punir en vou- » lant venger un crime, j'en ai com- » mis un autre mille fois plus horri- » ble. O mon pere ! ô ma mere ! vous » n'êtes plus : & c'eſt votre fils qui » vous a ôté la vie, vous ſerez » vengés » ....

Julien prononça ces dernieres paroles avec fureur, prenant ſon épée il allait ſe percer : ſa tendre épouſe eut aſſez de force pour le retenir & l'entraîner loin d'un ſpectacle auſſi terrible qu'attendriſſant. Rien ne fut capable de le conſoler : il quitta le monde & paſſa le reſte de ſa vie à ſecourir les miſérables, à dompter ſon humeur fougueuſe & à pleurer ſes forfaits.

JULIENNE.

JULIENNE naquit à Nicomédie, dans le sein de l'oppulence & de la grandeur. A quinze ans, sa naissance, sa fortune & sur-tout sa beauté, lui attirerent une foule d'amans. Tous s'empressaient à l'envi de lui rendre hommage : c'était en vain. Uniquement occupée du soin de son ame, songeant sans cesse à son Dieu, dès que sous les dehors les plus séduisans, l'amour s'offrait à ses yeux, souriait à ses appas, elle appellait la mort à son secours. Un squelette affreux paraissait aussitôt & mettait en fuite les ris, les jeux, les plaisirs.

Malgré tant de précautions, Julienne rendit enfin les armes : dans la foule de ses adorateurs, elle distingua un jeune

Sénateur, nommé Eléuse : son cœur fit cette remarque, & ce fut le premier triomphe de l'amour. Il est vrai qu'Eléuse méritait cette préférence. A une phisionomie intéressante, il réunissait un génie sublime, une ame honnête, un cœur sensible & tous les talens. Il était Payen, c'était son seul défaut.

Si Julienne n'eût écouté que la tendresse, elle aurait répondu aux vœux de son amant, ils se seraient unis tous deux pour toujours ; mais la raison lui fit entrevoir qu'entre époux la diversité de culte peut être un obstacle au bonheur, & dès-lors elle chercha des prétextes pour éloigner, ou plutôt pour éviter un engagement qu'elle prévoyait être funeste. Elle feignit de trouver un simple Sénateur au-dessous d'elle, & déclara hautement qu'elle n'épouserait qu'un Gouverneur de Province.

Une prétention si extraordinaire, alarma d'abord Eléuse; il aimait, & tout est possible à l'amour. Guidé par un si grand maître, ce jeune Sénateur se donna des mouvemens infinis pour obtenir une place que sa maîtresse paraissait desirer. Ses protecteurs & ses amis le servirent avec tant de zèle, il prodigua l'or & l'argent si à propos, qu'enfin on le nomma Gouverneur de sa Province.

Julienne fut la premiere qu'il instruisit d'un succès si peu attendu. « Vous voulez, lui écrivit-il, un » Gouvernement, je l'apporte à vos » pieds : que ne m'est-il aussi facile d'y » déposer l'empire du monde ! Ah ! » vous en seriez la reine & je serais » heureux ». La jeune personne ne put resister à un aveu si tendre : dès qu'Eléuse fut de retour, elle lui découvrit ce qui se passait dans son cœur. Après lui avoir fait connaître quel

était son vrai motif en déclarant qu'elle n'épouserait qu'un Gouverneur, elle ne put s'empêcher de laisser échapper ses mots : « Eléuse, Eléuse, » que n'êtes-vous Chrétien ? Ah ! » sans être le Roi du monde, vous » seriez heureux ».

Le pere de Julienne, qui était aussi Payen, devint furieux en apprenant que le Christianisme était le vrai motif des refus de sa fille. Il jura qu'elle changerait de religion, épouserait Eléuse, ou périrait de sa main. Julienne n'opposa à tant d'impétuosité que des larmes, que des soupirs. Ce pere barbare fut inflexible : ne pouvant être le bourreau de sa fille, il en devint l'accusateur, la dénonça lui-même aux Juges & leur recommanda de faire leur devoir.

Eléuse, pour sauver celle qu'il adorait, évoqua l'affaire à son tribunal. Dans un interrogatoire secret, il

employa & les menaces & les promeſſes pour toucher cette trop vertueuſe Chrétienne : ſes efforts ne produiſirent aucun effet. Julienne rejetta tous les odieux moyens dont on oſait lui conſeiller l'uſage ; elle perdit la vie : mais elle ne trahit point ſon devoir. C'eſt ce qui eſt bien rare.

Nous ne ſommes plus dans le ſiecle de Julienne : il ne s'agit plus d'adorer une idole ou de perdre la vie. Il arrive encore ſouvent qu'on nous dit d'encenſer la fortune, & nous ne rougiſſons point de la préférer à la vertu. *On déteſte le crime : on en aime les fruits.*

LAUMER.

LAUMER.

VOULEZ-VOUS apprécier la félicité des méchans, ne considérez point leur vie : le faste qui environne un riche coupable, empêche de voir s'il est véritablement heureux. Pour en bien juger, il faut le saisir dans ces momens terribles, où l'homme suspendu entre l'Etre & le néant, ne sait plus ni feindre ni dissimuler. Jettez les yeux sur un méchant au lit de la mort, & par ce qu'il est alors, vous connaîtrez ce qu'il a été toute sa vie. Son cœur est rongé de remords, le passé l'afflige, l'avenir l'effraye, il voudrait fixer le présent, mais déja ce temps n'est plus.

Nous lisons dans la vie de saint Laumer un trait qui sert à prouver ce que j'avance. Un nommé Her-

moald se voyant désespéré des Médecins, eut enfin recours à l'Etre suprême. « Remplis cette cassette d'or, » dit-il à un de ses esclaves, & cours » promptement la porter au serviteur » de Dieu, Laumer. Tu le prieras de » ma part d'implorer pour moi le se- » cours du Ciel. Hélas! si je rede- » mande la vie, ce n'est que pour faire » pénitence, que pour réparer les » maux que j'ai faits..... Parts, vole » reviens aussitôt: ton zèle reglera mes » bienfaits ».

Cet Hermoald était un homme puissant & riche, qui n'avait ni mœurs ni religion. L'or était son Dieu: honneur, bonne foi, humanité, il avait tout sacrifié à cette vile idole. « La » vertu, disait-il souvent, n'est qu'une » chimere. Qu'importe en effet d'être » innocent ou coupable, pourvu » qu'on soit riche, c'est assez ». Tel est le langage des libertins. Tant que

la ſanté brille ſur leur front, ils ſont des Dieux : au moindre accès de fievre, à peine ſont-ils des hommes.

Cependant l'eſclave obéit : il préſente à Laumer les dons d'Hermoald & le conjure humblement d'obtenir ſa guériſon. Le ſerviteur de Dieu qui connoiſſoit Hermoald, rejetta les préſens d'un homme ſi corrompu, & dit à l'eſclave : « reprenez cet or, c'eſt le » fruit du crime, il me fait horreur : » quant à la guériſon de celui qui vous » envoie, je ſouhaite de tout mon » cœur qu'elle ſoit prompte, & vous » promets à cet égard d'adreſſer mes » vœux à l'Etre ſuprême. Je ſuis bien » aiſe de vous en prévenir, ce ne ſont » ni les ſacrifices ni les prieres qui ſont » capables de fléchir un Dieu juſte- » ment irrité. Un repentir ſincere, » voilà les armes qu'il faut employer. » Qu'Hermoald reſtitue le bien qu'il » a mal acquis, qu'il répare autant

» qu'il lui eſt poſſible, les maux dont » il eſt l'auteur, & le Ciel lui devien- » dra favorable. Allez à votre maître, » allez en paix ».

Ainſi parla Laumer. Cette réponſe fut pour Hermoald un nouveau ſupplice. Le malheureux au lieu de profiter d'un avis auſſi ſage, ne ceſſa tant qu'il vêcut de gémir ſur ſon ſort, de regretter les biens qu'il allait quitter & de redouter une éternité qui allait commencer. Sa mort fut digne de ſa vie.

O! vous qui avez le cœur droit & languiſſez dans l'indigence, conſolez-vous, c'eſt un tems de tribulation, il faut qu'il paſſe : la mer eſt orageuſe, mais le port n'eſt pas loin, vous n'avez donc rien à craindre. Si la vie du Juſte eſt quelquefois effrayante, ſa mort eſt bien douce : *Quand on ſonge que le Lazare eſt dans le ſein d'Abraham, & le mauvais riche au fond des enfers, on n'envie point la proſpérité des méchans,*

LAURENT JUSTINIEN.

CE Patriarche de Veniſe avait pour principe, qu'on ne ſaurait examiner trop ſcrupuleuſement la vocation des perſonnes qui ſe préſentent dans les monaſteres pour prononcer leurs vœux. « Nous ne ſommes pas tous » nés pour la vie religieuſe, il eſt mê- » me peu de Moines parfaits. Si l'on » reçoit indifféremment tout le mon- » de, il eſt à craindre que le relâche- » ment ne s'introduiſe dans les cloîtres; » le nombre des méchans étant tou- » jours le plus fort, le mauvais exem- » ple pervertira le petit nombre des » bons, & ce qui n'a été établi que » pour l'avantage, que pour l'hon- » neur de la religion, en deviendra » l'opprobre & le détriment. Soyez » donc ſoigneux, recommandait-il » aux Supérieurs des monaſteres, d'é-

» prouver les ſujets qui ſe préſentent. » Il eſt beaucoup d'appellés, mais peu » d'élus ».

Ce fut d'après de ſi ſages maximes, que Laurent donna divers reglemens pour l'examen & la réception des Moines. Convaincu qu'on ſe repent ſouvent dans un âge mûr des engagemens contractés dans le feu de la jeuneſſe, il fixa l'âge qu'on devait avoir pour prononcer ſes vœux : perſuadé d'ailleurs que la fainéantiſe peuple la plupart des couvens, il preſcrivit aux Moines le travail des mains : enfin il défendit ſous des peines très-rigoureuſes, de recevoir perſonne contre ſon gré. Il eut ſoin en même tems d'empêcher qu'on ne ſéduisît les eſprits faibles ou trop zélés. Abus aſſez communs & difficiles à reprimer, & que ſon aſſiduité vint à bout d'extirper.

L'application de Juſtinien ſur cet objet était connue de tout le monde.

Un vieux gentilhomme vint le trouver un jour pour lui demander un fils unique que des Moines lui avaient enlevé. « Je connais mon enfant, lui » dit ce brave homme, je sais qu'il n'a » aucune envie de s'ensevelir dans un » cloître, ou s'il a formé ce projet, » c'est le fruit de la séduction. Au » reste, mon dessein n'est pas de contraindre sa volonté ; au moins qu'on » me le fasse voir, que j'aie du moins » la satisfaction de lui parler, voilà » tout ce que je demande. La regle me » dit-on le défend : quelle est cette » regle barbare ? Parce que mon fils » veut être Moine, ne suis-je donc » plus son pere ? N'ai-je pas toujours » pour lui le même amour ? Pourquoi » donc me refuser le plaisir de voir, » d'entretenir un fils que j'aime & » qui m'a toujours aimé ? Ah ! daignez » me secourir : me rendre mon enfant, » c'est me rendre la vie ».

Juſtinien fit venir auſſitôt les Moines que le gentilhomme accuſait, il manda auſſi le jeune novice, & les ayant interrogés tous en particulier, il reconnut en effet que la vocation du jeune homme n'avait pour fondement que les ſollicitations de deux Moines, qui avaient abuſé de ſa confiance & de ſon âge pour le décider à prendre ce parti. Le ſaint Patriarche leur fit une vive réprimande ſur une conduite auſſi odieuſe, & rendit le fils à ſon pere, qui crut ne pouvoir mieux reconnaître ce bienfait, qu'en le publiant dans toute la ville de Veniſe.

Formons des vœux pour que l'Egliſe ſoit toujours gouvernée par de pareils Prélats. *Quand un Berger a l'œil d'un pere, ſes brebis ne ſont jamais malheureuſes.*

MALC.

MALC était un jeune Solitaire, qui abandonna sa retraite pour retourner quelque tems dans le sein de sa famille. Il lui arriva en route une avanture si singuliere, que j'ai cru faire plaisir à mes Lecteurs de la rapporter. Ce jeune homme obligé de traverser les deserts de l'Arabie, se joignit à une caravane de Marchands, dans l'espérance de voyager plus en sûreté & d'éviter les excès des Arabes, qui exercent mille brigandages dans tout le pays. Sa précaution fut inutile : après quelques jours d'une marche assez heureuse, ils tomberent entre les mains de ces scélérats, qui les vendirent au marché le plus voisin.

Malc & une femme fixerent le choix d'un riche négociant, qui les acheta

pour travailler à ſes terres. Obligé de céder à la néceſſité, le nouvel eſclave ſe livra tout entier à ſon emploi, & tâcha du moins par ſa fidélité & ſa vigilance de ſe rendre agréable à ſon maître, d'adoucir ſon ſort. Le Négociant ne tarda pas à le diſtinguer d'avec les autres eſclaves : il lui en témoigna ſa ſatisfaction, ainſi qu'à la femme qu'il avait achetée en même tems ; & pour s'attacher perpétuellement deux ſujets ſi accomplis, il leur propoſa de s'unir : « Le jour de vos noces, leur » dit-il, je vous donnerai l'inſpection » ſur tous mes eſclaves, avec un pou- » voir abſolu ſur eux : ainſi décidez- » vous ».

Cette propoſition fit frémir les deux eſclaves, il eſt vrai que leur ſituation était fort délicate ; l'une était déjà engagé dans les nœuds du mariage, l'autre avait prononcé des vœux ; ils ne pouvaient donc ſatisfaire leur maître

ſans un crime : c'eſt ce qui les embaraſſait. Le Négociant s'apperçut de leur perplexité, & avant d'entendre leur réponſe il leur ordonna d'obéir. « Ce ſoir vous ſerez mariés, ſinon je » vous ferai périr ».

Un ordre ſi rigoureux redoubla les allarmes des deux eſclaves. Dès qu'ils furent ſeuls ils conférerent enſemble ſur le parti qu'ils prendraient. Le réſultat de leur entretien fut qu'il fallait feindre d'obéir, & qu'à la premiere occaſion favorable ils prendraient la fuite.

Le Maître enchanté de leur ſoumiſſion, de la bonne intelligence & de l'union de ſes deux eſclaves, leur donna, ainſi qu'il l'avait promis, un plein pouvoir dans ſa maiſon ; après lui ils étaient les maîtres. Cette heureuſe ſituation les mit bientôt en état de remplir leur projet : un beau matin ils ſe ſauverent. La nouvelle de leur éva-

fion vint bientôt aux oreilles de leur maître : ſuivi d'un ſerviteur fidele, il monte à cheval & ſe met en devoir de les pourſuivre, bien décidé de les punir s'il peut les rencontrer.

La femme ayant par hazard regardé derriere elle, apperçut de loin ſon maître qui s'avançait à toute bride de leur côté : elle le dit à Malc, & tous deux ſe crurent perdus. Ils étaient au pied d'une montagne qu'ils allaient franchir : il n'était pas poſſible qu'ils ſe dérobaſſent aux yeux de leur perſécuteur : ne ſachant où fuir, ils gagnent promptement une caverne qu'ils apperçoivent au pied de la montagne, ſe cachent dans un enfoncement qu'ils trouvent à l'entrée & attendent le coup de la mort.

Le Négociant qui les avait ſuivis des yeux arriva bientôt à la caverne : il met pied à terre, dit à ſon eſclave d'amener les fuyards morts ou vifs.

L'eſclave, un cimeterre à la main, entre dans la caverne, paſſe devant les deux fugitifs ſans les voir & va toujours en avant. A peine a-t-il fait quelques pas, que du fond de cet antre une lionne ſe précipite ſur lui, l'étrangle & ſe retire auſſitôt.

Pendant ce tems le maître était toujours à l'entrée de la caverne prêt à percer les deux coupables dès qu'ils paraitraient. Impatient de ne voir ſortir perſonne, il s'approche pour appeller ſon eſclave : à peine paraît-il que la lionne revenant de nouveau ſe précipite ſur lui & l'étrangle en un inſtant. Les deux fugitifs remplis de frayeur, n'oſaient ni parler ni quitter leur place : ils étaient délivrés de leur maître, mais il reſtait un ennemi bien plus redoutable : c'était la lionne. Ils étaient fort indécis ſur ce qu'ils devaient faire, lorſque cette bête farouche reparut pour la troiſieme fois ;

elle tenait à ſa gueule deux jeunes lionceaux. Les deux eſclaves ſe crurent perdus : leur crainte était vaine. La lionne s'imaginant ſans doute que ſa retraite était découverte, prit ſes petits & ſe retira dans quelqu'autre endroit pour être plus en repos. Cependant la frayeur de Malc ſe diſſipa un peu : il hazarde de quitter ſa place, marchant ſur la pointe du pied, il s'avance vers l'entrée de la caverne, ne voyant point la lionne, il appelle ſa compagne qui pouvait à peine marcher de peur. Enfin les voilà ſortis : les chevaux de leur maître leur furent très-utiles pour s'éloigner promptement d'un lieu ſi redoutable. La femme fut retrouver ſon mari, & Malc regagna ſa cellule, d'où il fit ſerment de ne ſortir jamais.

MARIE EGIPTIENNE.

POINT de fortune, quelques jolis traits, beaucoup de tempéramment, en voilà assez pour perdre la fille la mieux conseillée : c'est aussi ce qui perdit cette Sainte. Rire, chanter, se divertir, ne chercher que la bonne chere, les mets exquis, les vins délicieux, être toujours avec des hommes, leur tout permettre, les exciter à tout, en un mot s'énivrer à longs traits dans la coupe enchantée du plaisir, voilà quelle fut la vie de Marie Egiptienne pendant dix-sept ans.

De cet excès de libertinage, elle fut assez heureuse pour passer à l'extrémité opposée. En vain ses criminels adorateurs font tous leurs efforts pour la retenir, pour l'entraîner encore dans les bras de l'infame volupté : elle

les repouſſe avec horreur, & ne leur répond que par ces mots entrecoupés de ſoupirs.

« Retirez-vous, ô vous tous qui » m'invitez encore à me livrer aux » tranſports de l'amour ; Miniſtres » odieux du crime, retirez-vous, je » n'ai déja que trop écouté vos dan- » gereux conſeils ! Hélas ! que me » reſte-t-il de tous ces plaiſirs que » vous me vantiez ſi ſouvent ? Ils ſont » paſſés, & s'il m'en ſouvient, ce » n'eſt que pour en rougir ». Après un moment de ſilence, elle ajouta : « J'ai » vu ma jeuneſſe s'écouler plus rapi- » dement qu'un torrent qui tombe des » montagnes. En jouiſſant, je croyais » fixer le tems ; quelle était mon er- » reur ! une jouiſſance que la religion » & la vertu condamnent, ceſſe d'être » un plaiſir. Ma ſanté épuiſée ne m'an- » nonce plus qu'une vieilleſſe lan- » guiſſante & chargée d'infirmités ;

» le

» le deshonneur & le répentir ce ſont » réunis ſur ma tête pour faire le mal- » heur de ma vie : voilà le fruit de vos » conſeils. C'en eſt fait, déſormais la » vertu recevra mes hommages. O » vertu ! heureux le mortel qui peut » te connaître & ne t'abandonner ja- » mais. Ces jours couleront tranquil- » lement dans le ſein de la paix, & » le coup de la mort ſera pour lui le » ſignal du vrai bonheur ».

Pleine de cette idée, Marie ne ſonge plus qu'à réparer ſes fautes. Aſſemblées brillantes, habits galans, bijoux précieux, elle quitte tout, elle foule tout aux pieds, l'univers entier lui devient inſupportable. L'image de ſes crimes devant les yeux, elle s'enfonce dans une forêt ſur les bords du jourdain, & paſſe le reſte de ſes jours à pleurer ſes erreurs. *Quiconque eſt vertueux dans la jeuneſſe, s'épargne bien des regrets.*

MARINE.

SUR le Mont-Liban eſt un couvent célebre, nommé le Canubin : ce fut-là que vers la fin du onzieme ſiecle une jeune perſonne, nommée Marine, guidée par ſon pere, embraſſa la vie monaſtique. Elle ſe fit paſſer pour un homme & prit le nom de frere Marin qu'elle porta toute ſa vie.

Cette Sainte édifiait tout le monaſtere par ſa douceur, ſon obéiſſance & ſon zèle, lorſqu'un orage terrible vint fondre tout-à-coup ſur ſa tête & penſa découvrir ſon déguiſement. Quoique alors la mort lui eût enlevé ſon pere & qu'elle fût privée de ſes conſeils, elle eut aſſez de courage pour garder le ſilence ſur ſon ſexe : elle aima mieux paſſer pour coupable, que de découvrir ſon heureux ſtratagême.

Une femme de mauvaiſe vie qui ſervait au dehors du couvent, accuſa l'innocente Marine d'être le pere d'un enfant qu'elle mit au jour. Pour donner quelque vraiſemblance à ſon accuſation, elle eut la hardieſſe de feindre mille circonſtances qui militaient en ſa faveur, & ſervaient à démontrer l'infamie du prétendu moine. Elle détailla même ſa foibleſſe & ſon déshonneur avec un air de vérité qui en impoſa : juſqu'aux Supérieurs tous furent trompés.

La calomnie s'accrédite bien vîte : en moins d'une heure on ſçut dans toute la maiſon que frere Marin avait prévariqué : ce fut la nouvelle du jour : les plus jeunes en firent le ſujet de leur raillerie, mais les anciens chargés de réprimer le vice & de châtier les vicieux, firent comparaître l'accuſé devant eux, & le ſommerent de la part de Dieu de ſe laver de cette

horrible accuſation, ou d'avouer ſa faute.

« Pourquoi me juſtifier, dit la vertueuſe Marine ? Je ſais que je n'ai rien » à me reprocher, & cette certitude » me ſuffit : je pourrais vous prouver » mon innocence, mais ce ſerait vous » dire de chercher un autre coupable ; » je me ſens trop faible pour accuſer » perſonne : il en exiſte un ſans doute ; » s'il eſt ici préſent que ma réſignation » le touche : je ſubirai volontiers le » chatiment qu'il mérite, pourvu qu'il » reconnoiſſe ſa faute & ſoit plus vertueux. Quand à la malheureuſe qui » m'accuſe, je pourrais la convaincre » d'impoſture : mais non, je lui pardonne : j'aime mieux ſouffrir que » de l'humilier ».

Cette ſage réponſe dictée à la fois par la religion & l'humanité, fut priſe pour une excuſe, pour un aveu indirect du crime. En conſéquence on

chaſſe frere Marin du couvent, on le déclare incapable de jamais y rentrer: on fait plus, on le condamne à nourrir l'enfant qui lui eſt ſi gratuitement attribué.

Marine obéit à cet ordre injuſte: elle ſe retira ſur le Mont-Liban dans une grotte qui exiſte encore, & travailla avec ardeur pour gagner de quoi fournir des alimens à l'enfant dont elle était chargée. Tant qu'elle vêcut on ne l'entendit jamais ſe plaindre de la rigueur de ſon ſort. Satisfaite des bons témoignages de ſa conſcience, elle mépriſa les vains diſcours des hommes, & ce ne fut qu'après ſa mort qu'on reconnut ſon ſexe & la vérité.

MARTIN.

PRISCILLIEN avance quelques erreurs : un Concile s'assemble, Prisscillien est déclaré hérétique & ses opinions sont condamnées. Ce jugement ne fut point capable de lui faire reconnaître la vérité : Maxime était alors à Trêves pour disputer l'empire du monde, il en appella à ce Prince, & n'épargna rien pour faire annuler le décret qui le condamnait. Ithace & Idace, Evêques Espagnols, jouaient le premier rôle dans cette affaire. Peu satisfaits de poursuivre la confirmation de leur jugement, ils porterent l'animosité jusqu'à demander que Prisscillien perdît la vie. « C'est un impie, » criaient-ils sans cesse, qu'on le jette » au feu : ses cendres seront le jouet

» des vents, & ſon châtiment épou-
» vantera les trop téméraires mor-
» tels ».

Saint Martin qui ſe trouva alors à Trêves, entendit ce diſcours & ne put s'empêcher de s'écrier : « Où ſuis-
» je ? Quoi, vous êtes les Miniſtres
» du Dieu de paix, & vous parlez
» de jetter au feu vos ſemblables, des
» Prêtres comme vous ? Qui peut
» donc vous porter à cet excès de fu-
» reur ? Voulez-vous donc faire re-
» naître ces tems de malheurs & d'ini-
» quités où des Princes inhumains ar-
» roſaient leurs idoles du ſang des
» Chrétiens ? Vous blâmez ces tyrans
» & vous excitez l'Empereur à deve-
» nir auſſi cruel qu'eux : eſt-il con-
» tradiction plus manifeſte ? Priſcil-
» lien, il eſt vrai, a erré ; mais il eſt
» homme & par conſéquent ſujet à
» l'erreur ; s'il a ſubi le ſort attaché à
» l'humanité, devons-nous l'en punir ?

» Non, ſes mœurs ſont pures, ſon
» cœur eſt de bonne foi, tôt ou tard
» la vérité éclairera ſon ame. Si contre
» mon attente il perſévere dans ſes
» opinions, il eſt à plaindre : conten-
» tons-nous donc de gémir ſur ſon
» ſort. Qu'on ne me parle plus de fer,
» de feu, de ſupplice : errer n'eſt
» point un crime, c'eſt un malheur.
» Les remontrances, la priere, l'e-
» xemple & la douceur, Miniſtres des
» autels, voilà vos armes : toute au-
» tre défenſe eſt indigne de la religion
» & revolte les cœurs ».

C'eſt ainſi que s'exprima Martin : ſon diſcours ramena pluſieurs Prélats qui s'étaient laiſſés ſéduire : le plus grand nombre, animé par les deux Eſpagnols, perſiſta à demander la mort de Priſcillien & de ſes ſectateurs. « Vous voulez donc qu'il périſſe, re-
» prit le ſaint Archevêque de Tours,
» eh bien ! ſuivez vos barbares prin-
» cipes,

» cipes, pour moi je me retire. Je » croyais être avec des Evêques, je » me suis trompé, ce sont des bour- » reaux ». En achevant ces mots, Martin quitta les Espagnols & ne voulut plus communiquer avec ses indignes Prélats.

Heureux celui que l'esprit de parti n'aveugla jamais : du fanatisme on ne le verra point déployer les étendarts, & la tendre humanité reglera tous ses pas.

MARTINIEN.

IL y avait déja vingt ans que Martinien s'était retiré sur une montagne aux environs de Césarée, pour s'y occuper uniquement de son salut, lorsqu'une femme nommée Zoé, se vanta parmi des libertins de le corrompre si elle le voulait. Cette pro-

position excita de grands débats : sur le défi général, elle fixa le jour qu'elle exécuterait cet extravagant projet.

Après avoir réfléchi sur la démarche qu'elle allait faire, elle employa un stratagême pour réussir. Elle enveloppe dans une étoffe grossiere ses habits les plus précieux, les charge sur son épaule & va un soir mal habillée frapper à la porte du Saint. Feignant d'être égarée, elle le prie instamment de ne pas la laisser à la merci des bêtes & de lui accorder l'hospitalité.

Martinien la refuse d'abord : considérant ensuite qu'elle est seule, que la nuit avance, que la forêt est très-dangereuse, il cede aux importunités de Zoé, la fait entrer dans sa cellule, & se retire dans un autre endroit de la montagne en attendant le lever du soleil. Dès que le jour parut, il revint à sa cellule : sa surprise fut extrême : au lieu de cette malheureuse, couverte

de haillons, qu'il a reçue la veille, il voit une jolie femme galamment ornée, qui l'aborde, le ſourire ſur les levres, le deſir dans les yeux.

A cet aſpect enchanteur la nature parla : Martinien allait l'écouter ; mais revenant tout-à-coup à lui-même : « Non, non, s'écria-t-il, je ne ſuc» comberai point. Si le plaiſir a des » charmes, le répentir eſt trop amer ». Il allume du feu, ſe met ſur les charbons ardens, & tâche, en ſe brûlant le corps, d'éteindre le feu impur qui dévore ſon cœur. Zoé admire ſa conſtance, reconnait ſa faute & ſe convertit. *Il n'eſt point de cœurs que la vertu ne charme.*

MARTYRS D'ÉGIPTE.

QUAND on réfléchit un moment sur le nombre & l'attrocité des supplices qu'on inventa pour faire périr les premiers Chrétiens, on a peine à concevoir comment le cœur de l'homme a été capable de se porter de sang-froid à de pareils excès. L'étonnement devient encore plus grand lorsqu'on considere que les malheureuses victimes qu'on envoyait au supplice, étaient toujours les amis de la vertu. Il faut nécessairement admettre que le fanatisme du peuple animé par l'intérêt des Prêtres, présidait à ces terribles exécutions : sans cela la cruauté des Payens est une énigme inexplicable.

Saint Jérôme, en parlant de la persécution qui s'éléva en Egypte sous

l'empire de Décius, donne le détail de plusieurs supplices dont on fit usage contre les Chrétiens ; la lecture seule fait horreur. « Après avoir fait souffrir, » dit ce saint Docteur, les lames ar- » dentes, les roues, les chevalets à » un invincible martyr, le Juge ordon- » na de frotter ses plaies avec du miel, » de mettre à ses côtés plusieurs essaims » d'abeilles, & de l'exposer ainsi aux » ardeurs du Soleil jusqu'à ce qu'il eût » renoncé à la foi ou perdu la vie ».

On fut encore plus cruel envers un autre. Le voyant bien fait & à la fleur de son âge, le Juge le fit attacher avec des rubans de soie sur un lit magnifique, dressé exprès dans un jardin délicieux, au milieu des lis & des roses : on prit pour cette exécution le moment que l'aurore vient ranimer la nature, c'est l'instant de la volupté. Le Saint surpris de tous ses préparatifs, attendait avec impatience

ce qu'on allait faire, lorſque tout-à-coup une jeune fille à demi-nue & d'une rare beauté, s'offrit à ſa vue. A ſa fraîcheur, à l'éclat de ſon teint, on l'aurait priſe pour une roſe qui venait de naître dans ce ſéjour enchanté. Le jeune martyr trembla en la voyant & ferma les yeux de peur de ſuccomber.

C'était une faible reſſource : c'était encore beaucoup. Il tâcha par ſes diſcours de jetter la honte & la confuſion dans le cœur de cette jeune effrontée : ſoins ſuperflus : elle n'en devint que plus téméraire, & par mille agaceries, elle ſe fit un plaiſir barbare d'allumer dans ſon cœur le feu de la volupté.

Ne ſachant comment ſe délivrer de ce ſerpent infernal, le ſaint jeune homme ne trouva pas d'autre expédient que de ſe couper la langue avec ſes dents, & de la cracher au viſage

de cette malheureuse. Il eut la force d'exécuter ce projet terrible : déja sa langue palpite sur le sable, le sang qui sort de sa bouche en abondance lui couvre tout le corps, il devient un sujet d'horreur, & l'infame qui voulait le séduire, l'abandonne bien vîte en détournant les yeux.

En lisant de pareilles horreurs, on frémit : qu'aurions-nous fait si nous les avions vues ? Si nous ?... Remercions le ciel de ce que nous sommes nés dans des tems de paix. *Il est bien des soldats qui fuyent quand on livre bataille.*

MOISE.

MOISE était un negre d'une taille & d'une force extraordinaires ; abusant de ce double avantage, il crut que les Loix n'étaient faites que pour les

ames faibles, qu'on pouvait les braver impunément, & que l'intérêt personnel devait être la base de toutes ses actions. Avec de pareils principes, il devint bientôt le plus abominable des hommes. A la tête d'une troupe de gens sans aveu, il se livra aux plus grand excès & mérita le titre inoui de Roi des voleurs.

Une partie de l'Asie & de l'Afrique fut la victime de ses brigandages affreux : dépouiller sans nuls égards tous ceux qui tombaient entre ses mains, se baigner dans leur sang, c'était ses jeux, ses plaisirs. Rien ne l'effrayait : le nombre, les armes de ceux qu'il attaquait, ne pouvaient l'arrêter ; il était si fort, ses complices le secondaient si bien, que tôt ou tard on périssait sous ses coups.

On rapporte que voulant faire périr un Berger des environs du Nil, qui nuisait à ses brigandages en avertissant

les voyageurs de changer de route; il passa le fleuve à la nage, un poignard entre ses dents & ses habits sur sa tête. N'ayant pu découvrir celui qu'il cherchait, il déchargea sa fureur sur le troupeau & égorgea tous les moutons. On ajoute qu'il enleva les quatre plus gros, les attacha à ses pieds & repassa le Nil en cet état à la nage, tenant toujours son poignard entre ses dents & ses habits sur sa tête.

Ce genre de vie dura plusieurs années, mais enfin il reconnut l'abîme qui s'entrouvrait déja sous ses pas. Un juste remord lui présenta toute l'horreur de sa vie passée. Pénétré de douleur à la vue des crimes qu'il avait commis, il se retire dans un monastere & laisse le monde pour ne plus songer qu'au ciel. Son repentir fut sincere : en peu de tems il devint le modèle de ses confreres, & fut assez heureux pour voir plusieurs de ses

anciens complices imiter son exemple. Après avoir formé leur cœur au crime, il leur apprit à chérir la vertu ; pouvait-il mieux réparer ses forfaits ?

Des voleurs fondirent une nuit sur l'Eglise du monastere, dans l'intention de piller les vases sacrés : toute la maison en fut allarmée. « Mes freres, » leur dit Moïse, ne craignez rien, » Dieu ne nous abandonnera pas : al- » lez l'implorer & laissez-moi le soin » de repousser les scélérats qui osent » violer le temple du Seigneur ». Il court aussitôt vers l'endroit où étaient les voleurs, se précipite sur eux, les enchaîne avec le cordon qui lui servait de ceinture & les force malgré eux de le suivre.

Moïse arrive dans le lieu où les Religieux s'étaient retirés, traînant après lui les voleurs. Ils étaient trois & avaient été autrefois de sa troupe. Ils reconaissent leur ancien chef, se

jettent à ſes pieds & lui demandent la vie. Moïſe les tenant toujours attachés, leur fit une exhortation patétique ſur la vie odieuſe qu'ils menaient. Il parla avec tant de force que ces ſcélérats en furent touchés : ils demanderent avec inſtance d'être reçus dans le monaſtere, & devinrent, ainſi que leur chef, l'admiration des juſtes, la terreur des méchants.

MONITQUE.

SAINT Auguſtin rapporte que ſa mere était ſi ſobre, ſi raiſonnable, qu'on lui confia à treize ans le ſoin de la cave. Dans les commencemens elle s'acquitta fort ſcrupuleuſement de cet emploi ; peu à peu elle ſe relâcha de ſon exactitude : après qu'elle avait puiſé dans la cuve, elle portait

le vaſe à ſa bouche & goûtait le vin avant de le verſer dans la bouteille. Ce n'était pas chez elle une paſſion, car elle ſe ſouciait peu du vin. La jeuneſſe contracte aiſément de mauvaiſes habitudes : c'eſt la ſaiſon des vices ou des vertus.

Malheureuſement pour Monique la ſervante qui l'accompagnait ne déteſtait pas le vin ; au lieu de réprimer ces premiers bouillons d'une jeuneſſe trop pétulente, elle excitait elle-même ſa jeune maîtreſſe à boire, & parvint inſenſiblement à lui faire aimer le vin. Monique ſe trouva à la fin adonnée à l'ivrognerie ; elle ne ſe contentait plus, comme au commencement, de le goûter, elle buvait à taſſe pleine.

La ſervante qui trouvait ſon profit à ce petit manege, gardait le ſecret, & perſonne ne s'appercevait de ce changement. Tout allait au mieux pour Monique, lorſqu'une bagatelle

lui fit reconnaître tout l'odieux de ſa conduite. Un jour qu'elle ſe trouva ſeule avec cette fille dont je viens de parler, il s'éleva une diſpute entre elles pour une miſere ; les invectives la rendirent ſérieuſe. La ſervante, entre autres choſes, reprocha à la jeune perſonne ſa mauvaiſe habitude, la traita de gourmande, d'ivrogneſſe, & dit hautement ce que tous les jours elle faiſait en cachette.

Ce reproche fut comme un inſtrument tranchant qui arrêta tout-à-coup les progrès de la cangrene : Monique ouvrit les yeux, elle eut honte de s'être livrée à une paſſion ſi vile, ſi infame & fit ſerment d'être par la ſuite auſſi ſobre que le premier jour qu'on l'avait chargée du ſoin de la cave ; ſerment qu'elle ne viola jamais.

C'eſt ainſi qu'au lieu que nos amis nous corrompent & nous perdent en nous flattant, ceux qui nous haiſſent

nous redreſſent quelquefois par les injures même que la colere arrache de leur bouche : les pierres qu'ils nous jettent, ſe convertiſſent en roſes.

NICÉPHORE.

QU'IL eſt doux d'avoir un ami, que rarement on en trouve de parfaits ! Nicéphore & Saprice en ſont un exemple frappant. Ils étaient tous deux d'Antioche, tous deux Chrétiens. Elevés enſemble, l'amitié la plus tendre les avait réunis dès le berceau : la franchiſe ſiégeait ſur leurs levres, la confiance régnait dans leurs diſcours, ils étaient deux & n'avaient qu'un cœur.

O douce amitié, heureux les mortels que tu combles de tes dons ! & vous, tendre Nicéphore, ſage Sa-

price, que votre ſort eſt digne d'envie ! . . . Mais que vois-je ! vous froncez le ſourcil, votre œil s'enflâme, votre bouche profere des injures, vous vous quittez : ah ! je le vois, vous ne vous aimez plus. La diſcorde a ſuccédé à la paix, & la haine va prendre la place de l'amour.

Une légere diſpute qui s'éleva entre ces deux amis fut la cauſe de ce changement ſi ſubit. Entre amis, dès qu'on ſe brouille, la moindre vétille devient une affaire ſérieuſe. Plus on s'eſt aimé, plus on ſe déteſte. En vain la raiſon fait entendre ſa voix, le reſſentiment crie encore plus haut. *Rarement deux amis diviſés ſe réconcilient.*

Nicéphore ouvrit cependant les yeux ſur ſa conduite : « Eſt-il poſſi» ble, dit-il en lui-même, que ſans » ſujet, pour une bagatelle, je me » ſois brouillé avec Saprice ? Quoi ! » depuis plus de trente ans l'amitié a

» fait briller ſur nous les rayons du » bonheur, & maintenant une haine » implacable fait le malheur de nos » jours. Il me fuit: je l'évite. Nous » craignons de nous voir, nous ne » pouvons plus nous ſouffrir : quelle » folie ! que nous ſommes à plaindre ! » c'en eſt fait, dès aujourd'hui j'irai » trouver Saprice, je veux être en- » core ſon ami ».

Saprice fut inflexible : la démarche de Nicéphore loin de l'appaiſer, ne fit que l'irriter davantage. Quelque tems après cette rupture, Saprice ayant été arrêté, comme Chrétien, on le condamna à perdre la tête. Nicéphore crut l'occaſion favorable pour ſe réconcilier, il va le trouver dans la priſon ; pour mieux le fléchir il s'avoue coupable, le prie d'oublier le paſſé, & de lui donner le baiſer de paix. Sa priere, ſes excuſes, tout eſt inutile.

Cependant

Cependant on traîne Saprice au ſupplice : Nicéphore le ſuit en criant ſans ceſſe : « Martir d'un Dieu qui par-» donna ſa mort à ſes ennemis, pardon-» nez à Nicéphore, c'eſt lui, c'eſt ſon » cœur qui vous en conjure, pourriez-» vous le refuſer ? Cris ſuperflus : Sa-» price détourne les yeux & ne veut » pas ſeulement le voir ».

Les voilà tous deux ſur l'échafaud : Nicéphore à genoux demande toujours grace à ſon ancien ami. « Je te l'accor-» de, s'écrie Saprice, mais c'eſt pour » te faire périr. Gardes, arrêtez » Nicéphore, il eſt Chrétien, & moi je » ſuis prêt de ſacrifier aux Dieux ».

Ce cœur de bronze offrit ſans rougir de l'encens à ſes Dieux qu'il avait tant mépriſés, & le tendre, le vertueux Nicéphore, perdit la vie ſur un échafaud où l'amitié, la religion & la vérité avaient conduit ſes pas. Ne gémiſſons point ſur ſon ſort : Saprice eſt ſeul à plaindre.

NICOLAS.

ETRE né ſenſible, diſcerner les vrais malheureux d'avec les impoſteurs, verſer à propos ſes dons dans le ſein de l'indigence, c'eſt réunir trois grands avantages à la fois : pour un cœur vraiment généreux, ce n'eſt pas encore aſſez. La maniere de répandre ſes bienfaits eſt le zénith de la bienfaiſance.

Loin d'ici, vous tous qui ne donnez que pour être applaudis : votre ſenſibilité n'eſt qu'orgueil. Retirez-vous auſſi, vous tous, qui faites rougir l'indigence : il vaudrait mieux ne pas donner, que d'humilier ceux qu'on oblige. Comment faire direz-vous ? Liſez & vous verrez.

Un habitant de Patare, homme noble & riche, avait trois filles :

leur beauté, leur esprit, le nom, la fortune de leur pere, tout leur offrait l'avenir le plus flatteur. Elevées dans le sein de la molleſſe, on ne négligea rien pour leur donner tous les talens agréables à la vie, tout ce qui peut plaire aux yeux & faire illuſion au cœur. Profitant d'une éducation ſi brillante, ces trois jeunes perſonnes devinrent bientôt l'ornement de la ville & l'objet des vœux de la jeune nobleſſe de Patare. Leur pere ſongeait même ſérieuſement à les établir, lorſqu'une révolution ſubite fit diſparaître tout-à-coup ſa fortune & le plongea dans la miſere la plus affreuſe.

Un miſérable né dans l'indigence s'apprivoiſe un peu avec elle, il eſt pourtant toujours à plaindre. Un honnête homme, qui du ſein de la proſpérité tombe tout-à-coup dans la miſere, l'eſt mille fois davantage. Une honte ſecrette arrête ſes pas : ſa

bouche n'oſe divulguer ce qu'éprouve ſon cœur, & ſa main accoutumée à donner, ne peut s'étendre pour recevoir.

Tel était l'état de ce pere malheureux & de ſes trois filles. Soupirer, ſe regarder, puis ſoupirer encore, voilà leur ſituation. Si elles euſſent ſçu travailler, elles auraient pu du moins ſatisfaire à leurs beſoins les plus preſſans : hélas ! elles n'avaient que des talens frivoles, & cette frivolité était pour elle un ſurcroit de malheur. Le pere reconnut alors qu'un bon metier ne nuit jamais, & que quelque riche qu'on ſoit, on doit toujours donner des talens utiles à ſes enfans. Réflexion bien vraie & toujours trop tardive.

Comme ces jeunes perſonnes étaient jolies, quelques particuliers leur offrirent des ſecours : mais hélas ! qu'eſt-ce que la vie quand il faut l'acheter

aux dépends de l'honneur ? Le pere déſeſpéré ſuccombe ſous le poids de tant de maux. Etendu ſur un peu de paille, la fievre dans les veines, la pâleur de la mort ſur le front, il demande à ſes filles quelques alimens; il n'en reçoit que des larmes, que des ſoupirs.

Nicolas entendit parler de cette famille malheureuſe : ſes entrailles en furent émues, & ſon premier mouvement fut de leur porter des ſecours. La crainte d'être connu & d'humilier des ames trop ſenſibles, l'arrêta juſqu'à la fin du jour. A la faveur de la nuit, il remplit d'or pluſieurs ſacs, ſe rend devant la porte de ces infortunés, jette dans la maiſon les dons qu'il leur prépare, & retourne chez lui content d'avoir fait des heureux & d'être le ſeul qui le ſache dans l'univers.

Quand vous donnez l'aumône, ne

faites point sonner la trompette devant vous : c'est la morale de l'Evangile : puisse-t-elle être celle de tous les cœurs.

PAPHNUCE.

PAPHNUCE éclattait de telle sorte par sa vertu, dans sa jeunesse, que tous les Solitaires du lieu où il s'était retiré, ne pouvaient se lasser de l'admirer. La jalousie s'empara cependant du cœur de quelques-uns : il s'en trouva un entre autres qui forma le noir projet de le décrier & de le faire passer pour un hypocrite, pour un voleur. Telle est l'envie : incapable de faire le bien, elle met son bonheur à avilir, à rendre odieux les mortels les plus vertueux.

Un jour que Paphnuce était à la messe, le méchant solitaire entra dans sa cellule, y porta son livre, le ca-

cha ſous une natte, & ſe rendit enſuite à l'Egliſe avec les autres, ſans que perſonne ſe fût apperçu de ce qu'il avait fait. Lorſque l'office fût fini, l'infame porta ſa plainte à l'Abbé. « Si » je ne connaiſſais la probité de tous » mes confreres, lui dit-il, je croirais » qu'on m'a volé mon livre, car je » m'en ſuis ſervi encore ce matin, & » un inſtant après il a diſparu. Sans » doute que quelqu'un des freres l'aura pris ſans y faire attention : vous » ſavez qu'il m'eſt néceſſaire, faites-le » moi rendre, & je vous en aurai une » obligation infinie ».

L'Abbé ordonna auſſitôt à tous les Solitaires de reſter dans le chœur & leur fit part de ce qu'un d'entre eux venait de lui dire, en les engageant à remettre le livre s'ils l'avaient trouvé ; tous proteſterent qu'ils ne l'avaient pas ſeulement vu. Celui à qui appartenait le livre perſiſta toujours à ſou-

tenir qu'il l'avait perdu en ſortant du chœur, & qu'il n'y avait qu'un des ſolitaires qui avait pu le prendre. Alors l'Abbé leur dit : » Mes enfans, je vois » avec douleur que quelqu'un d'entre » nous eſt coupable : qu'il avoue ſon » crime, qu'il reſtitue le livre & je » lui pardonne. Pour même lui épar- » gner la honte d'un aveu public, je » vais vous interroger tous en parti- » culier, ainſi que le coupable ne » craigne rien : je ſuis votre pere, à » ce titre je dois cacher les défauts de » mes enfans. Je vous déclare en » même tems, que ſi le coupable ne » ſe découvre pas, je trouverai le » moyen de le connaître & ſon châti- » ment ſera rigoureux ».

Les Solitaires l'un après l'autre furent parler à l'Abbé, & cet expédient n'opéra rien. Tous proteſterent qu'ils n'avaient point vu le livre, qu'ils ne ſavaient où il était. « Puiſque vous

» déguiſez

» déguiſez la vérité, reprit l'Abbé; » elle va ſe manifeſter, & malheur au » coupable ». Il députa quatre des plus anciens Solitaires, & les chargea de faire une recherche exacte dans toutes les cellules. L'ordre fut bientôt exécuté : les quatre députés vont de cellule en cellule cherchent par-tout le livre & le trouvent dans celle de Paphnuce, ſous la natte où le ſcélérat l'avait mis.

On était dans l'attente de ce que produirait cette recherche, lorſque les quatre députés arriverent. Quand on les vit avec le livre, la ſurpriſe fut extrême : elle augmenta encore lorſqu'on ſut que Paphnuce était le coupable. En vain il proteſta à la face du ciel & de la terre qu'il était innocent : ſes proteſtations furent inutiles : les apparences étaient contre lui. L'Abbé lui infligea une pénitence fort auſtere ; mais la confiance & l'amitié de

ſes confreres qu'il perdit, fut un châtiment encore plus rigoureux.

Le triomphe de ſon ennemi ne fut pas de longue durée : rongé ſans ceſſe par un cruel remords, ſon cœur ne put diſſimuler long-tems le crime qu'il avait commis. Il déclara en public ſon odieuſe manœuvre, & juſtifia la vertu de Paphnuce. *Gens de bien que la calomnie perſécute, conſolez-vous : il viendra un tems où la vérité ſe fera connaître & vengera ſes amis.*

PAUL.

CELUI qui ne travaille point ne doit point manger. C'était-là la maxime de ce grand Apôtre des Gentils. En effet, l'homme eſt né pour le travail. Saint Paul reconnaiſſait cette loi, & tout Apôtre qu'il était, il ſe faiſait gloire de s'y ſoumettre. Il n'ignorait pas

qu'un Miniſtre de l'Etre ſuprême doit vivre de l'autel ; il ſavait en même-tems que ſi ſes fonctions lui donnent du relâche, s'il lui reſte des momens dont il peut diſpoſer, il fait un crime s'il ne les emploie pas au travail : ſi croupiſſant dans une molle oiſiveté, il conſume la propre ſubſtance des pauvres, il devient un fardeau à la ſociété. Voilà ce que ſavait ſaint Paul & ce qu'il ne ſe laſſait de répéter dans ſes écrits.

« Nous n'avons, mande-t-il aux » Theſſaloniciens, mangé gratuite- » ment le pain de perſonne : nous » avons travaillé jour & nuit pour » n'être à charge à aucuns. Je n'ai » deſiré, dit-il aux fideles de Milet, » de ne recevoir de perſonne ni or, » ni argent, ni habits, & vous ſavez » vous-même que ces mains que vous » voyez, ont fourni tout ce qui était » néceſſaire à moi & à ceux qui étaient

» avec moi. Je vous ai montré en » toutes manieres qu'il faut, en tra- » vaillant ainſi, aider les faibles & ſe » ſouvenir de cette belle parole de Je- » ſus-Chriſt : *Il y a plus de bonheur à » donner qu'à recevoir* ».

« Je prêche, dit encore ſaint Paul » aux Corinthiens, je prêche l'Evan- » gile gratuitement, je n'ai point vou- » lu vous être à charge, car c'eſt vous » que je cherche & non vos biens ». En effet nous liſons dans l'hiſtoire que ce Saint étant à Corinthe, ſe joignit à un Juif nommé Aquila, qui était du Pont, & à Priſcile ſa femme, dont le metier était de faire des tentes. Tous les jours il travaillait avec eux pour gagner de quoi vivre, & le jour du Sabat il ſe conſacrait au ſervice de l'Etre Suprême, prêchant & enſeignant les Juifs & les Gentils.

Miniſtres des autels, Paul eſt votre maître, ſoyez donc ſes imitateurs.

PAULIN.

LA ville de Bordeaux peut à juſte titre ſe glorifier d'avoir vu naître dans ſes murs ce ſaint Evêque de Nole. Les ouvrages de ce grand ſerviteur de Dieu, ont immortaliſé ſon nom, ſa bienfaiſance lui a mérité des autels. Heureuſes les villes qui voyent naître de pareils citoyens; plus heureux encore les citoyens qui honorent ainſi leurs villes natales : ils ſont l'ornement de leur ſiecle & l'admiration de la poſtérité.

Parmi le grand nombre d'actions qui caractériſent la bonté de Paulin, je me contenterai d'en citer une ſeule : elle ſuffira pour le faire connaître. Ce Saint Prélat eut la douleur de voir les Vandales détruire & ravager ſon Dioceſe : ces Barbares exercerent ſur ſon

troupeau des cruautés innouies : ne laiſſant que les infirmes & les vieillards, ils emmenerent le reſte en Afrique pour leur ſervir d'eſclaves. Raſſembler les débris de ſon troupeau fut le premier ſoin de Paulin : dépouillé de tout, il ſe trouva dans l'impoſſibilité de lui fournir des ſecours, c'était ce qui le déſeſpérait. Il n'eſt point de ſupplice plus cruel que celui qu'éprouve un cœur ſenſible, en voyant un miſérable dont il ne peut ſoulager les maux.

Une femme fondant en pleurs ſe jetta un jour aux pieds de Paulin : « Sans vous, s'écria-t-elle, c'en eſt » fait, je vais périr. Je n'avais qu'un » fils, il faiſait l'eſpoir de ma vieilleſſe, » les Vandales l'ont enlevé & je reſte » ſeule ſans ſecours, hors d'état de » gagner ma vie ; oui, je vous le » repete, ſans vous c'en eſt fait, je » vais périr ». Le bon Prélat releve

cette mere infortunée, & lui dit : « Je » n'ai rien à vous donner, les Van- » dales m'ont tout ravi, mais conſo- » lez-vous, ſi le maître de votre fils » veut me prendre à ſa place, j'y » conſens de bon cœur & votre fils » vous ſera rendu ».

Paulin paſſe en Afrique : à peine arrivé, il va trouver le maître du fils de cette femme à qui il a promis le ſacrifice de ſoi-même, & lui propoſe l'échange. Ce maître était l'héritier préſomptif de la couronne : Paulin lui plut, il le retint pour eſclave & renvoya l'autre à ſa mere. La culture des jardins fut l'emploi dont on chargea Paulin : il s'en acquitta avec zèle, & ſon maître fut enchanté de ſes ſoins. Ayant un jour lié converſation avec lui, il fut encore plus charmé de ſon eſprit & de ſon cœur. « En vain vous » vous déguiſés, dit le Prince ; à vos » diſcours je vois bien que vous n'êtes

» point né Jardinier : avouez-moi la » vérité, vous n'avez rien à crain- » dre ».

Le Serviteur de Dieu raconta alors qui il était, & comment il s'était rendu eſclave. Le Prince fut ſi flatté de ce trait de bonté, qu'il prit Paulin en affection, & dès qu'il fut ſur le trône, il lui rendit la liberté. « Vous êtes » libre, lui dit-il, il y a long-tems » que je deſire de vous donner cette » preuve de ma tendreſſe ; ce n'eſt » pas aſſez : avant de me quitter je » veux vous accorder une grace : par- » lez, je vous donnerai tout ce que » vous me demanderez ».

Le ſaint Evêque toujours animé d'un même zèle, demanda la délivrance de tous les eſclaves de ſon diocèſe. Cette faveur lui fut accordée, & le Prince Vandale voulant ſe vanger de ſon eſclave par un acte de généroſité, fit non-ſeulement em-

barquer ceux que Paulin avait délivrés, il leur donna encore des provisions considérables de bled & de tout ce qui est nécessaire à la vie. *La vertu a des droits sur tous les cœurs ; tôt ou tard elle est reconnue, elle est recompensée.*

PÉLAGE.

L'AMOUR, non pas ce jeune enfant que l'antiquité nous représente sous des couleurs si riantes, tenant un arc à la main & s'amusant à percer le cœur des Rois & des Bergers ; mais ce monstre que l'Ecriture Sainte dit avoir habité autrefois dans les murs de Sodome & Gomore, conduisit ce Saint sur l'échafaud.

Pélage avait un oncle qui était Evêque de Thuïs, du tems qu'Abderame III. à la tête de cent mille Sarazins, vint ravager l'Espagne & les

Gaules. Ce bon Prélat fut fait prisonnier par ces barbares & n'obtint sa liberté qu'en donnant son neveu pour otage.

Ce neveu était un jeune homme d'environ seize ans, beau de visage, d'un maintien honnête & d'un abord gracieux : à sa voix douce, à la délicatesse de ses traits, on aurait juré que c'était une jolie femme sous les habits d'un homme. Abdérame ne put le voir sans émotion : pour se l'attacher, il le combla de dons, l'accabla de caresses & lui donna sa tente pour prison.

Pélage ne tarda pas à connaître quel était le vrai motif de tant de complaisances, de tant de faveurs. Un jour qu'il se trouva seul avec Abdérame, cet impie eut la hardiesse de lui déclarer son infame passion. « Cher Pélage, lui dit-il, idole de » mon cœur, tu ne peux l'ignorer,

» Abdérame t'aime : ſes ſoins , ſes » égards , ont dû t'en inſtruire ; que » ſon amour ſoit ſincere , c'eſt ce » qu'il eſt prêt de te prouver : prens » le turban , conſens à mes ardens » deſirs : oui, je le jure par Mahomet, » je t'adopte auſſitôt pour mon fils & » mon ſceptre eſt à toi ».

L'eſpoir de régner eſt bien ſéduiſant : il a fait bien des ſcélérats. Pelage, quoique jeune, n'en fut point ébloui : il eut la force de reprocher à Abdérame ſon infamie & de rejetter avec horreur ſes trop dangéreuſes promeſſes. « Gardez votre ſceptre , lui » dit-il , c'eſt payer trop cher une » couronne , que de l'acheter aux dé- » pens de la vertu ».

Ce refus irrita le chef des Sarrazins : n'écoutant plus que la vangeance, ce Prince barbare condamna Pélage à perdre la vie ou à changer de religion. « Qu'il quitte , s'écria-t-il,

» Jesus-Christ pour adopter Mahomet, » ou qu'on lui tranche la tête ». Le même jour cette horrible sentence fut exécutée à Cordoue. Malgré la faiblesse de son âge, le jeune Chrétien subit son sort en héros. Victime de la religion & de la chasteté, il présenta hardiment sa tête, & sa mort fut le triomphe de la vertu.

PERES DU DÉSERT.

UN Solitaire vint un jour visiter l'Abbé Silvain, qui demeurait sur le Mont Sinaï; voyant tous les Religieux occupés à différens travaux, il jetta un profond soupir & s'écria : « O » hommes charnels ! pourquoi tra- » vaillez-vous ainsi pour une nourri- » ture périssable ? Marie n'a-t-elle » pas choisi la meilleure part ? Quittez » donc ces occupations terrestres :

» chanter les louanges du Seigneur ;
» méditer sur ses grandeurs, Solitai-
» res, voilà votre ouvrage ».

L'Abbé Silvain ayant sçu ce qu'avait dit ce Moine étranger, dit à Zacharie son disciple : « Ayez soin de » donner un livre au frere, ensuite » vous le menerez dans une cellule & » vous n'y retournerez point que je » ne vous l'aye commandé ». Ce qui avait été ordonné fut scrupuleusement exécuté. Voilà donc le Solitaire seul avec un livre, entre quatre murailles : il était encore à jeun & l'heure du dîner lui paraissait bien lente à sonner. Enfin l'heure de None étant venue, il ferme son livre & se dispose à suivre le premier qui viendra l'avertir de se mettre à table. Il regarde & ne voit personne. Cependant l'heure se passe, l'impatience le prend, il va trouver l'Abbé & lui dit : « Pere, » les freres n'ont-ils pas mangé au-

» jourd'hui ? Oui, lui répondit le bon » vieillard ; eh ! d'où vient donc, » reprit le Solitaire, qu'on ne m'a » point appellé ? C'eſt, repartit l'Ab- » bé, parce que vous, qui êtes un » homme tout ſpirituel, qui avez choi- » ſi la meilleure part & qui voulez » méditer ſans ceſſe, vous n'avez pas » beſoin d'une nourriture périſſable, » au lieu que nous autres qui ſommes » des hommes charnels, nous ne pou- » vons pas nous paſſer de manger, » c'eſt ce qui nous oblige de travailler » afin de n'être à charge à perſonne ».

Ces paroles pleines de douceur, firent reconnaître au Solitaire qu'elle était ſon erreur : il en eut regret & en demanda pardon à l'Abbé, qui lui dit : « Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez enfin » convaincu que tout homme, de » quelque état qu'il ſoit, doit travail- » ler. Une vie purement ſpirituelle » n'eſt qu'un vain pretexte pour entre- » tenir le vice & l'oiſiveté ».

Cette maxime du saint Abbé Silvain était aussi celle de l'Abbé Lucius. Quelques Solitaires étant venus le voir, il leur demanda entre autre chose à quels ouvrages de mains ils s'occupaient. « Nous ne travaillons à » aucun ouvrage de mains, lui ré- » pondirent-ils, mais nous prions sans » cesse, suivant le précepte de l'Apô- » tre. Ne mangez-vous point, ajouta » le saint Abbé ? Oui, nous man- » geons. — Et qui prie alors pour » vous ? A cela ils s'entreregarderent » & ne surent que répondre. Ne dor- » mez-vous point, reprit encore » l'Abbé ? Oui nous dormons. — Et » pendant votre sommeil, qui prie » pour vous ? Comme ils ne répon- » daient rien à cette question, Lucius » leur dit : pardonnez-moi mes freres, » si je vous avertis que vous ne faites » pas ce que vous dites : mais moi, » je vais vous faire voir comment je

» trouve le moyen de prier ſans » ceſſe .»

La propoſition de Lucius piqua la curioſité des Solitaires : ils le preſſerent de leur indiquer ce moyen. « Rien n'eſt plus ſimple , ajouta l'Abbé , c'eſt de travailler. Demeurant » aſſis depuis le matin juſqu'au ſoir , je » trempe dans de l'eau quelques feuilles de palmier dont je fais de la corde : pendant ce tems je prie , en diſant : ayez pitié de moi , ô mon » Dieu , ſelon l'étendue de votre miſéricorde , & pardonnez - moi mes » fautes ſelon la multitude de vos » bontés. Après que j'ai achevé mon » ouvrage , je le vends : de l'argent » qui en provient , je prends ce qu'il » faut pour me nourrir , le ſurplus je » le diſtribue aux pauvres , qui prient » pour moi tandis que je mange ou » que je dors , & par ce moyen ma » priere eſt continuelle ».

Les

Les Solitaires enchantés du conſeil que venait de leur donner le ſaint Abbé, l'en remercierent, & dès qu'ils furent retournés dans leurs cellules, ils en firent uſage. Je ſouhaite qu'ils ayent bien des imitateurs.

PIERRE.

QUE la chûte de ce grand Apôtre eſt terrible : elle nous fait bien connaître quelle eſt la faibleſſe de l'homme. Loin du danger il ſe croit de fer, & le moindre choc ſuffit pour le briſer. Trop audacieux mortels, défiez-vous de vos forces : ſongez à votre origine. Un vaſe de terre eſt bien fragile : c'eſt votre emblême.

« Quand tous les autres ſeraient aſ-
» ſez lâches pour vous abandonner,
» pour moi je vous ſuivrai toujours.

» S'il faut verſer mon ſang, donner » ma vie, dès que ce ſera pour vous, » je ſuis prêt ». C'eſt ainſi que pendant la derniere cene, Pierre s'exprima pour peindre à Jeſus-Chriſt ſon zèle & ſon amour. Ce divin Maître qui connaiſſait parfaitement le cœur humain, répondit : » Pierre, moderez » vos tranſports : cette nuit, avant » que le coq ait chanté, vous m'au- » rez déja renié trois fois ».

Ce que Jeſus avait prévu arriva. Ce divin Sauveur ayant été arrêté par la trahiſon de Judas, Pierre le ſuivit de loin pour ſavoir ce que ſon Maître deviendrait. Comme il faiſait froid, il entra dans une ſale du Prétoire & s'approcha du feu avec les domeſtiques du grand Prêtre & autres Juifs, que la curioſité avait attirés. « Mais il » me ſemble, lui dit un d'entre eux, » que vous êtes de la bande de ce » Galiléen qu'on vient d'arrêter ? »

Cette queſtion imprévue déconcerta l'Apôtre : la crainte s'empara de ſon cœur, & oubliant ce qu'il a promis à ſon maitre, il affirme hautement qu'il ne le connaît pas.

Quelque tems après un autre reprenant la parole, lui dit : « Mais je ne me » trompe pas, celui-ci eſt un complice » de Jeſus, il était avec lui dans le » Jardin des oliviers lorſqu'on l'a ar- » rêté ». Nouvelle négation, nouveaux ſermens de la part de Pierre, il proteſte qu'il ne ſait pas ſeulement ce qu'on veut lui dire. Une ſervante qui ſurvient acheve de mettre le comble à la lâcheté de l'Apôtre : « C'eſt » en vain, s'écrie-t-elle, que vous » niez ce qu'on vous dit, aſſurément » vous êtes de ſa compagnie ; pour » s'en convaincre il ſuffit de vous en- » tendre parler, vous êtes de ſon » pays, vous avez le même accent » que lui ».

La vivacité de cette femme augmenta la frayeur de Pierre : il commença à proteſter de nouveau qu'il ne ſavait ce qu'on lui diſait, qu'il n'avait jamais connu celui dont on parlait. A peine eut-il prononcé ces mots, que le coq chanta : Pierre ſe ſouvint alors de ce que Jeſus lui avait dit ; reconnaiſſant ſa faute, il ſortit du Prétoire, pleura amérement ſa faibleſſe, & devint un des plus zélés défenſeurs de Jeſus-Chriſt.

O vous, qui avec les libertins, avez aſſez de lâcheté pour paraître adopter leurs maximes : vous qu'un intérêt ſordide engage à flatter les vices des Grands, à trahir la vérité : vous enfin qui rougiſſez d'avoir des parens, des amis dans la miſere & feignez de ne les pas reconnaître lorſqu'ils paraiſſent devant vous, vous reſſemblez tous à Pierre, vous reniez Jeſus-Chriſt.

Après avoir suivi ce Saint dans ses égaremens, imitez du moins ses regrets. Qu'un vain respect humain, qu'un vil intérêt n'étouffent jamais dans vos cœurs la voix de la justice & de l'humanité. Croyez-moi, *la franchise & la sensibilité sont les sources du bonheur.*

PLACIDE ET THÉODORE.

CE fut sous le regne de Dioclétien que Théodore souffrit le martire. Elle n'avait que dix-sept ans lorsqu'on l'accusa d'être Chrétienne. La faiblesse de son âge ne fut point un obstacle à son triomphe. Le genre de supplice qu'on osa employer contre elle, fait rougir quiconque n'a pas encore perdu toute pudeur. Le Juge ne lui dit

point comme aux autres Chrétiens ; ſacrifiez aux Dieux ou marchez à la mort ; ſur le refus qu'elle fit de renoncer à la foi, il la condamna à être renfermée le reſte de ſes jours dans un lieu de débauche & de proſtitution.

A peine eſt-elle entrée dans ce lieu infame, qu'une troupe de jeunes effrontées lui arrachent ſon voile, lui ôtent ſes habits & lui en préſentent de plus galans, de plus propres à l'amour. L'une d'une main légere partage ſes cheveux, les roule ſur ſes doigts, en forme des boucles & les force de garder le tour élégant qu'elle leur donne : celle-ci choiſit des rubans de différentes couleurs, en compoſe des nœuds, des guirlandes ; une autre prépare des perles, des bijoux précieux ; celle-là lui verſe ſur les pieds des parfums exquis : toutes travaillent avec ardeur : on croirait qu'il y va de

leur gloire de l'orner, de l'embellir.

Les pleurs, les cris de Théodore ne purent fléchir ces malheureuſes, rien ne fut capable de les arrêter. Inſultant à la douleur de cette jeune Chrétienne, elles ſe font un plaiſir barbare de l'affliger par leurs abominables conſeils, par leurs ſales diſcours. Prenez patience, Vierge du Seigneur, votre cœur eſt pur : le Ciel prit toujours ſoin de l'innocence, vous n'avez donc rien à craindre.

Dès que Théodore fut parée, on l'introduiſit dans un de ces jolis boudoirs, dans un de ces petits réduits ſi favorables aux criminels deſirs qu'ils inſpirent. Inquiette ſur ſon ſort, la jeune perſonne implore le ſecours du Ciel & attend avec impatience l'inſtant que ſon cœur redoute, décidée de mourir plutôt que de trahir ſon devoir.

On ouvre la porte & le premier

objet qui se présente c'est un soldat : Théodore pâlit en le voyant & se crut perdue ; elle se trompait. « Rassurez-» vous, lui dit Placide (c'est le nom » du soldat), je ne viens point ici in-» sulter à votre disgrace, ni me pré-» valoir de vos malheurs. Un motif » plus grand, plus sublime m'a con-» duit dans ces lieux : je suis Chré-» tien, j'ai assisté à votre injuste con-» damnation & mon cœur a for-» mé le projet de sauver votre inno-» cence, de conserver votre vertu ».

« Ah ! qui que vous soyez, s'écria » Théodore, que j'ai de graces à vous » rendre ! hélas ! trop généreux Chré-» tien, ce que vous m'annoncez le » pouvez-vous ? Rien de si facile, » répond le Soldat : vous êtes à peu » près de ma taille, personne ne nous » voit, changeons d'habits : à la fa-» veur de ce déguisement vous sorti-» rez d'ici, vous serez sauvée ».

La jeune perſonne fit naître d'abord quelques difficultés ; cédant enfin aux inſtances de ce cœur bienfaiſant, elle prend les habits de Placide, lui donne les ſiens, ſort ſans être apperçue, & par cet heureux ſtratagême évite l'infamie dont on avait voulu couvrir ſes jours.

Il eſt encore bien des Théodores, que des parens ou des maîtres guidés par l'intérêt, ont l'indignité de ſacrifier au crime. Hélas ! ce brave ſoldat n'a gueres d'imitateurs. Au lieu de retenir une infortunée qui chancelle, on la précipite aujourd'hui dans l'abîme, & cette action eſt applaudie. *On ſe fait gloire du crime, on rougit de la vertu.*

SÉRAPION.

UN Solitaire vint un jour chez Sérapion, sous le spécieux prétexte de lui demander des conseils & de se former sous un si bon maître à la pratique de toutes les vertus. A son air modeste & contrit, à ses propos humbles & édifians, Sérapion le prit pour un des plus grands serviteurs de Dieu, & fut enchanté d'avoir enfin rencontré, sur la fin de ses jours, un compagnon avec lequel il pouvait terminer sa carriere. Ce bon vieillard se trompait : le Solitaire était un tartufe, un hippocrite. Son occupation était de courir de cellule en cellule pour visiter les hommes de Dieu : il restait un mois chez les uns, un mois chez les autres, & vivait par ce moyen à son aise sans être asservi à aucune

regle & ſans rien faire. Occupation infame & bien digne d'un ſcélérat.

Jeſus-Chriſt appellait les hippocrites des ſépulcres reblanchis : au dehors ils ſont beaux, au dedans ce n'eſt que pourriture & infection. En effet un hippocrite, avec l'âme la plus noire, a toutes les apparences d'un honnête homme. Tel était celui dont je viens de parler. A chaque parole que diſait Sérapion, il verſait des larmes, pouſſait des ſoupirs & s'accuſait des crimes les plus affreux. L'heure de la priere étant venue, il redoubla ſes humiliations. « Diſpenſez-moi, dit-il » à Sérapion, de prier avec vous. Je » ſuis un malheureux, j'en ſuis indi» gne ». En conſéquence il ſe retire dans le coin de la cellule, ſe proſterne par terre & conſerve cette humble poſition tant que dure la priere.

Pendant le cours de la journée, Sérapion qui jugeait toujours d'après

les apparences, crut devoir conseiller à ce Solitaire de n'être plus oisif ni vagabond à l'avenir, en allant de lieu en lieu ; de se fixer dans une cellule & d'y vivre du travail de ses mains. Cette sage remontrance démasqua l'hippocrisie ; le Solitaire ne put s'empêcher d'en témoigner de l'indignation : tant il est vrai qu'un fourbe se trahit toujours lui-même.

Sérapion s'apperçut du trouble qu'occasionnait son discours, & reconnut alors à qui il avait à faire. « Mon fils, dit-il au Solitaire, quoi ! » vous disiez il n'y a qu'un moment, » que vous étiez le plus coupable des » hommes : d'où vient donc qu'un » simple avertissement qui n'a rien » d'offensant, qui devrait même vous » édifier & être pour vous une mar- » que de mon affection, vous irrite » si fort que vous ne pouvez cacher » votre ressentiment ? Attendiez-vous

» lorſque vous vous humiliés tantôt ,
» que je vous applicaſſe cette parole
» du Sage : *le Juſte commence ſon diſ-*
» *cours par s'accuſer ſoi-même ?* O mon
» fils ! la vraie modeſtie ne conſiſte ni
» dans les geſtes ni dans les paroles :
» elle ne conſiſte point non plus à
» s'accuſer de faux crimes que perſon-
» ne ne croit , mais à ſouffrir avec pa-
» tience que les autres nous en impo-
» ſent , à mépriſer avec douceur tou-
« tes les injures qu'on nous fait , à ne
» s'énorgueillir jamais des louanges
» qu'on nous donne. Du moins voilà
» ce que m'ont appris ſoixante & dix
» années d'expérience. Au ſurplus ,
» vivez comme il vous plaira ; mais je
» vous le déclare , ſi vous reſtez avec
» moi , ne vous fâchés jamais de mes
» conſeils : ils partent toujours de mon
» cœur. . . . Oui pour quiconque aime
» la vertu , j'ai le cœur d'un pere ».

Le Solitaire confus de s'être laiſſé

reconnaître, dissimula le reste du jour le regret qu'il en ressentait, & plutôt que de changer son genre de vie, il quitta le lendemain Sérapion, bien résolu de faire encore des dupes. *L'habitude est une seconde nature : quand on a croupi long-tems dans le vice, on s'apprivoise avec lui, & souvent on meurt comme on a vécu. Malheur à quiconque est dans cet état, il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né. L'existence n'est un bien qu'autant qu'on est vertueux.*

SIGISMOND.

MALHEUR au Prince qui se laisse trop prévenir par de faux rapports, & suit plutôt les transports de la colere que les conseils de la raison. Le crime siégera sur son trône & de justes remords flétriront les roses de sa couronne. Sigismond

Roi de Bourgogne, en eſt un exemple terrible. Charmé de l'eſprit & de la beauté d'Amulberge, ce Prince crut pouvoir franchir impunément l'eſpace qu'il y avait entre lui & cette jeune perſonne. D'une de ſes ſujettes il fit ſon épouſe. La politique déſapprouva cette union ; mais elle fut l'ouvrage de l'amour. Par-tout où cette fatale paſſion ſe trouve, elle triomphe toujours.

Les enfans que Sigiſmond avait eus de ſon premier mariage, virent à regret leur pere former ces nouveaux liens. Sigeric, l'ainé de tous, ne put en diſſimuler ſon mécontentement, il affecta en public de traiter toujours Amulberge comme une ſimple ſujette. Sa hauteur déplut à la jeune Reine & la perte du Prince fut décidée.

Cette femme ambitieuſe conçut le projet horrible de ſe ſervir de la main du pere, pour ſe venger du fils.

Convaincue de l'ascendant que ses charmes lui avaient acquis sur le cœur & l'esprit de Sigismond, elle va le trouver un soir toute éplorée, feint d'avoir découvert une conjuration contre sa vie, & lui arrache un ordre pour faire mourir celui qu'elle déteste.

« Tremblez Prince, s'écria Amul-» berge, tremblez, un monstre en » veut à vos jours, & ce monstre c'est » Sigeric, c'est votre fils ». Puis lui présentant une lettre supposée, elle ajouta : « lisez & voyez la preuve de » cet affreux complot. Ah ! que j'ai » de graces à rendre au Ciel de ce que » cette lettre est tombée entre mes » mains. C'en était fait, encore un » jour & je n'avais plus d'époux. ».

Trompé par la lettre, animé par la Reine, Sigismond crut que sa vie était en danger, & son premier mouvement fut de commander à un garde

d'aller poignarder l'ingrat qui voulait le trahir. Ce jeune Prince venait de se mettre au lit : des bras du sommeil il passa sans le savoir dans ceux de la mort. Sigismond ne tarda pas à reconnaître toute l'injustice de sa conduite : il donne un contre ordre, il vole lui-même à l'appartement de Sigeric, il se jette sur le corps de ce jeune infortuné, le baigne de ses larmes & redemande en vain par ses cris un fils qu'il aime & qui n'est plus.

Un respectable vieillard qui assistait à cette scène déplorable, arracha ce pere infortuné de dessus le cadavre de son fils : profitant même de sa douleur, il lui dit : « Seigneur, c'est vous que » vous devez pleurer & non pas ce » jeune Prince. Il est mort innocent : » le Dieu qui chérit la vertu saura le » récompenser ; mais le coupable, » mais celui qui a commis un parri- » cide par de méchans conseils, sur

» une fausse accusation, est le seul à » plaindre ».

Touché par cette sage remontrance, Sigismond court au pied des autels, s'accuse publiquement de son crime & tâche de l'effacer par ses larmes, par ses aumônes. Faible ressource : les plaies que fait le crime sont incurables. Tant que Sigismond vécut, un cruel remord accompagna tous ses pas : son fils était sans cesse devant ses yeux : il voyait encore le sang couler de son sein, & ce sang semblait demander vengeance. S'il eût écouté la voix de l'équité, il se serait épargné tous ces regrets.

Ce Prince ayant été fait prisonnier dans un combat, & voyant que le vainqueur allait le faire égorger impitoyablement, il songea encore à Sigeric, à son fils, & levant les yeux au ciel il reçut le coup de la mort comme le chatiment de son crime. Si sa faiblesse

le mit au rang des coupables, ſon repentir & ſa réſignation en ont fait un héros. Plaignons ſes erreurs & n'oublions point qu'il eut des vertus.

SIMÉON ET VICTORIN.

SIMÉON & VICTORIN étaient deux freres, tous deux Chrétiens : ils formerent le projet de vivre enſemble dans le ſein de la retraite & la pratique de toutes les vertus. Pour exécuter cette généreuſe réſolution, ils vendent tous leurs biens, ſe retirent dans une maiſon de campagne & oublient entierement la terre pour n'être plus occupés que du ciel. C'était-là que tendaient tous leurs vœux.

Au bout de quelque tems Victorin rompit la ſociété de vertu qu'il avait contractée avec ſon frere : voulant

tendre à une perfection plus grande, il quitte Siméon, s'enfonce dans une forêt éloignée, & se fixe au pied d'un roc où il trouve une petite grotte arrosée par un ruisseau.

Dans ce séjour champêtre Victorin coulait des jours bien purs : son unique occupation était de remercier l'Etre suprême des biens qu'il lui prodiguait sans cesse : « Grand Dieu, disait-» il souvent, que j'ai de graces à te » rendre : ta main libérale a répandu » dans ces lieux tout ce qui est néces-» saire à la vie : libre de soins, exempt » de desirs, dès que le soleil paraît je » me leve, son déclin m'avertit de » prendre du repos, je vis tranquile, » je suis heureux ».

Victorin l'était en effet : mais hélas ! qu'est-ce que le bonheur de l'homme ? Un frêle roseau, le jouet des vents. Une jeune personne en traversant un jour la forêt est surprise par un orage

terrible : tremblante, saisie d'effroi, en cherchant à se cacher, elle s'égare & la forêt retentit de ses cris.

Loin de cesser, l'orage ne devient que plus furieux : les éclairs se succédent avec une rapidité étonnante, la foudre gronde de toutes parts, le ciel & la terre paraissent tout en feu, on dirait que c'est le dernier jour du monde. Dans ce moment affreux la jeune personne arrive au pied du rocher, apperçoit Victorin au bord de sa grotte, court à lui, se jette à ses genoux & le conjure les larmes aux yeux de lui donner un azile.

A travers la douleur de cette jeune personne, on appercevait la plus jolie phisionomie qu'on puisse concevoir ; ses soupirs, l'orage, sa frayeur, tout parlait pour elle, tout semblait lui prêter des charmes. Victorin attendri sur son sort, la conduit à demi mourante dans sa grotte, tâche de la rassurer &

s'empreſſe de lui donner tous les ſecours dont elle peut avoir beſoin.

Peu à peu l'orage s'éloigne, la jeune perſonne reprend ſes ſens, ſes larmes ceſſent, les roſes de ſon teint ſe raniment, ſans s'en appercevoir elle s'endort. Que ſon ſommeil fut paiſible, qu'elle etait belle dans cet état! négligemment étendue ſur de l'herbe ſeche, à demi-délaſſée, le ſein preſque nud, elle offrait l'attitude la plus voluptueuſe qui ſoit dans la nature. Victorin n'y put reſiſter : il oſa..... je me tais : il était homme, eut une faibleſſe & la pleura toute ſa vie.

SPIRIDON.

CET Evêque de Thrémithonte, dans l'Isle de Chipre, doit être placé au rang des bienfaiteurs de l'humanité : il partageait son revenu en trois parts. La premiere était pour sa subsistance : il distribuait la seconde aux pauvres, & la troisieme servait pour ceux qui n'ont pas besoin qu'on leur donne, mais seulement qu'on leur prête des secours. Ce n'était pas la moins utile : tous les jours on y avait recours, & le bon Prélat se faisait un plaisir d'obliger gratuitement tout le monde. Dans les commencemens il voulut tenir un registre de ceux à qui il prêtait ; par la suite, il s'en rapporta entierement à la bonne foi du public. « Si quelqu'un me trompe, » disait-il à ses amis, tant pis pour lui : » la crainte & le repentir feront son » partage ».

La confiance de ce saint homme était si grande, que chez lui tout était ouvert. Quand un particulier se présentait pour qu'il lui rendît service en lui prêtant la somme dont il avait besoin, il se contentait de montrer la caisse où était son argent, & lui disait : « Prenez tout ce qu'il vous » faut, tant qu'il y en aura je ne vous » refuserai jamais ; mais aussi dès que » vous le pourez, rapportez-moi ce » que je vous avance, c'est tout ce » que j'exige de vous ». Lorsqu'on lui rendait l'argent, il en agissait de même. « Vous savez où vous l'avez pris, » vous pouvez l'y remettre ». Il n'en disait jamais davantage.

Cette grande confiance inspira de la bonne foi à bien des gens : il semblait que parce qu'il ne comptait jamais avec personne, il y avait plus de crime à le tromper qu'un autre, & rarement on abusait de sa bonté. Il arriva

cependant

cependant qu'un habitant de Thrémitonte eut assez peu de probité pour s'en prévaloir : heureusement Spiridon s'en apperçut, car il en aurait été la victime. Voici le fait. Pour cacher son jeu, ce particulier feignait d'être très-exact à rendre l'argent qu'il empruntait, mais il savait si bien choisir son tems, qu'il trouvait toujours le moyen de l'emporter chez lui sans qu'on s'en apperçût. « Soyez le bien venu, lui » dit un jour Spiridon, remettez cet » argent dans la caisse, aussi bien je » n'en avais plus ». Le particulier feignit à son ordinaire de remettre l'argent & l'emporta chez lui. Quelque tems après il retourne chez le bon Prélat : « J'aurais besoin, lui dit-il d'u- » ne telle somme ? Vous savez où est » la caisse, répond Spiridon, en voi- » là la clef, prenez ce qui vous est » nécessaire, je m'en rapporte à vous ».

L'homme ouvre le coffre, en s'ap-

plaudiſſant de ſon heureux ſtratagême : il le trouva vuide & courut en avertir le Saint. Comme perſonne n'avait rien emprunté depuis que ce particulier avait remis la derniere ſomme, Spiridon reconnut auſſitôt qu'il avait affaire à un miſérable & lui dit : « La » caiſſe eſt vuide : c'eſt votre faute. » Si la derniere fois vous aviez remis » réellement ce que vous avez rappor- » té, vous en trouveriez encore, car » perſonne n'y a touché depuis vous. » Allez, & déſormais ſouvenez-vous » que plus on nous marque de con- » fiance, plus nous devons avoir de » bonne foi. Vous m'avez trompé, je » vous le pardonne ; vous ne me » tromperez plus ». En achevant ces mots il retira la clef de la caiſſe & congédia le malheureux qui voulait le ſurprendre. *Le crime réuſſit quelquefois, mais on le reconnait toujours.*

THÉODORE.

THÉODORE était encore dans cet âge où l'on ſait à peine pourquoi l'on eſt né, lorſque ſes parens jugerent à propos de l'établir. L'époux qu'ils lui donnerent, était un homme fort ordinaire : il était très-riche, c'était ſa ſeule qualité. Quoique l'amour n'eût point préſidé à cette alliance, cependant les commencemens en furent flatteurs. Théodore ne ſemblait vivre, ne ſemblait reſpirer que pour ſon époux. Il ne faut point s'en étonner, l'inſtinct a ſouvent chez nous les ſymptomes du ſentiment. Quoi qu'il en ſoit, le cœur de Théodore ſourit enfin au tendre Dieu d'amour. Il ſe trouva dans la nature un objet qui lui fit ſentir que la fermentation des cœurs n'eſt rien ſans leur réunion,

Cet objet charmant était un jeune homme de vingt-deux ans, grand, beau, bien fait, sa présence inspirait le plaisir. Le premier desir qu'il fit naître fut de lui parler, de savoir si son esprit répondait à des dehors si séduisans : comme il demeurait dans le voisinage, l'occasion de satisfaire cette envie, se présenta bien vîte. Le jeune homme qui pétillait d'esprit & qui parlait pour la premiere fois à une jolie femme, n'épargna rien pour plaire. Il dit mille jolies choses à son aimable voisine, & ne la quitta qu'après avoir obtenu la permission d'aller de tems en tems lui présenter ses hommages. Pour un coup d'essai, c'était jouer en maître.

Dès que Théodore fut seule, elle s'accusa d'imprudence & se reprocha la démarche qu'elle venait de faire. « J'aime, disait-elle, je n'en puis » douter; en parlant tantôt à ce jeune

» homme, je ne croyais satisfaire que
» ma curiosité ; quelle était mon er-
» reur ? C'était l'amour qui me guidait !
» Oui, lui seul est capable de m'inspi-
» rer les desirs que je sens naître à cha-
» que instant. Ah ! pauvre Théodore,
» que vas-tu devenir ? Que ton sort
» est à plaindre ! Il faut aimer ton
» époux, voilà ta loi, la violer est un
» crime. Quel est donc ce crime ?
» N'est-ce pas la volonté seule qui fait
» les coupables ? Suis-je la maîtresse
» de calmer les transports de mon
» cœur ? Puis-je le forcer à détester
» un objet qui a sçu lui plaire ? Si
» malgré moi je céde à ces doux mou-
» vemens, où est donc mon crime ?
» Qu'on m'impose d'autres loix, qu'el-
» les soient conformes à la nature, &
» je ne les violerai jamais ».

Tels furent les premiers égaremens de Théodore : un instant de réflexion lui fit bientôt connaître toute l'incon-

ſéquence de ſa conduite : la raiſon fit entendre ſa voix, & ſes conſeils ne firent qu'augmenter le trouble qui agitait cette amante infortunée. Fuir l'objet qui avait ſçu l'enflammer, était le parti qui lui paraiſſait le plus ſage; comment y parvenir ? C'était-là ſon embarras. Pour interdire ſa maiſon à une perſonne à qui elle venait d'en permettre l'entrée, il fallait des raiſons, des prétextes, & l'amour lui empêcha d'en trouver. Quand la raiſon lui diſait : fuyez ce jeune homme, ne vous trouvez jamais avec lui, la paſſion criait : fuir ce jeune homme, c'eſt vous trahir, c'eſt lui faire connaître que vous l'aimez, c'eſt le moyen de l'enflammer, & loin d'éviter le péril, vous vous y précipiterez. Rien n'eſt ſi terrible que ces combats de la raiſon & de l'amour : ce dernier eſt preſque toujours vainqueur.

Il fut cependant vaincu ; Théodore

eut le courage de fuir son amant. Je dis amant, car ce jeune homme l'aimait. Né sensible, il n'avait pu voir son aimable voisine sans émotion, & quoiqu'il ne dût rien espérer d'une belle que l'himen enchaînait sous ses loix, il livra son cœur à l'amour. Plusieurs fois il se transporta chez Théodore, toutes les fois elle se fit celler & jamais il n'eut le plaisir de lui parler. Une conduite si extraordinaire l'étonna. En amant habile il se douta bien qu'il y avait du mistere : se croyant aimé, il n'épargna rien pour lever ses doutes. Théodore avait chez elle une vieille gouvernante qui l'avait élevée & qui lui servait de confidente ; ce fut à elle que le jeune amant s'adressa. Il s'annonça l'or à la main. Avec de pareilles armes, il découvrit tout ce qu'il desirait : la confidente lui dit tout sous le secret : elle fit plus, elle parut favorable aux

amans, & graces à ſes ſoins, quand le jeune homme vint, Théodore ne fut plus inviſible.

La premiere entrevue ſe paſſa ſans qu'on eut ſeulement proféré le nom de l'amour. Une autrefois la converſation fut moins ſérieuſe : l'eſprit n'en fit point ſeul les frais, le cœur y entra pour quelque choſe. Bientôt il s'en rendit maître tout-à-fait. Ce fut alors que les entrevues devinrent intéreſſantes, elles ſe multiplierent & l'amour en fit ſon profit. Pour ne point effaroucher d'abord les deux amans, il ſe déguiſa ſous le nom de pur ſentiment. On commença par convenir de la néceſſité d'aimer : on diſtingua enſuite les différentes eſpeces d'amour : on abandonna celui des ſens aux animaux : les ſens & le ſentiment furent pour les époux : le ſentiment ſeul, on le donna aux amans. Ces principes une fois poſés, on en tira mille

conſéquences ;

conséquences : il fut décidé entre eux que le sentiment n'était point un crime, qu'une femme pouvait avoir des amans.

Ce fut ainsi que Théodore se fit illusion. Enchantée de concilier sa tendresse avec ce qu'elle devait à son époux, elle reçut les hommages du jeune homme & lui découvrit tout ce qui se passait dans son cœur. Ils conçurent l'un pour l'autre l'amour le plus tendre, le plus vif qu'on puisse imaginer, & tout cela fut décoré du beau nom de sentiment. Comme le nom ne fait rien à la chose, nos deux héros oublierent insensiblement qu'ils n'étaient qu'amans : ils s'aimerent comme époux & l'amour dissimula leur erreur. Il ne put la cacher, c'est ce qui fit cesser l'illusion. Théodore devint mere & ce titre si beau, si flatteur pour une femme, fut pour elle le sceau du déshonneur. Elle mit

au monde un fils, image de son pere; il retraçait sans ceſſe à ſes yeux ſa turpitude, ſon infamie. Ne pouvant ſoutenir la vue d'un témoin ſi accablant, elle quitte ſon époux, ſe retire dans une ſolitude affreuſe & paſſe ſes jours à pleurer ſes erreurs.

Femmes n'imitez point l'excès de ſon déſeſpoir, craignez ſes faibleſſes. Vous reſſemblez à Théodore, vous avez un cœur.

THOMAS DE VILLENEUVE.

CE célebre Archevêque de Valence n'était pas du nombre de ces Prélats qui s'imaginent qu'on ne leur confie le revenu de l'Egliſe que pour avoir à leur ſolde le faſte, l'orgueil & les plaiſirs. Il croyait au contraire que

ces revenus ſont le patrimoine des pauvres, qu'un Evêque n'en eſt que l'économe, & qu'il n'eſt point de chatiment aſſez rigoureux pour punir un adminiſtrateur infidele.

« Quand je ſerais vêtu de ſoie, que » ma tête repoſerait ſur le plus doux » des duvets, qu'on ſervirait ſur ma » table des mets recherchés, des vins » exquis, en ſerais-je plus heureux, » diſait Thomas de Villeneuve? Non, » l'idée des miſérables dont j'enleve- » rais la ſubſiſtance, m'accompagne- » rait ſans ceſſe. A chaque morceau » que je porterais à ma bouche, à » chaque verre que j'approcherais de » mes levres, une voix intérieure me » crierait : ſcélérat, que fais-tu? c'eſt » la chair des pauvres que tu manges, » c'eſt le ſang des malheureux que tu » bois : tremble, Dieu te regarde & » tu vas mourir ».

Plein de cette ſainte frayeur, de

Villeneuve consacra son revenu au soulagement des pauvres. Si je ne craignais d'être trop long, qu'il me serait doux de suivre ce bon Prélat dans tous les instans de sa vie : tantôt je le verrais au milieu des hôpitaux, consolant les mourans & rendant les derniers devoirs aux morts : tantôt je le suivrais dans un cinquieme étage, cherchant la misere & faisant briller par-tout les rayons du bonheur. Je le peindrais, il est vrai, dans des situations bien cruelles, mais toujours délicieuses pour des ames sensibles. Ah ! un sourire d'un malheureux qu'on vient de rappeller à la vie, a mille fois plus de charmes que toute la pompe des Rois.

Lorsque de Villeneuve fut nommé à l'Archevêché de Valence, tout était assez dans le désordre. Entre autres objets, il n'y avait point d'azile pour les orphelins nouveaux nés. Tous les jours on en trouvait d'exposés dans les

rues, morts ou à demi-mourans, & nul ne leur donnait du secours. Le saint Prélat chargea deux hommes du soin de recueillir ces malheureuses victimes de l'indigence ou du libertinage, & de les lui apporter. Il les confiait ensuite à des nourrices connues, & tous les mois il les obligeait de venir chez lui avec leur enfant.

On rapporte qu'un jour il s'en trouva plus de soixante dans la salle où elles se rendaient ordinairement. Toutes ces nourrices avaient un air si propre, leurs enfans étaient si bien portants, que quand de Villeneuve arriva, il ne fut pas maître de lui-même, ses entrailles s'émurent à l'aspect d'un spectacle si attendrissant, & comme s'il eût été le pere de tous ces enfans, il les embrassa l'un après l'autre, & versa des larmes de joie. *D'un cœur aussi tendre que généreux, ces doux mouvemens de l'humanité sont la récompense, sont les plaisirs.*

VINCENT FERRIER.

IL eſt écrit qu'il faut paſſer par pluſieurs tribulations pour arriver au royaume des cieux. Celles qu'éprouva Vincent ſont en grand nombre, une ſeule ſuffira pour démontrer combien les Juſtes ont à ſouffrir ſur la terre. L'idée ſeule en fait frémir.

Un confrere de Vincent, c'eſt-à-dire un Jacobin de Valence, ne pouvant plus réſiſter aux aiguillons de la chair, prit enfin le parti de les ſatisfaire. Comment cacher cette démarche à ſes Supérieurs ? C'était-là tout ſon embarras. Après avoir réfléchi long-tems, il ne trouva pas d'autre expédient que d'aller chez une fille publique, & de ſe faire paſſer pour Frere Vincent, dont la ſainteté était re-

connue de tout le monde, & qui allait par-tout annoncer l'Evangile sans que personne y trouvât à redire.

Au déclin du jour, ce Moine se rend donc chez une fille prostituée, s'annonce pour le Saint, débute par moraliser, lui dit : qu'étant jeune & belle, c'était bien dommage qu'elle se fût ainsi adonnée au vice, qu'elle s'était perdue de réputation, qu'en travaillant elle aurait pû acquérir un bon talent, se procurer un établissement honnête & une vieillesse heureuse ; au lieu qu'un jour viendrait que sa beauté se faannerait comme une rose, qu'alors ses plus chers adorateurs la fouleraient aux pieds comme l'herbe des champs, insulteraient à ses regrets..... & beaucoup d'autres paroles édifiantes qu'il débita d'un ton affectueux & patelin.

La fillette ne fit d'abord que rire de cette belle exhortation ; mais insensi-

blement l'entretien devint plus intéreſſant pour elle ; & s'étant miſe à prouver par de bonnes ou mauvaiſes raiſons, que quand pour tout bien on n'a qu'un joli minois, on ne peut faire mieux que d'en profiter, le ſoi-diſant Saint laiſſa de côté ſa morale & adopta ce dernier ſyſtême.

Une nuit paſſée dans les bras de l'infame volupté, eſt bien vîte écoulée : l'aurore parut & le Jacobin en fut étonné, il la croyait bien loin encore. Feignant alors de revenir d'un aſſoupiſſement profond, il s'écria : « Malheureux ! qu'ai-je fait ? O vertu, » vertu, pourquoi m'as-tu délaiſſé ? » un moment d'ivreſſe m'a fait perdre » vingt ans de travaux. Maudite natu» re, nature corrompue, dans quel » abîme de maux viens-tu de me plon» ger ». . . . Se tournant vers le complice de ſon crime, il ajouta : « Et » vous qui me voyez ſur les bords du

» précipice, que ne m'avez-vous re-
» tenu ? Ah ! du moins soyez sensi-
» ble à mes regrets, & ne divulguez
» pas une faiblesse qui va causer le
» malheur de ma vie ».

La jeune insensée lui promit tout ce qu'il voulut, mais son triomphe était trop grand pour le cacher. Avoir vaincu un Saint, c'est être plus maligne que le diable. A peine le Jacobin fut sorti, qu'elle courut conter l'avanture à sa voisine. Celle-ci la répéta à d'autres, & de bouche en bouche, elle parvint jusqu'aux oreilles de saint Vincent, qui pensa mourir de frayeur en l'apprenant. La supercherie fut découverte : pardonner au coupable, fut la seule vengeance qu'il tira de cette injure. *Ne rien attendre de bon des hommes, leur rendre le bien pour le mal, c'est l'unique moyen d'être heureux.*

FIN.

UNIVERSITÉ PARIS DIDEROT

TABLE.

PRÉFACE. Page 5
Abraham. 9
Acace. 15
Agathe. 20
Alexandre. 26
Alipe. 31
Ambroiſe. 35
Arſene. 37
Auguſtin. 42
Baſilée. 46
Berthe. 52
Charles Boromée. 58
Charles le bon. 62
Clotilde. 65
Cyprien & Juſtine. 73
Daniel Stilite. 80
Dimpne. 83
Effren. 87
Eugénie. 93
François de Sales. 99

Gengoul. 103
Grégoire le Grand. 108
Hormiſdas. 111
Jean-Baptiſte. 114
Jean l'Evangéliſte. 119
Jean l'Aumônier. 122
Joſaphat. 126
Julien le pauvre. 133
Julienne. 140
Laumer. 145
Laurent Juſtinien. 149
Malc. 153
Marie Egyptienne. 159
Marine. 162
Martin. 166
Martinien. 169
Martyrs d'Egypte. 172
Moyſe. 175
Monique. 179
Nicéphore. 182
Nicolas. 186
Paphnuce. 190
Paul. 194

Paulin. 197
Pélage. 201
Peres du déſert. 204
Pierre. 209
Placide & Théodore. 213
Sérapion. 219
Sigiſmond. 222
Siméon & Victorin. 227
Spiridon. 231
Théodore. 235
Thomas de Villeneuve. 243
Vincent Ferrier. 246

Fin de la Table.